

IV ASPECTS D'UNE MISSION (1) : UN CHANT DE LIBERTE

37. L'impensable convergence

(9 et 10 juillet) Ça fait aujourd'hui deux semaines pile que le récit de mon "aventure spirituelle depuis le berceau" a été interrompu par la digression imprévue et prolongée amorcée (sans me douter de rien) dans l'innocente section précédente "Dieu parle à voix très basse...". Ce qui était prévu comme un court intermède a rejilli en une cascade de "notes métaphysiques" naissant les unes des autres dans un mouvement si serré, que je n'aurais pu ni voulu le retenir voire le stopper, depuis la note-mère "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (issue de l'"intermède" et le prolongeant) (n° 19), donnant naissance à toute la progéniture un peu grouillante des douze notes suivantes (notes n° 20 - 31). Celles-ci constituent une toute première réponse écrite aux fortes résonances suscitées en moi par la rencontre avec la pensée religieuse de Marcel Légaut, dans ses deux livres déjà abondamment cités "L'homme à la recherche de son humanité" et "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (un titre bien long pour un texte aussi capital !). Du coup, je n'ai plus même trouvé le loisir de continuer la lecture de ce dernier, tant ça a été le suspense pour arriver à faire "converger" à toutes fins l'écriture d'un faisceau de notes qui avait l'air de vouloir diverger de plus en plus ! J'ai enfin fini par y arriver avant-hier, et me suis accordé hier un jour d'école buissonnière - en continuant aussitôt la lecture interrompue, on s'en doute...

Ce qui m'a surtout saisi en lisant Légaut, dès le premier livre déjà, mais avec une force bouleversante (le terme n'est pas trop fort) en commençant à lire le deuxième, c'est l'extraordinaire **c o n v e r g e n c e** de deux expériences et de deux pensées qui, selon toute apparence, s'ignoraient totalement l'une l'autre, qui jamais ne s'étaient croisées. Pourtant, Dieu sait si les horizons sociologiques et idéologiques dont nous sommes l'un et l'autre des rejetons (inorthodoxes, il faut bien dire), tout comme les tempéraments des personnes, sont aux antipodes par bien des côtés. D'un côté les parents athées, union libre, anars, marginaux par option - de l'autre la famille catholique rangée, mariage d'église "et tout ça"... La convergence des cheminements me frappe d'autant plus comme une chose vraiment extraordinaire, quasiment miraculeuse, **p r o v i d e n t i e l l e**. Ce sentiment du "providentiel" était saisissant dès le moment où j'ai commencé à lire "L'intelligence du christianisme" (si on veut me pardonner l'abréviation du titre prohibitif).

Il y avait bien de quoi ! Ça faisait deux mois ou trois que ma pensée avait commencé à tourner autour de la question des desseins de Dieu se faisant jour à travers l'histoire des religions. Parmi celles-ci, je sentais bien que le christianisme jouait un rôle bien à part, non pas tant par ses caractères propres en tant que religion parmi d'autres, mais à cause de la figure de Jésus et de son extraordinaire destin. D'après mes premiers sondages à droite et à gauche, il ne semblait pas que je trouverais dans la littérature philosophique ou religieuse une réflexion d'envergure, qui toucherait aux questions que je sens vraiment cruciales. Mais je sens bien aussi que de me confronter à ces questions fait partie de ma mission, qui vient de m'être manifestée(*) de façon si claire et si péremptoire. Ça allait même être ça, très probablement, le "morceau de résistance" pour mes réflexions des années à venir. Et voilà que "par le plus grand des hasards" je tombe sur ce livre(**) d'un auteur dont je n'avais jamais entendu parler, et que ce livre se trouve être celui entre tous où quelqu'un se confronte aux questions justement que je sens parmi les plus cruciales, et dans l'esprit même que j'y aurais mis moi-même ; mais quelqu'un, de plus, servi par l'expérience de toute une vie au contact des réalités spirituelles et religieuses, et qui avait longuement mûri en lui une vision de ces choses autrement plus profonde que la mienne, alors que je débarque tout juste !

Et il y avait plus encore. Cela fait une douzaine d'années que j'ai commencé à "entrer dans ma mission"(***), sans d'ailleurs en être encore pleinement

(*) Comme je le rappelle plus bas, cela s'est fait, de la "façon claire et péremptoire" que je dis, au début janvier cette année, cela fait donc six mois.

(**) Pour être précis : quelqu'un m'avait apporté à tout hasard des livres de "spiritualité", puisque j'étais censé m'intéresser à ça, parmi lesquels "L'homme à la recherche de son humanité" de Légaut. Je me suis empressé alors de commander tous les livres de Légaut, et le premier qui est arrivé de la liste, une dizaine de jours plus tard, a été le livre-coup-de-foudre sur le christianisme.

(***) Si je considère le "grand tournant" de 1970 (dont il est question dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", n° 33), quand j'ai quitté le milieu mathématique, comme le moment où je "commence à entrer dans ma mission", ça fait donc 17 ans au lieu de douze. Mais à ce moment je n'étais pas encore engagé dans une voie que j'appellerais maintenant "spirituelle" - c'était seulement un premier pas dans cette direction. Le premier pas dans cette voie s'amorce en 1974, j'y fais allusion dans la section "L'appel et l'esquive" (n°32) et dans celle qui la suit, et y reviendrai encore. Mais le pas décisif et irréversible dans la voie spirituelle est accompli en Octobre 1976, avec la découverte de la méditation et avec les "retrouvailles avec moi-même", dont il est question à diverses reprises dans le Chapitre I.

conscient avant le mois de janvier dernier ; une mission d'ailleurs au "succès" non seulement hautement improbable, mais pratiquement impossible selon la sagesse humaine - une mission que la leçon des faits, inlassablement répétée et identique à elle-même, la leçon de l'immense inertie humaine, semble rendre insensée, la condamner d'avance à la stérilité totale (*). Et voilà que me vient pour la première fois, comme un écho qui aurait devancé ma voix, une sorte de "confirmation" extérieure de ma mission, par la voix d'un autre - d'un frère selon l'esprit qui, suivant son cheminement propre à partir d'une expérience toute différente, mais poursuivi selon une même exigence tacite et impérieuse, était parvenu à une vision de la réalité spirituelle différente certes de la mienne, mais avec une relation d'harmonie secrète entre l'une et l'autre, une "relation de dialogue", de dialogue spontané et immédiat. Et alors que le livre que je suis en train d'écrire sur le rêve peut sembler sans relation directe avec les thèmes abordés par Légaut dans ces deux livres, pourtant, dans les jours déjà suivant la rencontre avec le premier des deux, je sentais que mon propre travail en était modifié d'une façon que je n'aurais moi-même su cerner (si ce n'est par des signes imperceptibles et en apparence dérisoires), et que pourtant je pressentais, ou pour mieux dire que je savais, nullement insignifiante ni superficielle. C'était comme si désormais, à côté de mon expérience propre des choses et de la vision du monde (toute en devenir) en quoi elle s'est transmuée, j'étais à présent silencieusement secondé par l'expérience et la vision d'un autre ; moins par le peu que je

(*) Si je parle de "stérilité totale", il s'agit de l'aspect de la mission tournée vers l'extérieur, en tant que message à autrui. Je savais bien par contre que le travail de découverte de moi-même dans lequel j'étais lancé épisodiquement, depuis Octobre 1976, était un puissant agent de transformation intérieure, de maturation spirituelle. Mais j'étais déconcerté de toujours constater que moi seul avançais, et que tous les gens que je connaissais, les amis et les proches et le monde entier, restait sur place autant dire, comme des souches ! Faire part de mon expérience spirituelle par l'écriture semblait dénué de sens - je ne connaissais personne au monde dont j'aurais eu de bonnes raisons de croire qu'il serait en mesure d'en tirer quelque chose qui vaille, d'en être stimulé dans un cheminement, alors que visiblement personne n'avait la moindre envie de bouger .

Ce sentiment d'isolement par rapport à l'ensemble des hommes était devenu pénible à porter, c'était un frein insidieux et puissant dans mon ascension. Pourtant je savais depuis août 1982 que j'avais la compagnie et l'aide du Rêveur dans cette ascension - mais à ce moment et jusqu'à dernièrement encore, le Rêveur n'était pas senti comme un trait d'union avec les autres hommes et avec l'humanité. La situation est entièrement changée depuis que le Rêveur s'est fait connaître à moi comme étant Dieu, et que, de plus, j'ai eu une claire confirmation de ma mission par Dieu lui-même. A présent l'apparente impossibilité ou "stérilité" de ma mission vis à vis des hommes ne me dérange absolument plus - ce n'est pas mon boulot mais celui du bon Dieu, de veiller à faire converger ce qui de toute évidence diverge à fond de train, et qu'aucune puissance au monde sauf Lui seul pourrait empêcher de continuer comme ça jusqu'au bout...

savais de cette expérience et de cette vision autres, que du seul fait que le contact s'était établi et que désormais je savais qu'elles existaient, dans les tonalités très particulières, très personnelles que j'avais accueillies en moi en l'espace de quelques heures d'"écoute." intense.

C'est dans le chapitre "Foi et Mission" du livre "L'homme à la recherche de son humanité" que j'ai trouvé exprimé clairement sur la mission humaine, avant même que je songe à me l'exprimer moi-même, ce qu'obscurément je savais déjà, par ce qui m'avait été révélé il y a quelques mois à peine sur ma propre mission. Des choses d'une grande délicatesse, des choses "impossibles" que nul ne peut inventer, mais que seul peut exprimer avec une telle autorité, sûre de toucher à l'universel, celui qui non seulement a pris conscience de sa propre mission et qui a su en assumer l'impossibilité foncière par un acte de foi sans cesse renouvelé ; mais qui de plus a la profondeur de vision pour discerner cette même aventure spirituelle jamais dite en clair, toujours cachée entre les lignes sûrement, chez d'autres êtres encore. Des hommes du passé et des hommes d'aujourd'hui, qu'une même fidélité à eux-mêmes fait "adhérer" à une toute aussi impossible mission, animés par cette même foi en le meilleur d'eux-mêmes, obscurément connu comme tel en dépit des démentis cinglants du monde entier et de toute la surface de leur propre être lui-même, toute imprégnée des valeurs de ce monde.

La lecture de ce chapitre (*) m'a déjà empli de joie. C'était un messager venu me confirmer une chose déjà sue intimement, d'importance capitale dans mon existence, et me montrant que je n'étais pas seul au monde à en avoir l'expérience; et en même temps c'était aussi la révélation irrécusable de la profondeur et de l'authenticité d'une pensée qui de prime abord m'avait attiré et que j'avais sentie parente de la mienne, tout en me maintenant jusque là dans une expectative prudente.

Parlant tantôt de "convergence" de deux "cheminements", j'y vois une illustration saisissante, venant à point nommé, de la c o n v e r g e n c e g é n é - r a l e d e s m i s s i o n s h u m a i n e s , que Légaut perçoit avec une profondeur visionnaire qui ne peut qu'emporter l'adhésion de tout être qui (comme c'est mon cas) commence à s'ouvrir à la réalité spirituelle. Je ne pouvais douter que ce que décrit Légaut est v i s i o n v é r i t a b l e , et nullement dans la nature d'un simple "espoir eschatologique" sur les fins dernières de l'humanité, en marche

(*) Ça a été un des premiers chapitres que j'ai lus. J'ai lu les chapitres en ordre dispersé, n'étant pas sûr au début si je lirai le livre en entier. Je suis souvent réticent à investir mon temps dans la lecture. Mais là bien sûr j'ai fini par lire tout.

vers son devenir. J'en doutais et en doute d'autant moins que mes rêves prophétiques déjà me faisaient pressentir un mouvement dans le sens d'une telle convergence, un mouvement qui serait appelé à se manifester et à prendre forme dès les décennies qui viennent, sous l'impact d'une initiative divine d'une amplitude et d'une force sans précédent dans l'histoire de la Création. Sûrement d'ailleurs Légaut ni personne (sauf Jésus il y a deux mille ans... (*)) n'ont rien rêvé de tel, et il était pour le moins douteux qu'il prendrait ces prophéties comme argent comptant, à supposer qu'il soit encore en vie...

Mais pour ma part, à aucun moment encore il ne m'avait été donné de voir ou seulement entrevoir, ne serait-ce que dans un seul cas, cette "convergence" dont Légaut parle avec l'autorité de celui qui v o i t. Bien au contraire, ce qui m'a frappé de plus en plus au cours des dix ou douze dernières années, c'était une sorte de d i v e r g e n c e s p i r i t u e l l e générale, allant de pair avec l'uniformisation des modes de vie et des structures idéologiques partout au monde ; une c a c a p h o n i e d'incompréhension mutuelle entretenue par une fuite de soi toute aussi générale. Et c'est cette cacophonie, dans laquelle ma voix (à supposer qu'il me prenne fantaisie de vouloir la faire entendre) ne pouvait guère être qu'une dérisoire décibelle de plus dans l'inferral vacarme d'une humanité sombrant dans son propre bruit - c'est cette cacophonie sûrement qui m'a laissé si longtemps hésitant, au lieu de me consacrer corps et âme à ce qu'au fond je savais bien être ma mission véritable : ce à quoi aucun autre être que moi seul n'était appelé, ce qu'aucun autre ne pouvait faire à ma place...(**)

(*) Ici j'exagère, car Jésus n'a pas été le seul ni même le premier à avoir des visions apocalyptiques. De nos jours, quoiqu'ils soient relativement rares, il ne manque pourtant pas d'êtres qui pressentent qu'un changement d'ère est imminent. J'étais arrivé à cette conviction au début des années 1970, nullement par intuition visionnaire, mais par le seul exercice de ma saine raison. (Voir la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", n° 33.) Depuis lors, le sentiment de quelque f i n radicale et inéluctable ne m'a pas quitté, en dépit du ronron soporifique de la "vie qui continue". J'ai l'impression que même parmi ceux qui pressentent des bouleversements imminents, rares sont ceux qui se font quelque idée de la brutalité cataclysmique avec laquelle ces bouleversements vont d'abord déferler sur nous. Je suis d'ailleurs persuadé que si Dieu Lui-même n'y veillait, l'humanité entière resterait sur le carreau, et peut-être même tout le reste avec. (Comparer avec la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi", n° 22.)

(**) C h a q u e être sans exception a mission de faire connaissance de soi-même et de se connaître profondément - c'est là quelque chose qui est commun à toutes les missions humaines. Cette tâche spirituelle-là, la plus universelle de toutes sûrement, est aussi la plus intimement personnelle : chacun est appelé à s e connaître, à s e découvrir - et cet être en devenir qu'il doit sans cesse découvrir et connaître est en lui-même vaste comme l'Univers, et chose u n i q u e - un être différent de tout autre être au monde. Nul n'est appelé à sonder c e m o n d e -

l à que lui-même, et aucun autre ne pourrait le faire à sa place. Et cette tâche-là, si étrange que cela puisse paraître, "n'est pas étrangère au Tout et aux desseins de Dieu sur l'humanité entière" (comme le l'écris dans les lignes qui suivent, dans le cas de ma propre personne). Ainsi, rien de ce que je dis ici à propos de ma mission, et par quoi je peux avoir l'air de me vanter, n'est réellement particulier à ma personne. Ce qui est particulier, semblerait-il, ce sont certains aspects de ma mission "vers l'extérieur", dont il sera question dans les sections suivantes.

Il a fallu que Dieu Lui-même m'encourage à m'y lancer, sans plus me soucier de retours ni d'efficacité, qu'Il me fasse comprendre que le devenir de ce qui était le plus personnel, le plus intime en moi n'était pas étranger au devenir du Tout et aux desseins de Dieu sur l'humanité entière, pour que se détachent de moi ces hésitations et que je fasse clairement mon choix : servir de toutes mes forces et de tout mon coeur les desseins de Dieu. J'ai su alors que je n'avais pas à m'occuper du reste. Tout le reste ne peut manquer de venir par surcroît et en son temps - pendant ma présente vie terrestre peut-être ou sinon plus tard, mais au fond peu importe...

Je peux donc dire que d'une certaine façon, je "savais" déjà, par voie de révélation, que l'impossible "convergence des missions humaines" ne pouvait manquer de se dessiner tôt ou tard. Que cela était inscrit dans les fins dernières de l'Univers, même si Dieu Lui-même peut-être ne saurait dire en langage d'homme de quelle façon elle s'amorcerait (si elle n'était déjà amorcée), se poursuivrait et s'accomplirait, et dépit de tout le poids prodigieux de l'inertie spirituelle des hommes. Mais je ne me rappelle pas en avoir jamais perçu, par mes propres moyens, aucun signe convaincant. D'autant plus grande était la joie de rencontrer, à travers son oeuvre, un homme qui non seulement affirmait une telle convergence (*), mais qui visiblement aussi la v o y a i t .

Telle donc était ma vision et ma compréhension des choses en écrivant la section "Foi et Mission" (n° 34) dans les jours qui ont suivi la lecture du chapitre de même nom du livre de Légaut. Et quelques jours après encore (le 26 juin), en ouvrant l'"Intelligence du christianisme" et en commençant à entrer dans la substance du livre, c'était la révélation, véritablement fulgurante cette fois, d'une convergence quasiment impensable tant elle apparaissait improbable - et

(*) Il n'est pas tellement rare d'affirmer à bon compte de telles convergences. Par exemple cela fait longtemps qu'il est de bon ton de dire (sans trop y penser à deux fois) que "toutes les grandes religions enseignent au fond la même chose". Le plus souvent, c'est là la manifestation d'un optimisme à fleur de peau ou d'un propos délibéré idéologique, plutôt que le fruit d'un examen attentif des faits.

pourtant vraie ! Et une convergence non pas entre la pensée ou la mission d'un Monsieur X et d'un Monsieur Y dont j'aurais peut-être déjà entendu parler, entre Platon peut-être et Saint Augustin ou Dieu sait qui - mais j'ai senti alors un mouvement dans lequel j'étais directement et puissamment impliqué, non seulement par la surface de mon être mais par mon existence entière, et par ma relation à l'existence de tous les autres hommes et au devenir de toute l'humanité. Il y avait de quoi être "saisi" en effet !

38. Le témoignage comme appel à se découvrir

(11 et 12 juillet) Depuis que j'y fais allusion, à ma "mission", il serait peut-être temps que j'essaye de dire, autant que faire se peut, comment moi-même la perçois à présent. De dire tout au moins comment je la perçois par rapport "au monde" : quel est, dans ses traits essentiels et dans son esprit, le m e s s a g e que je me sens appelé à apporter. Déjà, depuis hier et même avant-hier, la pensée a commencé à humer dans cette direction-là, à se préparer... Il n'y a rien à faire, il me faut maintenant "sauter dans le jus" ! Tant pis cette fois encore pour le "fil de la réflexion" (*), qui ne sera pas perdu pour autant...

Je voudrais dégager ce qui est vraiment l' e s s e n t i e l, ce qui fait l'âme même du message. Pour cela, plutôt que d'essayer de le dire abruptement, je vais dire d'abord certains aspects que je sens importants, mais qui m'apparaissent surtout comme les m o y e n s, liés à ma personne et à mon expérience particulière, pour exprimer et "faire passer" l'essentiel - "à ceux qui ont des oreilles pour entendre".

Sûrement, j'ai mission de t é m o i g n e r de ce que fut ma vie, et de ce qu'elle est au moment encore où j'écris (**). Certes, il n'est pas question d'être

(*) Ce "fil" consiste en le récit plus ou moins chronologique de ma relation à Dieu à travers ma vie. Je l'ai poursuivi jusqu'à la note "La mort m'interpelle - ou l'infidélité (2)" (n° 35).

(**) La première fois où je me suis senti appelé à témoigner publiquement a été dans les années 1970-72, juste après le grand tournant de 1970, à l'occasion de mon action militante dans le groupe Survivre et Vivre. (Voir à ce sujet la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", n° 33.) C'était surtout dans des discussions publiques, souvent houleuses, et il en reste peu de traces écrites. Par contre, Récoltes et Semailles, écrit entre 1984 et 1986, peut être vu comme un long témoignage sur mon passé de mathématicien, avec l'accent sur la place de ce passé dans mon aventure spirituelle. Ni dans cette réflexion, ni dans celle du présent

livre sur le rêve, je n'écris cependant dans l'esprit d'une autobiographie. C'est là un genre de travail que je n'ai jamais abordé, et j'ignore si je m'accorderai un jour le loisir de l'entreprendre.

exhaustif, fut-ce dans une perspective déterminée comme celle où je me suis placé dans ce livre : l'histoire de ma relation à Dieu, ou encore celle de mon aventure spirituelle. Par contre, un tel témoignage n'a pour moi de sens que s'il se fait "en vérité", avec toute la rigueur et toute la simplicité dont je suis capable, sans escamoter les coins sombres ou douteux et sans forcer sur le rose. Ce faisant, je sens que par moments ma façon très "pieds dans le plat", sans souci de ménager ni moi-même, ni certains de mes proches et d'autres impliqués dans mon aventure, ni les susceptibilités du lecteur lui-même, témoin inconnu d'un récit qui s'adresse plus encore à moi-même qu'à lui - que cette façon manque sûrement de cette vertu de "discretion" que Marcel Légaut recommande avec tant d'insistance et à juste titre, et qu'il pratique lui-même avec une telle perfection. Mais que je le veuille ou non, c'est de cette façon-là que je suis appelé à témoigner. Comme pour témoigner aussi par là-même et pour ainsi dire par l'exemple, autant que faire se peut, de ce que j'appelle la " m é d i t a t i o n ", c'est-à-dire le travail de réflexion sur moi-même, dont la raison d'être est la découverte et la compréhension de mon propre être. Si la chose était possible, mon témoignage se voudrait une méditation poursuivie "en public", ou du moins, avec l'intention de la publier. Par là-même, il se voudrait aussi encouragement et appel pour le lecteur à entrer lui aussi, comme je le fais en sa présence muette, dans son propre être, dans sa propre vie, et voir s'y profiler une existence humaine. Comme pour lui dire : c'est aussi simple que ça, tu vois ! Si tu vis éloigné de toi-même, ce n'est pas que les m o y e n s te manquent pour faire connaissance de toi-même et pour t'approfondir, pas plus que ce n'est l'absence de moyens qui m'a fait vivre tout en surface de mon être la plus longue partie de ma vie !

Certes, toute création témoigne d'une façon plus ou moins intime et plus ou moins directe de l'ouvrier qui l'a créée. Dans mon oeuvre, ce témoignage sera sûrement le plus direct, le plus immédiat, le moins "discret" qui soit. C'est de cette façon que je crois répondre le mieux à l'exigence de la c o n n a i s s a n c e d e s o i . Il me semble que cette exigence va plus loin chez moi que chez la plupart des "spirituels" (*), c'est à dire chez ceux pour qui ce que Légaut appelle

(*) Je m'explique à ce sujet de façon assez circonstanciée dans la note "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or", n° 9. Il semblerait qu'en règle générale, le "spirituel" ne s'intéresse pas à sa psyché pour

elle-même, comme une chose qui l'intrigue et l'attire par sa beauté propre (et jus- que dans ses plus extrêmes misères...), par les mystères qu'il sent en elle (dont certains redoutables...), qu'il n'est nullement attiré par elle comme l'époux est attiré dans le corps de l'épouse. Plutôt, l'épaisseur de la psyché l'impac- tiente, comme quelque chose qui s'interposerait entre l'âme, et la réalité spi- rituelle que seule il voudrait connaître, qu'il voudrait épouser. Aussi en prend- il connaissance plus comme d'un obstacle à son amour, que comme chose aimée pour elle-même - avec impatience, et juste assez pour l'empêcher (autant que faire se peut) de faire obstacle. Et quand sa passion est grande et pure il arrive, Dieu aidant, que "l'obstacle" s'évanouisse bel et bien, sans avoir été ni connu ni aimé.

Ma voie a été toute autre. Je ne songeais ni à une réalité "spirituelle", ni à Dieu. Mais j'ai senti tout le poids et toutes les raideurs de la psyché, qui m'en- gongaient et paralysaient ma vie, et j'ai su aussi qu'il y avait a u t r e c h o s e encore en moi que lourdeur et raideur. Et j'ai voulu, non seulement me l i b é r e r de ce qui enchaîne (dans la mesure où on s'en libère jamais...), mais aussi le c o n n a î t r e - connaître l'un e t l'autre, le lourd et le léger, l'inerte et le vif, inextricablement emmêlés dans mon être. Mais qui désire connaît, et qui connaît aime. J'ai aimé la psyché telle qu'elle est, dans sa gros- sièreté et dans sa délicatesse, dans sa surface impeccable et dans ses troubles profondeurs, dans ses escroqueries effrontées et dans l'humble vérité qu'elles ré- vèlent... Une voix intérieure sûrement m'y encourageait le jour, et la nuit c'étaient mes rêves. Aussi je ne me suis point lassé, et sans jamais me demander q u i me parlait ainsi, je savais au fond que c'était bien là ma tâche la plus intimement mienne. J'avais beau la quitter, tel un amant infidèle, toujours j'y revenais, sans jamais épuiser son mystère. Elle a été un puits vaste et très pro- fond qu'il me fallait sonder, sans savoir où j'allais. C'est ce puits qui a été ma voie vers Dieu.

"l'approfondissement intérieur" est véritablement au coeur de leur existence et lui donne tout son sens. Pour le dire autrement, un aspect de ma mission (qui ne semble pas se retrouver sous cette forme dans celle de Légaut ni de personne d'autre dont j'aie connaissance), c'est de promouvoir un intérêt vivant pour la connaissance de soi, ou pour mieux dire, pour une attitude intérieure de découverte de soi.

C'est là certes une clef pour la découverte et pour la connaissance d'autrui et du monde spirituel. Et c'est bien elle qui m'a conduit de porte en porte à la découverte de Celui qui m'attendait. Mais plus profondément encore que moyen d'une connaissance, c'est aussi la voie (ou du moins u n e voie) vers son propre devenir, vers la maturation de l'être et sa libéra- tion, par la libération de ses forces créatrices sur le plan spirituel.

Dans la foulée de ce témoignage et de cet appel et parallèlement à eux (*),

(*) Je ne voudrais pas me contenter de parler de la "psyché en général" par la bande, en marge d'un témoignage ou d'une réflexion historique ou métaphysique, mais espère bien lui consacrer une réflexion systématique dans les années qui viennent. Le lecteur trouvera une première amorce dans ce sens dans la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1), et les quatre notes suivantes.

je voudrais promouvoir une connaissance de la psyché humaine "en général", dans une optique spirituelle (*). L'ignorance à ce sujet, y compris parmi les "humanistes" les plus cultivés et les plus prestigieux, est quasiment universelle et dépasse toute expression. Même parmi les spirituels, cette connaissance est généralement négligée, elle reste fruste et comme bloquée par le propos délibéré de "spiritualité" (**). Pallier tant soit peu à cette extraordinaire ignorance généralisée, à cette cécité de "la culture" aux réalités les plus élémentaires et les plus fondamentales de la psyché, semblerait aller dans le sens d'un changement de "climat culturel", qui rendrait celui-ci plus propice, ou du moins moins féroce-ment adverse, à la démarche "spirituelle" de l'être à la recherche de lui-même...

39. Eros - ou la puissance

Beaucoup de spirituels, tant parmi les chrétiens que parmi ceux issus de traditions religieuses orientales, manifestent vis-à-vis de la pulsion érotique une attitude de méfiance viscérale, quand ce n'est celle d'un véritable antagonisme, d'une répression sans merci (***). Je vois là l'effet d'une déformation culturelle universelle, laquelle a très lourdement pesé sur l'histoire de l'humanité depuis la nuit des âges. J'aurais ample occasion d'y revenir encore et encore, et de la façon la plus circonstanciée, sinon dans le présent livre, du moins dans ceux qui doivent suivre.

(*) Quand je précise ici "dans une optique spirituelle", ce n'est nullement par manière de limiter mon sujet, mais au contraire pour donner à la réalité psychique la dimension qui lui appartient et qui lui donne tout son sens. Comparer avec les commentaires de l'avant-dernière note de bas de page.

(**) Voir à ce sujet les commentaires dans la note de bas de page qui vient d'être citée.

(***) Bien sûr, cette attitude-là n'est pas limitée aux "spirituels", ni de nos jours ni par le passé. Il semblerait cependant qu'aujourd'hui encore, elle soit plus fortement intériorisée chez les spirituels que chez le commun des mortels (où elle a eu tendance à s'assouplir considérablement au cours des dernières générations). Parmi les exceptions notables à cette règle, je citerais cependant Gandhi et Légaut. Krishnamurti se contente d'ignorer pratiquement la pulsion amoureuse. Cependant dans le seul passage de lui que j'aie lu où il en parle, brièvement d'ailleurs et en passant, il souligne, sans aucune velléité de prise de distance moralisatrice, l'extraordinaire puissance du vécu amoureux. Par contre, il y a chez lui un discours sur le "processus du désir" (en général), sans distinguer entre le "désir" provenant du moi (et surtout de la vanité), et celui jaillissant d'Eros, qui sont pourtant de nature totalement différente. Comme c'est la tendance générale dans les milieux se réclamant de la spiritualité, il met tous les désirs dans un

même sac, et les considère comme un empêchement à l'approfondissement spirituel. Il dépasse cependant les clichés "spirituels" courants, en reconnaissant clairement que le désir de se libérer du désir, de s'en débarrasser, s'inscrit dans ce même "processus du désir", comme reflet de la fringale d'agrandissement du moi.

Il est grand temps aujourd'hui que les hommes sachent reconnaître dans Eros la grande force créatrice en oeuvre dans l'Univers, aussi bien sur le plan de la matière que sur le plan de la vie et celui de l'intelligence proprement humaine (32). Aussi longtemps que l'homme n'est parvenu à une relation harmonieuse avec cette force cosmique en oeuvre dans l'Univers et en lui-même, et si "spirituel" qu'il puisse être par ailleurs, il reste encore, par un côté essentiel de son être, un animal malade, en guerre contre lui-même et contre les oeuvres de Dieu - il n'est pas pleinement homme encore (*). Faute de savoir affirmer et assumer notre animalité, sans réserve et sans honte mais avec reconnaissance pour cette richesse merveilleuse à nous confiée, nous sommes par là-même incapables d'assumer notre humanité, et jusque dans certaines de ses manifestations les plus délicates et les plus hautes. Car le haut plonge ses racines dans le bas, et l'arbre est bien malade qui désavouerait la terre qui le porte et qui le nourrit. Ce n'est ni hasard ni aberration que dans toutes les langues du monde (si je ne me trompe), le même mot "amour" désigne aussi bien la force qui attire l'un en l'autre la femme et l'homme et les fait devenir "une même chair", et l'amour au plan spirituel qui transcende et la chair, et l'intelligence humaine. Et ce n'est pas plus un hasard, mais signe d'une correspondance intime et profonde, si les balbutiements de l'amant parlant à la bienaimée, et ceux de l'amante ou de l'amant de Dieu parlant à Celui qu'on appelle souvent "Seigneur" tout en pensant de tout son être "Bien-Aimé", se font par les mêmes mots d'amour. Et Dieu Lui-même, quand par le langage intime et puissant du rêve Il parle de la relation d'amour entre Lui et l'homme, bien souvent c'est par la parabole de l'amour charnel qu'Il l'exprime avec une force bouleversante, sans Se soucier de bienséance.

(*) J'ai écrit ces lignes en pesant mes mots, et n'ai rien à en retrancher, mais tiens à préciser ma pensée : l'homme qui ne sait vivre en harmonie avec la pulsion d'Eros en lui, et plus particulièrement, avec la pulsion du sexe, est un homme profondément divisé contre lui-même. C'est en ce sens que j'écris qu'il "n'est pas pleinement homme encore", car il n'est pas dans la nature de l'homme d'être ainsi en guerre contre lui-même. Au contraire, cela fait partie de ses principales tâches et c'est une des plus ardues, de dépasser cet état de guerre intérieure ; guerre sans espoir de triomphe si ce n'est par la mort, car "l'ennemi" Eros n'est autre que la pulsion de vie elle-même ! Nous cessons d'être un "animal malade", nous devenons pleinement humains, quand ces tâches sont accomplies, et que nous vivons en bonne harmonie avec nous-mêmes.

Car si l'homme est malade, Dieu, Lui, n'a pas honte de Ses oeuvres, qui toutes témoignent de Lui. Et en vérité, pour celui qui ne se fait et ne reste esclave de la pulsion d'amour et de connaissance (que ce soit dans sa chair, ou dans son intelligence), mais qui se laisse inspirer et porter par elle et lui emprunte ses ailes pour voler, Eros est une des multiples voies qui mènent à l'adoration et à la connaissance de Dieu - l'humble voie de l'amour humain, vécu dans sa puissance et dans sa vérité.

Eros est une émanation de Dieu, la force d'Eros une manifestation de la force créatrice de Dieu. Elle est la force créatrice divine en oeuvre dans la matière. Mais Eros n'est pas Dieu, comme j'avais tendance à le croire pendant des années, faute d'un approfondissement suffisant ou faute simplement d'un examen attentif. Je me rends compte maintenant que cette confusion a agi comme un frein dans ma progression spirituelle, depuis la découverte de la méditation il y a dix ans jusqu'à l'an dernier encore. Les conséquences d'une telle confusion me semblent pourtant moins graves, et de loin, que celles (proches souvent de la névrose) qui découlent de la confusion inverse, qui fait d'Eros l'incarnation favorite du diable, de l'Ennemi en personne ! C'est là une véritable aberration, un abcès qui ronge l'âme - une négation effrayée et haïneuse du Monde et de la vie qui pulse dans le Monde - la pulsation d'Eros. Heureusement de nos jours cette forme-là de démente commence à se faire rare.

Confondre Eros avec Dieu ne ferme l'être ni à l'amour, ni à la beauté des choses, ni à l'émerveillement. Ce n'est pas un acte de négation et de violence mais simple ignorance, fermant les yeux sur ce qui distingue le plan spirituel et la créativité sur ce plan là avec les plans inférieurs. C'est un manque d'acuité pour discerner la différence entre des choses "semblables" certes mais d'essence différente. (Comme le reflet du visage renvoyé par l'eau dormante d'un puits est semblable au visage et d'une autre essence...) Quand l'acuité de vision croît, la distinction apparaît, comme la lumineuse révélation d'une chose sue depuis toujours et qu'on aurait oubliée...

Promouvoir une connaissance de la psyché dans une optique spirituelle ne signifie nullement ignorer Eros ou le vilipender, comme tant de spirituels se font un devoir de le faire. Bien au contraire, cela exige de lui reconnaître le rôle qui lui revient - son rôle unique, crucial, irremplaçable de force créatrice originelle, puisant dans les sources même de la vie sur la terre. Rénier Eros, se couper de lui, c'est se couper de la source de la créativité en nous, et condamner l'être à se dessécher, non seulement dans les pulsions profondes du corps et dans son intelligence créatrice, mais aussi au plan spirituel, c'est-à-dire dans sa

relation à Dieu (33). Qui renie l'animal en lui renie Dieu, qui a honte de l'animal a honte de Dieu. Car Dieu est dans l'animal comme il est dans l'homme. Il a créé l'un comme Il a créé l'autre, non pour que l'homme haïsse ou viole ou méprise l'animal qui est en lui ou en ait honte, ni qu'il s'en fasse l'esclave tout en le glorifiant ou en le reniant, mais pour qu'il vive en bonne harmonie avec lui, et que l'animal serve selon sa propre nature et dans la joie l'oeuvre commune à l'homme et à Dieu.

Je voudrais éclairer au sujet de la vraie nature de la force fouguese d'Eros. Puissé-je par là aider certains à sortir d'une relation d'ambiguité immémoriale et à se réconcilier avec cette force qui pulse en nous et à travers toute chose et nous rend créateurs dans notre chair et dans notre esprit. Aussi longtemps que l'homme sera en état de guerre insidieuse ou déclarée contre Eros, aussi longtemps sera-t-il en guerre contre lui-même et contre Dieu, et il dévastera ses semblables et la terre entière pour échapper au conflit ignoré qui l'oppose à lui-même et qui dévaste et désertifie son être.

40. Le Sens - ou l'Oeil

(14 et 15 juillet) Dans les deux sections précédentes, j'ai parlé de deux aspects intimement liés de mon message : promouvoir par l'exemple du témoignage une attitude de découverte de soi et, "dans la foulée", une connaissance vivante et nuancée de la psyché et de l'aventure spirituelle humaine ; et éclairer sur la vraie nature d'Eros comme la grande force créatrice en oeuvre dans la psyché et sur tous les plans d'existence qui n'atteignent pas au niveau proprement spirituel.

Peut-être serait-il plus exact de voir la pulsion d'Eros comme le moteur qui fournit l'énergie et l'impulsion (nommée "désir") de l'activité créatrice, en soulignant que cette énergie et cette impulsion par eux-mêmes sont aveugles. Eros nous fait pénétrer et nous fait recevoir en nous la substance des choses investies de notre désir, mais ignore leur sens dans notre existence humaine, et le sens et la portée de l'acte par lequel nous acquiesçons à tel désir, lui donnons tel assouvissement (qu'il soit créateur, ou seulement gratifiant), l'investissons dans tel être ou telle chose ou telle activité. Ce sens est inséparable d'une appréhension du caractère "bénéfique" ou "maléfique" de nos actes et de nos activités dans leur relation à un

Tout. Mais discerner un sens, ou le "bien" et le "mal" que comportent nos actes rapportés à un Tout, est une activité proprement spirituelle, laquelle échappe au champ d'action d'Eros.

Pour ne citer qu'un exemple entre mille qui affluent aussitôt : la bombe atomique est, hélas, une authentique création intellectuelle (collective il est vrai), admirable sûrement d'ingéniosité et de délicate précision pour mettre "à profit" des principes physiques d'une généralité extrême. Elle n'en est pas moins une abomination, et une honte et une malédiction pour notre espèce, aujourd'hui tout aussi actuelles qu'elles le furent jamais. Tous ceux qui ont sciemment participé de près ou de loin à cette création funeste, comme tous ceux qui depuis ont participé ou participent à son "perfectionnement" (!) et à sa "mise en valeur" (!!!) (et nul doute que les initiatives "géniales" techniques ou politiques n'ont pas manqué...), encouragés par l'approbation ou par l'indifférence du grand nombre, se sont chargés d'une très lourde responsabilité par leur participation à une entreprise proprement criminelle. Aucun code pénal ne les vise, bien au contraire - mais cela n'empêche qu'ils auront, nul doute, des comptes très lourds à rendre.

Ceci pour préciser à quel point la distinction entre le plan de réalité spirituelle, et les plans inférieurs, n'est pas une vaine subtilité de philosophe ou de théologien. Pour celui qui a des yeux pour voir, elle se fait sentir avec une acuité éclatante, toute ignorée de tous qu'elle soit, à tous les pas et dans tous les actes conscients ou inconscients d'une existence humaine, de la plus anonyme à la plus illustre. C'est dans l'inconscience plus ou moins totale que s'emplit à ras-bord la coupe du karma de chacun et celle du genre humain - une coupe que Dieu a prévue immense, visiblement, à la mesure de cette prodigieuse inconscience - et qui maintenant est sur le point de déborder...

Il ne suffit pas à un véhicule d'être pourvu d'un moteur puissant et d'être lancé à plein régime, pour que son action soit bénéfique, il s'en faut de beaucoup ! Pour éviter les catastrophes, encore faut-il un c o n d u c t e u r . Le conducteur est l ' o e i l qui manque au moteur aveugle. Plus le moteur est puissant, plus il importe que l'oeil soit alerte et le conducteur vigilant. Et qu'on n'accuse pas le moteur, qui est ce qu'il doit être et une merveille. Qu'on s'en prenne plutôt au maître du véhicule pour son absence ou pour son manque de vigilance.

Dans presque tous les cas, quand le conducteur n'est pas plus ou moins défaillant, c'est "l'intendant" alias "le patron" (*), "le moi" ou "l'égo", qui fait fonction de conducteur, à la place du maître absent. Mais le moi est par nature incapable d'appréhender, en symbiose étroite avec Dieu qu'en vérité il ignore, le sens des choses. Animé d'un vouloir propre tenace, et d'une force d'une autre nature mais non moindre que celle de la pulsion d'Eros, il est surtout (et même quand il se montre rétif) une réplique servile des idées et des usages qui ont cours autour de lui, produit usiné et rouage de la société, aveugle comme lui, qui l'a façonné pour son usage. Quand c'est lui qui tient le volant, c'est comme une voiture qui serait conduite non par une personne pourvue de réflexes et d'une capacité de jugement et d'initiative propres, mais par un système électronique convenablement programmé. Et il est plus que rare qu'on ne confonde la vie spirituelle avec la sélection d'un programme plus ou moins perfectionné, et avec le bon fonctionnement du servomécanisme ainsi programmé (d'ailleurs toujours plus ou moins déglingué, mis à rude épreuve par les secousses et par les trépidations d'un moteur survolté...). Les résultats sont à l'avenant...

Quel est donc ce "Tout" qui englobe l'individu et dont la présence silencieuse donne (fut-ce à son insu) sens et valeur à ses actes et à sa vie ? La Totalité de ce qui est affecté de près ou de loin par les actes et la vie des hommes ? C'est ce qu'on pourrait appeler "l'Univers", ou "l'Univers humain". Nul ne pourrait dire jusqu'où il s'étend. Il est infiniment plus vaste qu'on ne l'imagine, sûrement, infiniment plus profond que l'esprit humain ne le peut concevoir. Ce n'est pas l'Univers "brut" seulement, réglé par le déroulement aveugle de lois physiques, biologiques, psychiques, sociologiques. Par lui-même, et dans la vision mécaniste et prétendument "objective" que nous propose "la Science", ce déroulement ne nous révèle ou suggère aucun sens. Au cours des quatre siècles écoulés, la science s'est développée en réaction contre l'emprise étouffante des Eglises sur la pensée humaine, en faisant profession d'ignorer ou de nier la dimension spirituelle des êtres et des choses - cette dimension qui seule leur donne un sens. Elle s'est constituée en une Nouvelle Eglise, aussi emplie de suffisance et plus aveugle encore et souvent plus criminelle que les Eglises qu'elle a si radicalement supplantées. Au cours de ces dernières générations, cet esprit

(*) Pour des précisions au sujet de ce personnage, je renvoie à la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1).

a fini par mener la vie humaine vers un n o n - s e n s de plus en plus délirant, à la fois débile et démentiel. L'humanité toute entière est sur le point d'y sombrer yeux fermés, dévastatrice et dévastée, laissant derrière elle sous les néons criards, à la place du paradis terrestre qui lui fut confié, une planète-poubelle éventrée, empestée et morte.

Je sais pourtant que l'Univers est autre chose encore qu'une mécanique imbriquée, qui sur la planète terre se serait malencontreusement emballée ; autre chose qu'un jeu de dés idiot du hasard avec la nécessité, autre chose même que la pulsion aveugle d'Eros en rut qui cherche assouvissement sans se soucier si elle crée ou si elle écrase et détruit. Au delà du hasard, des mécanismes, des pulsions, l'Univers est E s p r i t . En lui se manifeste en tous lieux et en tous temps, secrètement et inlassablement, une liberté créatrice et clairvoyante, un mystérieux propos, une discrète et patiente intention. Il est S e n s - un sens si indiciblement riche sûrement, si libre dans sa mouvance sans fin et si intemporel dans son immuable essence, si délicat et secret - comme une voix qui murmure dans l'ombre, comme un souffle imperceptible qui passe, comme une timide lueur qui sourd de l'épaisseur de la nuit. - et pourtant manifeste et fulgurant comme la clarté insoutenable de mille soleils... - que nul d'entre nous ne le peut saisir dans sa plénitude, mais tout au plus le pressentir ou l'entrevoir, sous le biais et dans l'éclairage uniques que fournissent à chacun sa propre existence.

41. La vision

Plus important que de décréter ou de professer tel "sens" circonstancié ou tel autre, plus important même que d'essayer de cerner par des mots ce qui est réellement pressenti et entrevu, est de trouver le contact vivant avec cette connaissance : que notre existence a bel et bien un s e n s qui la relie au Tout. Cette connaissance-là, souvent ignorée, méprisée, raillée, niée, est présente sûrement en les profondeurs de chaque être comme elle est présente en moi. Elle se découvre dans le silence, et souvent au fond de la détresse, quand le bruit qui nous rend étrangers à nous-mêmes s'est tu et que l'être se retrouve, nu, en face de lui-même. Retrouver cette connaissance nue, perdue peut-être une longue vie durant, et la rendre agissante en lui a j o u t a n t f o i - par un acte de foi sans paroles qui s'accomplit dans le secret de notre être et se renouvelle à longueur de vie, jour après jour...

Je crois que cette connaissance et cette foi n'ont jamais été entièrement absentes dans ma vie, aussi loin que je puisse me souvenir. Plus ou moins présentes et actives suivant les étapes de mon chemin, elles ne m'ont plus quitté depuis le grand tournant en 1970, quand, me secouant d'une très longue torpeur spirituelle, j'ai commencé (sans trop savoir ce que je faisais ni où j'allais) à suivre l'appel intérieur et à trouver le chemin de ma mission (*). L'approfondissement intérieur qui s'est poursuivi en moi tout au cours des dix-sept années écoulées et jusque dans ces derniers mois et ces dernières semaines encore (**), est inséparable de l'approfondissement aussi de cette connaissance et de cette foi.

Dans mon cheminement, j'en arrive à présent au point où cet approfondissement d'un "Sens", pour se poursuivre et mûrir tous ses fruits, a besoin de s'exprimer par un travail de recherche conscient, avec l'aide du moyen puissant de l'écriture. Je sens en moi l'appel pour laisser monter et se déployer une *v i s i o n* du " T o u t " , si limitée, si partielle soit-elle, à la mesure de mes moyens (tels qu'ils sont à présent, et tels qu'ils surgiront et se déploieront par le travail même...), et sous la lumière particulière que me fournit ma propre existence. Une vision du Monde et de son histoire, et du Sens qui s'en dégage pour moi, à partir de ce qui m'est connu et de ce que je ne manquerai pas d'apprendre chemin faisant. Ce livre même que je suis en train d'écrire en réponse à l'expérience toute fraîche encore de l'action de Dieu en moi, livre que je découvre en l'écrivant, m'apparaît dès à présent comme l'amorce et le coup d'envoi pour ce travail de vaste envergure, digne assurément d'y consacrer une vie.

C'est bien cette expérience qui m'a aussi révélé ma mission, et qui m'appelle très clairement à ce travail, lequel autrement m'aurait semblé insensé, tant il paraît improbable qu'il trouve résonance en quiconque d'autre qu'en moi-même ! Ne serait-ce que par cette orientation totalement nouvelle reçue comme un vrai *d o n* de Dieu, *d o n d i n g u e* tant cette orientation paraissait sans espoir (tout en exerçant sur moi une attirance puissante...), ma vie s'est trouvée bien changée.

(*) Il est question de ce tournant dans la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n° 33) et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (n° 22).

(**) Comme témoignage écrit de cet "approfondissement" qui a eu lieu encore en ces toutes dernières semaines, parallèlement et en étroite symbiose avec la réflexion écrite poursuivie au jour le jour dans ce livre, je signale les douze notes (n°s 20 à 31) suscitées par la rencontre avec la pensée de Marcel Légaut, où je me confronte justement à certaines questions délicates autour de "la Providence" c'est-à-dire des Desseins de Dieu.

Mais c'est surtout le s e n s même de ma vie qui s'est trouvé transformé en l'espace de quelques jours, comme par une soudaine et impensable métamorphose - comme d'une larve informe, pataude, encoconnée se dégage dans l'ombre, obscurément, une forme parfaite, insensée - lumineuse et ailée ! Et le sens du T o u t et celui de l'existence humaine sont apparus soudain, eux aussi, dans une lumière totalement nouvelle. Que je le veuille ou non, le Sens de l'existence, le Sens créateur en action dans ma vie comme dans le Monde et dans son histoire, je ne peux le voir désormais qu'en Dieu, comme émanant de Dieu. Ce Sens, ce T a o , n'est autre chose pour moi que le D e s s e i n d e D i e u . C'est le Dessein originel et éternel, présent dès avant la création du Monde, Inspiration maîtresse de l'Oeuvre encore à naître, avant même que l'Esprit ne se préoccupe des moyens et de la manière, ne façonne ses outils et ne rassemble sa matière. Et aussi bien, c'est le Dessein vivant en action en chaque moment, en chaque lieu de l'Oeuvre vivante qu'effleure la Main du Créateur. Dessein infini, inexprimable, Présence silencieuse et agissante en chaque instant et de toute éternité, discrète et clairvoyante, imprégnant et éclairant toute chose sur tous les plans d'existence...

C'est ce Dessein innombrable, insaisissable et omniprésent, qu'il appartient à chacun de découvrir, ou de "créer" ou d'inventer peut-être ? Chacun selon ses propres limites (qui reculent à mesure qu'il avance...), chacun à sa propre lumière, telle qu'elle sourd de la connaissance de sa grandeur et de sa misère, de ses fidélités et de ses défaillances, de ses instants de vérité et de ses longues complaisances, de l'humble et silencieuse persévérance de la foi et du confort facile de ses conformismes et de ses reniements. Quand le temps est mûr pour la Récolte, les nuits même viennent rehausser de leur profondeur la clarté des jours, et l'ivraie qui étouffait les blés se change en grain sous la faucille du moissonneur.

Pour appréhender ce Dessein, cette mystérieuse Présence, les fameuses "données de la science" (dont certains sont si fiers) me paraissent d'un bien maigre secours. Ce n'est pas la science humaine, telle qu'elle est pratiquée de nos jours, qui pourrait vraiment nous éclairer sur les Desseins de Dieu, lesquels s'expriment avant tout sur un tout autre plan et la transcendent infiniment. C'est bien plutôt l'inverse : l'ouverture de l'esprit à la d i m e n - s i o n s p i r i t u e l l e qui imprègne toutes choses, y compris celles que la science s'est (souvent si mal) employée à sonder (quand elle ne les fracturait), et l'humilité devant la merveille de la Création, tant dans le connaissable que dans l'Inconnaissable, et une ferme volonté aussi de collaborer aux

Desseins de Dieu alors même qu'ils nous restent mystérieux (*) - voilà les qualités d'essence spirituelle, aujourd'hui bannies et méprisées, qui nous feront trouver la voie vers la science de demain. Celle-ci, plus encore par l'esprit qui animera le travail du scientifique et sa relation à ses collègues, à ses élèves et à la communauté non-scientifique, que par ses thèmes qui eux aussi se renouvelleront profondément par ce changement d'esprit même (**), ressemblera fort peu à la science en délire et véritablement sous-humaine d'aujourd'hui...

Pour nourrir ma propre recherche vers une vision d'ensemble du Monde qui me rende compte d'un Sens, qui me permette d'y suivre les arcanes d'un Dessein cohérent, mon flair dès à présent me désigne comme essentielles les trois grandes sources suivantes.

(*) Mais cette volonté même et le désir de collaborer à ces Desseins nous ouvrent à une intelligence de ces Desseins, et nous permettent d'y oeuvrer nous-mêmes, sans que ceux-ci cessent pour autant de rester mystérieux. Y verra un paradoxe celui seulement qui, prisonnier d'une logique à l'emporte-pièces, ignore les voies et la nature de tout travail créateur, fut-ce même celui du mathématicien, réputé le plus "précis", le plus "rigoureux" de tous. Car le "dessein" qui guide notre main, dans tout travail qui n'est de copie mais qui crée, est invisible et proprement "mystérieux" - il sourd et gîte et se transforme dans la nuit complète des couches les plus profondes de la psyché, à jamais inaccessibles au regard conscient. C'est au cours du travail et par le travail seulement que ce dessein latent, informe, inconnu et inconnaissable, obscur embryon de la création en train de s'accomplir, s'incarne et prend forme dans le champ conscient. Mais ce qui devient ainsi manifeste n'est pas ce qui lui a donné naissance et qui, lui-même se transformant à mesure que le travail se poursuit et que l'oeuvre manifeste se crée, reste toujours latent, toujours dérobé au regard, niché dans la nuit profonde au creux de la Main de Dieu...

(**) Voici certains des thèmes d'une grande portée que j'entrevois, qui échappent entièrement et par nature même à la science telle qu'elle est pratiquée à présent : étude des voies d'action des agents homéopathiques, de celles de l'argile comme agent thérapeutiques, de la sensibilité des plantes. Développement d'une physique théorique qui tiendrait compte (ne serait-ce qu'en lui ménageant des "marges" convenables) de la présence et de l'insertion d'une intention agissante (ne serait-ce que par l'intervention humaine, indéniable même au matérialiste le plus obtus !). Je fais quelques commentaires dans ce sens dans ReS 0, "Promenade à travers une oeuvre", dans la plus longue note de bas de page à la section "Coup d'oeil chez les voisins d'en face" (n° 20).

Enfin, un thème qui me paraît plus crucial que tout autre est celui du rêve, abordé enfin dans la dimension spirituelle qui lui revient, et débarrassé de toute la gangue pseudo-scientifique dont il a été encombré et qui a trop longtemps fait obstacle à une véritable intelligence du rêve et de la nature du rêve.

1) Mon expérience de ma propre psyché, et celle de l'action de Dieu en moi. Une place cruciale y revient à mes rêves, et parmi ceux-ci, aux rêves métaphysiques et aux rêves prophétiques qui me sont venus tout au long des mois de janvier à mars cette année, véritable mine de révélations personnelles dont Dieu m'a favorisé.

2) Le témoignage d'autres êtres pour qui la connaissance de soi, ou l'approfondissement spirituel (vécu le plus souvent comme la progression d'une relation vivante avec Dieu en action dans leur être), a été au centre de leur vie. Les seuls dans ce cas qui me soient connus sont les **m y s t i q u e s** du passé et du présent (*). Pour la plupart mais non pour tous, leur relation à Dieu se place dans le cadre conceptuel et affectif d'une religion particulière et est plus ou moins fortement imprégnée et (m'a-t-il semblé) dans une certaine mesure souvent faussée (**), par ce cadre et par l'ambiance particulière à leur milieu (souvent un milieu religieux) et à leur temps.

3) L'histoire des religions et des croyances depuis les origines jusqu'à nos jours, et ce qui nous est connu des grands Novateurs spirituels de l'humanité. Parmi ceux-ci, Jésus me semble prendre une place entièrement à part, et ceci plus encore par sa vie et par sa mort, que par ce qui nous est parvenu de son message.

(*) J'entends surtout par "mystique" l'être animé, pour ne pas dire possédé, par une passion exclusive de Dieu, véritable "fou de Dieu" pour qui la recherche du contact avec Dieu prime et quasiment efface tous les autres intérêts dans sa vie. Dans un sens moins strict, le mystique serait celui pour qui Dieu est au centre de sa vie, tant au niveau conscient qu'inconscient, et qui entretient avec Dieu des contacts plus ou moins réguliers et consciemment vécus comme tels. En ce sens plus large, je peux me considérer comme "mystique". Le seul autre contemporain vivant dans ce cas dont j'aie connaissance (mais sûrement il y en a de nombreux autres) est Marcel Légaut. Dans le texte principal, c'est dans ce sens large qu'il faut prendre le terme "mystique" (et ceci d'autant plus que celui qui à présent m'a inspiré plus que tout autre est Légaut !).

(**) Ce qui m'a paru parfois "faussé" dans cette relation, dans les témoignages dont j'ai eu connaissance, ce n'est pas l'expérience même de l'action de Dieu en leur être, car aux moments forts et consciemment vécus comme tels de l'action de Dieu, les conditionnements sont suspendus. C'est plutôt l'interprétation donnée après-coup à cette expérience, la façon de la situer, et la relation à cette expérience qui peuvent être faussées par le conditionnement. Il semblerait d'ailleurs que Dieu n'en soit pas du tout dérangé - tout au moins peut-on constater que ça ne Le dissuade nullement de renouveler Ses extraordinaires faveurs...

A vrai dire, je me rendais bien compte que le sens profond de cette vie et surtout de cette mort, et l'âme du message, m'échappaient. Je ne m'étais d'ailleurs jamais senti incité à m'y confronter sérieusement, avant le "tournant religieux" que ma vie a pris tout dernièrement. Les livres de Marcel Légaut, et tout particulièrement son livre sur l'Intelligence du christianisme, viennent de m'apporter providentiellement (*) une clef irremplaçable pour la compréhension qui me faisait défaut. Tant par le témoignage d'une vie authentiquement religieuse, vécue dans la fidélité à soi-même et à sa mission, que par sa pensée vigoureuse et profonde, s'inspirant de l'extraordinaire oeuvre spirituelle de Jésus lui-même au delà de ce en quoi deux millénaires de tradition doctrinale l'ont figée, son oeuvre m'apparaît comme un appel d'une qualité de présence et d'une portée uniques dans notre temps. S'il y a une voix qui a qualité pour ranimer à la vie un christianisme moribond et lui faire retrouver la source enfouie de sa créativité spirituelle, c'est sûrement celle qui nous interpelle à travers cette oeuvre intense et sans complaisance, rigoureuse dans sa démarche et visionnaire dans son inspiration. S'il est un levain nouveau pour faire lever une pâte rassise et d'une lourdeur immense, il est là. Un levain dont la qualité est à la mesure de l'ampleur, non seulement de la crise du christianisme, mais de la crise sans précédent qu'affronte sans la voir l'humanité toute entière.

Pour ma part, dans le travail que je vois à présent devant moi et parmi tous les apports extérieurs que j'entrevois pour l'éclosion d'une vision qui se cherche encore, c'est cette oeuvre et ce témoignage qui m'apparaissent comme la source d'inspiration la plus riche et la plus féconde, celle qui me paraît correspondre le plus intimement à mes propres interrogations et aux nécessités spirituelles de notre temps.

(*) Au sujet de cet apport "providentiel", voir la section "L'impossible convergence" (n° 37) qui ouvre le chapitre IV de ce livre.

42. Aujourd'hui la vision novatrice est avant tout témoignage

(16 et 17 juillet) Je me suis arrêté hier sur l'évocation des sources que j'entrevois dès à présent pour nourrir une vision naissante du Monde et de l'existence. Parmi celles-ci, c'est mon expérience personnelle de ma psyché et de l'action de Dieu en moi qui, de nécessité intime, est et restera la vraie mère nourricière de la réflexion, déjà amorcée dans le présent livre. C'est elle aussi qui doit être mon "sol" de référence constant - celui en lequel ma connaissance des choses s'enracine - pour appréhender, interpréter, situer de mon mieux les "informations" de toute nature me provenant "de l'extérieur", que ce soit par le témoignage d'autrui (et plus particulièrement par celui des "spirituels" et des mystiques), par l'histoire des religions et ce qu'elle nous fait entrevoir de leurs Fondateurs, ou par toute autre voie qui se présentera.

Le travail en cours sur ce livre que je suis en train d'écrire et qui prend forme sous mes mains jour après jour, se révèle en même temps comme un travail d'approfondissement intérieur, par l'affinement de ma perception de moi-même, de ma vie, et de certaines choses auxquelles je me vois intimement relié (*). Nul doute que le travail beaucoup plus vaste qui est devant moi sera lui aussi inséparable d'un travail se poursuivant en des couches plus profondes de la psyché, travail qui n'est pas oeuvre de la seule pensée ni même seulement mon oeuvre. Ce travail souterrain donne au travail visible ses racines profondes, son élan intérieur et son sens. Il en fait autre chose qu'une belle envolée de l'esprit, qu'une oeuvre du seul intellect. Par lui l'oeuvre acquiert une réalité spirituelle enracinée dans l'être qui l'accomplit, une avec la mission dont elle est véritablement le fruit.

Si je me lance sans réserve dans un travail de cette ampleur, ce n'est pas, comme ce fut le cas naguère pour mon travail de méditation, dans la perspective de le faire pour mon seul bénéfice, que ce soit pour satisfaire à la curiosité d'un esprit ardent avide de connaître, ou à partir de la nécessité plus essentielle qui pousse l'être sur la voie de son approfondissement intérieur. Si je m'y lance avec une telle joie, avec une confiance aussi totale, c'est pour

(*) J'avais déjà pu faire cette même constatation à l'occasion de l'écriture de Récoltes et Semailles, et surtout des parties I et III ("Fatuité et Renouveau" et "La Clef du yin et du yang"). Ce sont aussi celles où la part du témoignage est la plus importante, et où celui-ci m'implique par moments de la façon la plus névralgique.

y avoir été appelé - et dans cet appel il était clairement entendu que ce travail se ferait à l'intention de tous ; de tous ceux, tout au moins, qui seront intéressés un jour d'en prendre connaissance. Inséparable de mon témoignage personnel et lui-même témoignage, ce "travail pour tous" semble à présent se confondre quasiment avec ma mission, ou tout au moins avec son "versant extérieur" tourné vers le Monde, vers mes semblables - en accord secret avec le "versant intérieur" tourné vers mon propre être et vers Dieu. Sûrement aussi, ce travail qui m'appelle et me tire en avant correspond de façon parfaite à mes moyens, encore en devenir, et à mes propres aspirations profondes, que j'ignorais encore jusqu'au moment où l'appel de Dieu me les a révélées, me révélant ainsi à moi-même. C'est bien pourquoi, sûrement, j'ai accueilli l'appel avec une telle exultation intérieure, avec une telle gratitude jubilante, et que j'ai fait mien de façon aussi totale ce travail qui m'était proposé. Bien plus qu'une initiative personnelle surgie d'aspirations que moi-même ignorais et qui m'aurait lancé dans une entreprise véritablement insensée en termes de mon sain jugement humain, cette mission à moi confiée m'apparaît comme un don inespéré me venant de Dieu, comme une tâche à moi assignée ; "assignée" non certes comme un devoir austère, mais comme une voie de mon propre devenir. En même temps il est bien clair que par sa nature même, cette tâche très particulière a un sens qui dépasse ma propre personne. Il s'y révèle une intention qui ne vient pas de moi et qui ne concerne pas seulement ma personne, mais "le Tout". C'est ce sens, cette intention (ou ce "Dessein") que je voudrais maintenant essayer de sonder.

Tout d'abord, la tentation qu'il me faut voir clairement, afin de mieux éviter d'y tomber (et je ne serais pas le premier !), c'est de croire que je sois appelé à apporter au Monde à la dérive l'idéologie religieuse (ou la "vision" spirituelle, ou qu'on l'appelle comme on voudra) dont il a tant besoin, ou ne serait-ce qu'une vision globalisante qui soit "meilleure", plus "vraie" ou plus "juste" ou plus "exacte", que celles qui ont eu cours jusqu'à aujourd'hui ; voire même qu'elle serait appelée à les remplacer, ne serait-ce que parmi une minorité d'hommes éclairés. Ma vision du monde, en évolution continuelle depuis près de vingt ans, n'est pas moins conditionnée et moins parcellaire, moins liée à un tempérament et à une expérience (savoir les miens), à un "lieu culturel" et à un temps, que n'importe quelle autre, et notamment que celles que nous proposent les grandes religions se réclamant d'une tradition millénaire (35). Je n'ai pas non plus la prétention de croire que la part de "l'universel" dans mon message soit plus étendu ou touche plus profond que ce que nous ont légué

les grands Fondateurs de religion (36). Certains d'entre eux, est-il besoin de le dire, sont d'une stature spirituelle qui dépasse de très loin ma modeste personne grim pant cahin-caha comme je peux et avec l'aide discrète de Dieu sur le chemin escarpé du devenir spirituel. Il n'est pas sûr d'ailleurs et rien de m'induit à penser qu'il vive parmi nous des êtres parvenus à cette étape ultime du cheminement humain, où l'homme, tout faillible et limité qu'il soit par la condition humaine qu'il partage encore avec nous, en est venu à adhérer de façon si parfaite à la présence de Dieu en lui, que sa volonté et son action paraissent se confondre (peut-être même aux yeux de Dieu Lui-même) avec la volonté et l'action de Dieu (*

Notre rôle d'hommes, dépositaires chacun du pouvoir de créer, n'est pas de nous en remettre passivement à la lettre des enseignements d'un plus grand que nous, fût-il un Egal de Dieu, mais (quitte peut-être à nous inspirer de l'esprit qui l'avait animé) de faire usage de notre propre créativité, en nous y mettant tout entier : "de tout notre coeur, de toute notre âme et de toute notre pensée" (**). Et dans cet esprit de liberté il m'apparaît non seulement possible mais urgent que certains hommes, si leur vie intérieure les y prépare et s'ils y sont appelés, développent une vision plus ou moins vaste mais touchant à l' e s s e n t i e l (nécessairement de nature spirituelle) du Monde où nous

(*) Voir la fin de la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître" (n° 24).

(19 juillet) En exprimant le doute qu'il "vive parmi nous de tels êtres..." je ne pensais pas aux "enfants en esprit", dont il est question dans la section "Rudi et Rudí - ou les indistinguables" (n° 29) et dans la note "L'enfant et le mystique" (n° 17). Je ne doute pas qu'il ne doive exister des "enfants en esprit" parmi nous, comme j'en ai connu un dans mon enfance. Mais ces humbles existences que l'histoire ignore, à l'opposé des grands Novateurs spirituels, n'influencent pas les destinées du genre humain d'une façon qui nous soit apparente. Elles n'ont pas mission de proposer aux hommes une vision du monde, mais agissent directement et en secret par leur rayonnement propre, à l'intérieur d'une sphère d'action limitée aux seuls contacts personnels.

(**) Cette formulation est inspirée du texte évangélique (Matthieu 22, 37-40), où Jésus cite "le plus grand et le premier commandement" comme étant :

" Tu aimeras le Seigneur ton Dieu avec tout ton coeur, et avec toute ton âme, et avec toute ta pensée" ;

le second (qui "lui est semblable") étant :

" Tu aimeras ton prochain comme toi-même".

(Comparer note de b. de p. (**)) page N 80 à la note n°28.) Je n'ai aucun doute qu la seule et unique façon de correspondre au "plus grand et premier commandement" est justement de faire usage pleinement de notre créativité spirituelle. Il n'y a aucune différence sûrement entre l'acte d'amour vis-à-vis de Dieu (et peu importe alors qu'on Le connaisse par Son nom), et un acte spirituellement créateur ; ni entre un état d'amour pour Dieu, et un état créateur au sens spirituel

vivons aujourd'hui (*). Une vision qui, par l'appel même qui l'a suscitée, vient en réponse aux nécessités de notre temps, en ce moment crucial entre tous dans l'histoire des hommes. Par là le message qu'elle porte aura qualité de levain dans l'impossible renouveau spirituel qui doit s'accomplir sous la poussée de Dieu et avec la collaboration créatrice des hommes.

Une telle réponse à une nécessité impérieuse, à l'appel d'une invisible mutation de demain en gestation obscure dans l'aujourd'hui, n'a rien de commun avec la simple satisfaction de "besoins", ceux-ci fussent-ils des besoins religieux, hâtivement baptisés "spirituels". Elle ne saurait plus se présenter comme une vérité absolue et une certitude ultime, garantie par l'autorité d'un "Maître" réputé "parfait" et infaillible, ou par Dieu Lui-même censé s'exprimer pour toute éternité par la bouche inspirée du Maître (**). Une telle attitude va au devant de l'inertie spirituelle des hommes, de leur sempiternelle fringale de certitudes et de sécurités, de l'instinct du troupeau à la recherche du berger. Elle ignore et en vérité, réprime, la créativité spirituelle qui repose en chaque être, attendant l'appel qui vienne l'éveiller (quand le temps est venu pour l'entendre et pour le suivre...). La profusion actuelle de "Gurus" de tout acabit offrant à leurs fidèles les certitudes dernières (***), s'il est un signe éloquent d'un besoin religieux pendant longtemps réprimé prenant enfin sa revanche, et d'un désarroi spirituel cherchant un exutoire facile, n'a pourtant

(*) Je crois d'ailleurs qu'à partir d'un certain niveau de maturité spirituelle, chacun de nous est ainsi appelé à développer, fut-ce même sans propos délibéré, une vision du Monde dans une optique spirituelle, et de sa place dans le Monde. Deux telles visions, provenant de deux êtres différents, ne pourront être que différentes. Ce sera d'ailleurs d'autant plus le cas, je crois, que leur créativité spirituelle sera plus grande, de sorte que leurs visions seront plus fortement personnelles et moins fortement influencées par (pour ne pas dire alignées sur) une idéologie ambiante qui leur serait commune.

(**) Est-il besoin ici de souligner que, s'ils se sont exprimés avec l'autorité inhérente à celui qui voit de ses propres yeux et sait par ses propres lumières, les grands Novateurs dont il a été question précédemment étaient bien étrangers à l'esprit dont il est question ici. Celui-ci n'est nullement le fruit d'une maturité, mais le signe d'une ignorance spirituelle et d'une vanité incontrôlée, inconsciemment entretenues par l'adulation dont ces hommes sont l'objet et qu'ils encouragent complaisamment.

(***) Jésus avait d'ailleurs prédit qu'à l'approche de la fin des Temps, "il en viendra beaucoup sous mon Nom, qui diront "c'est moi, le Christ" ; et ils en égareront beaucoup" (Matthieu 24,5),

et

"Et alors beaucoup de faux prophètes se lèveront et ils en égareront beaucoup" (Matthieu 24,11).

rien à voir avec la "nécessité" et avec la "mutation" auxquels je faisais allusion. La nécessité première, celle qui commande toutes les autres, est le renouveau spirituel. Un tel renouveau n'est pas une réalité d'ordre sociologique, comme l'est la nouvelle vague montante de Gurus, de sectes et d'idéologies religieuses. Il est le fruit mûri dans le silence d'un laborieux et obscur travail, jamais achevé et sans cesse à reprendre, s'accomplissant au plus secret de l'homme seul, face à lui-même, en la présence silencieuse de Dieu.

Pour apprécier toute la différence, il suffit de comparer les "happenings" à grand spectacles et à grands frais (souvent "sympa" comme tout d'ailleurs, par les échos qui m'en sont revenus), où se pressent des milliers de disciples fervents pour y faire "le plein" de ce qu'ils prennent pour de l'"esprit", avec la façon dont s'exprime Légaut sur l'"oeuvre spirituelle" (*), en reflet et en discret témoignage de son humble et exigeant ministère. Aussi bien, quel contraste entre l'indigence prétentieuse de la pensée de ces Gurus resassant à l'envie les mêmes clichés guimauves, usés jusqu'à la corde (et qui pourtant continuent à faire recette), et la pensée sans complaisance d'un homme allant droit aux choses essentielles, sans se soucier d'être suivi ni même d'"instruire" en se mettant à la portée du grand nombre, mais seulement d'être vrai, dans une fidélité rigoureuse à lui-même.

Aujourd'hui la vision novatrice, celle qui a qualité de levain et non de bruit se surajoutant au bruit, n'est pas celle qui se présente parée des atours péremptoires des certitudes finales. Elle est et se veut avant tout témoignage. Témoignage d'une maturation personnelle par un des fruits visibles de cette maturation, offert pour ce qu'il est : oeuvre d'homme, avec toutes les limitations inhérentes à toute oeuvre humaine - et pourtant oeuvre dans la plénitude du terme, car l'homme s'y est mis tout entier, et a grandi en la créant. C'est alors seulement que l'oeuvre ne sera programme ni dogme ni doctrine, mais levain, c'est alors qu'elle aura qualité créatrice. Ceux qui la feront leur, en la recréant en accord avec ce qu'ils sont eux-mêmes, grandiront par ce travail même. Une telle oeuvre est un appel à chacun, non pour venir grossir des rangs, mais pour se retrouver à travers le témoignage d'un autre, et en se trouvant, se transformer et grandir, comme s'est transformé et a grandi celui qui les a devancés sans prétendre les dépasser.

(*) Voir par exemple le dernier chapitre du livre de Marcel Légaut sur l'Intelligence du christianisme.

43. L'âme du message - ou les labeurs au grand jour

(19 juillet) Ainsi, ma voix ne sera pas " l a " voix, et fort heureusement ! mais u n e voix parmi de nombreuses autres tout aussi authentiques, chacune expression tout aussi fidèle d'une mission unique et irremplaçable, chacune appelée à toucher certains êtres (et non d'autres qui lui resteront étrangers), et à certaines cordes intérieures qu'elle seule peut-être saura faire vibrer.

Ceci bien vu et dit, où donc se trouve la raison d'être de m o n message - quelle est cette "intention" qui ne vient pas de moi et qui me porte à le créer et à l'anoncer ? En quoi se distingue-t-il d'autres messages d'autres êtres qui, comme moi, voient la Crise et sentent l'approche de la Tempête et la promesse du Renouveau ? Quelle est son â m e propre, différente de celle de tout autre message ?

Nul doute que mon statut de "savant", ayant derrière lui une oeuvre imposante (*), est de nature à donner à mon message une audience que beaucoup hésiteraient à lui accorder pour ses propres mérites. (Tant sont rares ceux qui savent distinguer au poids, et non à la couleur, l'or du fer blanc...) Je n'ai pas connaissance d'un autre cas où un créateur scientifique porte témoignage (comme je le fais dans Récoltes et Semailles) sur la façon dont il pratique et vit son art, sur les sources et les voies de la créativité, sur le brouillage de celles-ci par les lourdeurs et par les fringales du moi et notamment par l'infatuation vaniteuse, et enfin (marque éloquente des temps) sur la dégradation insidieuse de la probité scientifique et jusques à l'apothéose du népotisme sans frein et d'une corruption sans vergogne qu'on voit aujourd'hui s'étaler dans tous les quartiers, dans l'indifférence générale. Mon départ sans retour du milieu scientifique en 1970 (**), en réaction contre certains symptômes de mauvais aloi (***), m'engageant alors dans une action militante appelée par la Crise de

(*) J'essaye de donner une idée sur cette oeuvre à un lecteur qui ne serait pas nécessairement mathématicien, dans ReS O "Promenade à travers une oeuvre". D'autre part, je suis à la trace tout au long de Récoltes et Semailles les étranges vicissitudes de cette oeuvre aux mains de mes ex-élèves et sous l'oeil attendri de mes anciens amis du monde mathématique que j'ai quitté...

(**) Voir à ce sujet la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n°33)

(***) Il s'agit de la collusion généralisée des milieux scientifiques avec les appareils militaires. J'ai quitté mon institution d'attache (l'Institut des Hautes Etudes Scientifiques à Bures sur Yvette) en 1970, quand j'ai eu connaissance qu'il recevait des subventions du ministère des armées. Voir à ce sujet la note de bas de page (*) page 114 dans la section n° 33 citée dans la précédente note de b. de p.

Civilisation dont j'ai alors commencé à prendre clairement conscience, a été ressenti par beaucoup comme un s i g n e . Ce signe a inquiété, semant un malaise voire une mauvaise conscience qui ne dit pas son nom, sans pour autant susciter parmi ceux qui furent mes amis ou mes élèves de réponse créatrice (*). Le tournant religieux que vient de prendre ma vie et l'appel de Dieu dont je témoigne à présent est un autre signe dans le même sens, mais plus clair et plus fort encore, pour celui qui a des yeux et se soucie de les utiliser pour voir. Un signe parmi d'autres du grand Changement des Temps qui se prépare, non dans les cabinets des Ministères ni dans les bureaux et les laboratoires des technocrates et des savants, mais sur un tout autre plan...

Et me voici à nouveau dans le vif de mes rêves prophétiques ! Comme le cours étrange de ma propre vie, comme l'existence d'un Légaut et celle de bien d'autres êtres encore sûrement qu'à présent j'ignore, ces rêves portent le message du Changement, mais cette fois avec une clarté fulgurante. Et c'est là certes une tâche importante à moi impartie, d'annoncer ce qui m'a été révélé à l'intention d e t o u s - d'annoncer la Tempête et l'Ondée qui suit la Tempête, prémices de la grande Mutation. Ceux qui ont des oreilles pour entendre, entendront !

Ce n'est pas là pourtant, dans ces révélations prophétiques, que se trouve l'essentiel, "l'âme" du message que je porte. C'est l'inverse plutôt, je crois : si Dieu a choisi de me favoriser de révélations d'une portée aussi prodigieuse, moi qui ne me connais pas une vocation de prophète ni de charisme de voyant, j'y vois plutôt comme une "motion de confiance", un signe de crédit tacite, pour le message que je suis appelé à annoncer par ailleurs pour l'avoir mûri en moi pendant une vie entière ; un moyen de lui donner rétroactivement un soudain

(*) Je dois cependant faire exception de Claude Chevalley (qui ne m'avait pas attendu pour se distancer du milieu qui nous avait été commun) et Pierre Samuel. J'avais fait connaissance de l'un et de l'autre dans le groupe Bourbaki (dont il est question pas mal dans ReS I). A la suite de mon départ, Samuel s'est engagé dans le mouvement écologique, où il continue à militer encore maintenant (aux Amis de la Terre). Il a d'ailleurs du mal à comprendre que j'aie faussé compagnie au militantisme au bout de deux ou trois ans déjà, alors que la situation écologique est, certes, plus critique que jamais. Il a dû le vivre comme une défection de ma part, un peu comme mes amis du monde mathématique ont vécu mon départ du milieu commun, en 1970. Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui encore, je n'aurai pas fini de déconcerter mes amis, dans les milieux successifs que je n'ai fait que traverser...

En 1970 Chevalley, Samuel et moi nous sommes retrouvés tous les trois dans le groupe "Survivre et Vivre", dont il a été question en passant dans la section (n° 33) déjà citée (voir note de b. de p. (*) page 116).

surcroît d'audience, par le choc qui éveille des événements à venir (*). Sûrement, l'âme du message ne réside dans un simple "statut", ni celui d'illustre savant, ni celui de prophète de la Fin des Temps. Ni même dans le rôle de s q u e l e t t e prophète et musicien qui danse et qui commente en musique au son des percussions le dernier quart d'heure de l'Age du Troupeau, sur le point de s'achever en Age du Carnage...

D'où me vient donc ce crédit, ce "chèque en blanc" quasiment que Dieu me donne, à moi le plus faillible des mortels, ni Saint ni Géant il s'en faut de beaucoup, un simple particulier en somme et qui n'en demandait pas tant ?! Mais peut-être est-ce pour cette raison-là précisément - que je suis, et de mon aveu encore et par mon propre témoignage circonstancié maintes fois réitéré (**), à tel point éloigné de l'image qu'on se fait du Prophète qui se lève, poussé par le grand Vent de l'Esprit, ou de l'Auteur sacré retiré dans le sacro-saint du Temple et qui, entre deux longues prières, écrit sous l'impérieuse dictée de Dieu les textes vénérés qui instruisent et légifèrent pour toute éternité. J'ose dire, oui, que ce texte que j'écris est " i n s p i r é ", tout long qu'il soit, car je serais bien incapable de l'écrire par mes seuls modestes moyens. Je ne sais si un jour on en fera un bréviaire, mais ce que je sais par contre, c'est que pour l'écrire je sue sang et eau (***). Dieu aide, c'est un fait, mais ce n'est nullement pour me mâcher la besogne, bien au contraire ! Sûrement Il me souffle ceci et cela, mine de rien, puis on dirait qu'Il s'en va, plus personne - débrouille-toi comme tu peux ! Je ne demanderais pas mieux pourtant

(*) Comparer avec les réflexions dans ce sens dans la section "La nouvelle table de multiplication" (n° 26).

(**) Je pense ici non seulement aux épisodes d'"infidélité" dans ma vie dont je "témoigne" au chapitre précédent (et plus particulièrement dans les sections 32 à 35), mais aussi au long témoignage Récoltes et Semailles sur mon passé de mathématicien, où je ne me ménage pas plus que je ne ménage les autres. C'est la partie ReS I, "Fatuité et Renouveau", qui me paraît la plus significative à cet égard.

(***) A ma propre surprise, le travail sur La Clef des Songes s'avère nettement plus laborieux que celui sur Récoltes et Semailles. Je suis obligé de faire deux frappes, d'abord un premier jet, souvent pataud et mal léché, que je suis obligé de reprendre en entier pour faire un texte "sortable", avant de le retaper au net (souvent le lendemain). Jamais littéralement d'ailleurs, mais en polissant encore le texte raturé à mesure que je le retape. Ça me fait un rythme de croisière d'environ quatre pages par jour, à raison de deux ou trois heures de travail serré par page, sans dimanches ni sabbats (je suis "pouce", car c'est pour l'Bon Dieu !) ni jours fériés - car tous les jours c'est fête !

que de Lui servir de Scribe, la plume courant sur le papier au souffle puissant de l'inspiration divine. Le "scribe de Dieu" (alias le Prophète) ça n'aurait rien pour me déplaire, un grand honneur même et comme ça au moins je suis tranquille : j'y suis pour rien, c'est Dieu en Personne qui parle par ma très humble plume - rien à ajouter ni à retrancher, il n'y a plus qu'à s'incliner, tout comme je le fais moi-même...

J'ai fini par comprendre pourtant, à mon corps défendant, que Dieu respecte trop ma modeste personne pour me faire jouer un tel rôle un peu trop confortable, tout relevé qu'il soit. L'heure pourtant est grave je ne vous le fais pas dire (Tempête, Mutation et tout ça...), et s'Il n'y prend garde, je risque par mégarde d'écrire les pires conneries, mêlant l'ivraie de mes illusions et de mes inadvertances au grain de la divine Providence, qu'à Dieu ne plaise ! Ou, suivant mon penchant naturel, de me vanter comme il n'est pas permis de le faire (surtout quand on est prophète). Eh bien, tant pis pour moi et tant pis pour le bréviaire ! Et tant pis pour ceux qui prendraient ce témoignage, inspiré certes et où je me mets tout entier, comme parole de bréviaire. C'est à leurs risques et périls qu'ils déconneront en chantant mes louanges et pire encore que déconner, qu'ils s t a g n e r o n t, peut-être leur vie entière, en récitant bêtement plutôt que de s'inspirer du meilleur de l'oeuvre pour faire usage, au mieux de l e u r s moyens, de l e u r s p r o p r e s lumières. Mais pour celui qui est en état créateur, ses erreurs même et les erreurs de ceux qui l'ont précédé sont les marches de son approche sans fin de la vérité.

Celui qui me lira avec quelque attention s'apercevra que ce que je voyais d'un certain oeil à la page tant, je le vois souvent d'un oeil tout autre à la page tant plus cinquante, quand ce n'est déjà à la page suivante. Faut-il s'en inquiéter ? Quelque chose s'est passé entretemps, quelque chose que je n'ai pas essayé d'effacer ni de cacher, et dont les pages qui m'ont amené d'une vue à l'autre portent témoignage. C'est la chose la plus simple du monde à vrai dire, et en même temps la plus délicate ; une progression ou un apprentissage, un approfondissement, ou au contraire une grimpée (vers des hauteurs entrevues et jamais atteintes...), ou quelque autre nom qu'on lui donne. Une chose dont je n'ai nullement l'exclusive, il s'en faut de beaucoup. Nous y sommes tous appelés, même si rares encore sont ceux qui suivent l'appel. Elle est le fruit d'un t r a v a i l, souvent tâtonnant, toujours laborieux voire pénible et par moments foireux, tout trempé de la sueur d'un lent et tenace cheminement. Rompant avec l'usage, je laisse ce travail se dérouler au grand jour, tel un ouvrier qui s'escrime sur son ouvrage dans un atelier s'ouvrant en pleine rue,

plutôt que de s'enfermer dans l'arrière-boutique et de ne sortir l'oeuvre qu'une fois fin prête - comme si elle avait jailli telle quelle, immuable et parfaite, des mains immaculées du créateur...⁽⁴⁶⁾

C'est par ce style ou cet esprit peut-être que mon témoignage est surtout différent de celui de tout autre : en ce qu'à chaque page apparaît non pas quelque portion d'une oeuvre achevée, mais un " m o m e n t " particulier dans une oeuvre en train de se faire et qui, par sa nature même, ne sera jamais achevée mais toujours à reprendre, toujours à parfaire et à dépasser. Il y a ce travail au grand jour, et il y a ce "quelque chose" qui par lui au fil des pages naît et prend forme et croît et se déploie, par des détours souvent imprévisibles et étranges... C'est ce "quelque chose qui se passe" dans ces pages, sûrement, qui est l' " â m e " du message, que je m'apprêtais à cerner. Par ce quelque chose insaisissable et pourtant manifeste, intimement personnel et en même temps le plus universel, je suis semblable à Dieu. Nul doute aussi que c'est à cause de ce quelque chose justement que Dieu ne souffre que j'écrive sous dictée, pas même sous la Sienna, et qu'Il me porte un respect infiniment plus grand et plus délicat, sûrement, que celui que j'ai pour Lui ou pour moi-même. Ce r e s p e c t de D i e u pour cela en moi qui me rend semblable à Lui, tout limité et parfois misérable ou minable que je sois, n'est pas moindre (j'en ai l'intime conviction) que Son respect pour les Grands parmi les grands d'entre nous, ou pour les Auteurs des textes sacrés légués par la tradition, sources précieuses d'inspiration (bien souvent rabaissées au rôle de bréviaires...). Et ce respect que Dieu me porte n'est pas plus grand que celui qu'Il porte au plus humble et au plus méprisé d'entre nous, et à celui-là même qui semblerait aux yeux du monde le plus "L'offenser".

Mais celui-là est "agréable à Dieu" et oeuvre (sans le savoir peut-être) à Ses Dessesins, qui au plus profond de son être tient pour précieuse cette chose qu'il porte en lui et la laisse se déployer et agir dans sa vie, avec l'aide discrète et aimante de l'invisible Hôte.

44. L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer

(20 et 21 juillet) Hier j'ai fini enfin par effleurer, je crois, la "raison d'être", l' â m e du message, l' e s s e n t i e l pour lequel tout le reste est surtout m o y e n . Tout au moins l'ai-je évoqué, sans essayer de le nommer. Assurément le fond du message concerne la c r é a t i o n . Il essaye de dire

et de faire sentir, de toutes les façons possibles, que par sa nature et par sa vocation l'homme est créateur. Non pas l'homme en général, l'Homme-abstraction à majuscule, mais tout homme, du seul fait qu'il est homme, a en lui pouvoir et vocation de créer. Mais rarement il le sait, et s'il l'a su un jour, il l'a bien oublié. Il l'a oublié et il n'a, de plus, la moindre envie de s'en souvenir. Ce pouvoir ignoré en lui lui fait peur. J'ai eu ample occasion déjà, dans ce livre-ci et ailleurs (*), de parler de cette peur étrange aux innombrables visages - la peur de créer, et par là-même d'être réellement et pleinement soi-même.

L'homme est créateur par essence - et pourtant la peur de créer est si profondément ancrée et elle paraît si universelle, qu'on pourrait la croire inséparable de la condition humaine. Il y a si peu d'êtres qui créent (³⁹), ne serait-ce que par moments ! Et même quand il créent, timidement, il est si rare que ce soit une création plénière, qui engage l'être entier et non seulement telle capacité limitée du corps ou de l'entendement, sur laquelle ils ont misé et qu'ils exploitent à fond. Même chez ceux-là, souvent comblés de dons dès la naissance, bien souvent on dirait qu'ils s'accrochent craintivement, comme par d'innombrables mains ayant pourtant pouvoir de créer, au "bien connu", au raisonnable, au coutumier, au permis - à ce que tout le monde sait et dit et pense, à ce que tout le monde a toujours fait - il en est si peu qui vraiment se lancent, qui savent qu'ils ont des ailes et sont faits pour voler...

En se fiant à la surface des apparences (et qui donc se soucie d'aller au delà !), on dirait que le pouvoir de créer soit l'apanage de quelques rares favorisés des Cieux, le privilège de dons mirobolants, que les concours d'école détectent et que diplômes, titres et renoms sanctionnent. Et quand de plus il nous est donné de voir d'un peu près la vie de tels d'entre nous auréolés de gloire, de sentir tout le creux et toute la misère inconnue de ces vies enviées et (en apparence du moins) comblées, on pourrait même à bon droit douter qu'il existe dans l'existence humaine une telle chose qu'une "création" véritable qui épanouisse l'être (fut-ce dans la douleur...), qui lui fasse trouver sa profondeur et par là le fasse croître, au lieu qu'il se dessèche seulement dans l'aride fringale de s'élever au dessus des autres. Une création qui soit autre chose qu'une incessante prouesse devenue comme une seconde nature, sans cesse se répétant pour sans cesse se surpasser dans l'exercice de telle faculté du

(*) "Ailleurs", c'est-à-dire dans Récoltes et Semailles où, tout comme dans le présent livre, je me retrouve presque à chaque pas confronté à nouveau à cette peur, ou à certains de ses "innombrables visages"...

corps ou de l'esprit ou de telle autre. Et le fait même que de tels doutes ou de telles questions, et bien plus souvent encore des affirmations bien tranchées sur la nullité du grand nombre et sur le mérite des méritants (au nombre desquels, est-il besoin de le dire, on se range tacitement...) - le fait que ces doutes, questions, affirmations semblent s'imposer avec une telle force, est par lui-même déjà lourd de sens et d'une portée immense - pour celui-là du moins qui s a i t (Dieu sait comment...) qu'au delà de toutes ces accablantes apparences, l'homme dans son essence d'homme est créateur, indestructiblement⁴⁸ Qu'en vérité il n'est pleinement homme qu'aux rares moments où, fidèle à sa nature profonde, il c r é e . Et ce fait étrange : que cette fidélité de l'homme à sa nature soit chose si rare (et maintenant plus que jamais) qu'on soit fondé à s'interroger même si la création existe dans l'existence humaine ou si elle est autre chose qu'un rarissime et par là scandaleux accident - ce fait-là j u g e notre civilisation fébrile et fière, en sa fin de course et sur le point de sombrer.

Et cette impensable Mutation que j'annonce n'est autre, sûrement, que le passage d'une humanité-troupeau formée d'êtres qui ignorent et renient leur nature intime et en ont peur, à une h u m a n i t é " h u m a i n e " - une communauté d'êtres tous de la même essence, prenant chacun conscience qu'il est créateur, et par là-même déjà c r é a n t , se transformant, par là fidèle déjà (enfin !) à l'appel de son propre devenir. Ou tout au moins, dans un premier temps peut-être, une humanité ou la présence de ceux (fussent-ils peu nombreux encore) qui ont eux-mêmes franchi ce pas par cette prise de conscience de leur nature véritable, soit suffisamment forte et imprègne l'ambiance culturelle, pour être perçue par tous comme un a p p e l à être, comme une invite discrète et persistante à l'éveil. L'homme se sera éveillé et mis en marche, il sera devenu créateur en action, en accord avec sa nature intime, bien longtemps avant qu'il ne commencera à entrevoir les forces obscures qui l'avaient maintenu immobile, et qui longtemps encore continueront (avec un succès partiel) à faire obstacle à sa progression. A vrai dire, d'ici quelques générations déjà, les temps "d'avant" paraîtront à tous d'une démente telle et d'une telle barbarie, que ce sont eux désormais qui paraîtront proprement "impensables" et "impossibles", tant ils dépasseront les capacités de l'imagination même la plus téméraire ! Le fameux "âge des cavernes" fera figure de charmante idylle bucolique à côté des aberrations de l'âge programmatique et de l'électron...

* *
*

D'où donc vient cette grande peur de créer, d'être créateur, si profondément enracinée de tout temps dans la psyché de l'homme ? Quelle est sa nature et où prend-elle racine ?

Certes, l'homme a oublié qu'il a pouvoir de créer, il a oublié même (s'il l'a su jamais) ce qu'est la création. Et pourtant la pulsion créatrice vit en ses profondeurs, ne fut-ce encore que sous ses formes les plus frustes, et cherche expression - pour se heurter à un impitoyable barrage, bien avant d'avoir trouvé le chemin jusqu'à la connaissance consciente. Sûrement, un obscur instinct nous avertit que la voie sur laquelle nous pousse cette pulsion malvenue est une voie solitaire, que par ce que nous vivons et faisons en suivant cette voix en nous si basse (encore heureux !) et si incongrue, nous nous retrouvons soudain radicalement différent de tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait et qu'on enseigne, de tout ce qu'on recommande et approuve. A moins de s'arrêter à mi-chemin de la création, au "sport" approuvé et homologué et à ses règles censées immuables - pas de "bonnes notes" ici ni louanges ni compliments, ni médailles ni titres ni distinctions, pas même un salaire pour faire bouillir la marmite, pas la moindre gratification de l'amour-propre empressé - une vraie misère !

Mais surtout, la voie créatrice est voie solitaire. C'est là ce qui effraye. Et cette grande peur de créer, cette grande peur d'être soi-même, n'est autre que la peur d'être seul face à tous, dans un monde où celui-là seul est accepté qui se fond dans le troupeau ou qui le représente. C'est sous cette forme insidieuse et oh combien puissante ! que j'ai moi-même senti tout le poids de ce "monde" pesant sur moi pour me faire renoncer à ce que je savais pourtant, par une connaissance très secrète et très délicate, être ce qu'il y a de plus précieux en moi. Non pas dans mon travail de mathématicien, lequel n'engageait qu'une partie de mon être ; là il m'importait peu, au fond, d'être seul à m'intéresser à ce que je faisais et à le poursuivre tenacement envers et contre tous (*). Mais ce poids est autrement plus pénible à porter, même avec une foi en soi-même solidement accrochée, quand ce

(*) J'ai l'occasion d'en parler ici et là dans Récoltes et Semailles, et plus particulièrement dans la "Promenade à travers une oeuvre" (ReS 0), par exemple dans les deux premières sections "La magie des choses" et "L'importance d'être seul". Des choses que j'ai faites en maths qui font à présent partie du B.A.BA dans diverses parties vigoureusement vivantes de la mathématique, la plupart ont été conçues et développées par moi à l'encontre d'une indifférence totale (mais sans nuance hostile il est vrai) de mes congénères mathématiciens (avec l'exception occasionnelle du seul J.P. Serre).

qui est en cause, en butte à l'incompréhension totale et au dédain de tous, est la façon même dont nous voyons et ressentons les choses qui nous paraissent les plus importantes et qui nous touchent le plus intimement. C'est l'être lui-même alors, dans ce qu'il est réellement et au plus intime, qui se sent mis en cause et puissamment sollicité, même par les amis, même par les plus proches, à abdiquer, à s'aligner, à se fondre dans la masse. Ici, la tension qui se crée entre l'être et son entourage (lequel est le reflet fidèle de la société et incarne sa sempiternelle exigence d'adhésion à ses principaux clichés et mythes...) a d'emblée, par le lieu même où elle se fait sentir, une dimension spirituelle. Nul n'est là pour nous donner caution contre le monde entier - et y en aurait-il un qui (pour quelque raison de nous ignorée et que nous nous soucierions peu de connaître...) fasse mine de nous approuver, que ce semblant de "sécurité" que par là il nous donne (ou nous prête...) serait encore illusoire et un simple échappatoire, lequel recule une échéance sans l'annuler : celle d'assumer dans sa nudité, fut-ce "seul contre tous", la réalité d'une solitude essentielle, irréductible, une avec celui que nous sommes au plus profond de nous-mêmes.

Cette solitude foncière est, en vérité, indistinguable de la nature créatrice de l'homme, du moins quand celle-ci est prise au sens plénier incluant la dimension spirituelle de la création. Cette solitude de l'être est le lieu même où s'enracine et croît et se déploie en l'homme l'activité pleinement créatrice. C'est là, dans le vierge dépouillement de l'aube des jours, l'inviolable lieu d'oeuvre du créateur.

45. Création et répression - ou la corde raide

Il m'avait semblé longtemps que cette grande peur de créer, d'être simplement et hardiment soi-même, n'était pas innée dans l'homme, qu'elle n'existait pas chez le tout petit enfant, mais qu'elle était un résultat du seul conditionnement, du "dressage". A la suite d'un de mes rêves "métaphysiques" j'en suis moins sûr à présent ⁽⁴⁰⁾. Ce qui est sûr par contre, c'est que depuis la nuit des âges il y a une pression de la société d'une force prodigieuse, s'exerçant sur un chacun depuis sa naissance, pour mouler l'être à son image. Cette pression s'exerce en nous faisant honte de ce que nous sommes réellement, en nous forçant à nous "aligner", à nous renoncer, comme le prix à payer pour être tant soit peu accepté. Pour le dire autrement : la singularité foncière de

l'être est niée avec toute l'immense force coercitive dont le Groupe dispose, lequel s'efforce de la niveler à tout prix ("tu plies ou tu crèves !"...), d'en éradiquer toute trace. Il n'y réussit d'ailleurs jamais, sinon en apparence, car cette singularité qui fait l'essence même de l'âme humaine, indistinguable de sa nature créatrice, est en vérité indestructible et éternelle, comme l'âme elle-même est indestructible et éternelle. Il réussit seulement à b l o q u e r , le plus souvent de façon quasi-totale et définitive au cours d'une existence terrestre, toute manifestation reconnaissable de cette singularité, de cette qualité créatrice de l'être, c'est-à-dire aussi de sa l i b e r t é .

Quelle est la raison d'être, quel est le s e n s de cette répression nivelante apparemment universelle, commune à toutes les sociétés humaines, pression plus ou moins souple ou plus ou moins tyrannique voire féroce d'une société à une autre (*) ? C'est là peut-être le mystère entre tous que pose l'existence humaine (⁴¹). Depuis l'aube des temps jusqu'à aujourd'hui encore, la condition humaine a été inséparable de cette pression insidieuse et incessante, d'autant plus efficace qu'elle reste invisible tant elle est intériorisée par chacun, tant tout ce qui "dépassé du moule" est ressenti par le fautif lui-même comme chose sans conteste possible et en toute justice i n a c c e p t a b l e . C'est autour de cette tension entre deux exigences de nature différente et incompatibles, celle de l' a u t h e n t i c i t é c r é a t r i c e mue par Dieu, et celle de l'obéissance aveugle et du renoncement à soi imposés par le Groupe, que depuis la nuit des âges et aujourd'hui encore se noue le conflit dans l'homme. C'est elle, cette tension, la corde raide sur laquelle se joue de naissance en naissance son aventure spirituelle. Peut-être que ce "sens" mystérieux est là - dans cette perpétuelle et redoutable é p r e u v e de l'âme ; le prix qu'elle doit payer pour sa noblesse d'être libre et créateur à l'image de Dieu (être sans cesse sollicité et séduit par l'abdication de lui-même et par l'impuissance...), et pour l'accomplissement ultime de sa nature divine qui l'attend au fin bout d'un très long et périlleux cheminement, sans filet sur une corde raide...

La censure du Groupe ne se limite nullement au niveau du f a i r e , elle ne se borne pas à interdire et à empêcher tels ou tels actes ou comportements jugés malséants, inadmissibles, contraires à l'ordre établi. Bien au

(*) (27 juillet) Et aussi très différente, dans certains aspects secondaires, d'un milieu (et même d'une famille) à un autre.

contraire, elle se place d'emblée et totalement au niveau de l' être : il est inacceptable et par là-même honteux d'avoir même le désir ou la pensée de l'acte interdit (*) ; et de plus, non seulement honteux mais proprement impensable d'avoir des réserves (dussent-elles rester à jamais inexprimées) au sujet de ces interdits et autres impératifs explicites ou tacites, inscrits dans les lois (réputées absolues et immuables) et (plus encore) dans les consensus qui font loi. La différence ici n'est pas de degré, mais bien d'essence. C'est par cette négation catégorique de la pulsion interdite elle-même, négation qui crée véritablement "le Mal" en forçant l'être à renier devant lui-même (et à l'encontre de ce qu'il sait pourtant de première main) celui qu'il est secrètement - c'est par cette négation et non par un nécessaire contrôle sur les actes et sur les comportements (**), que le Groupe taille et nivelle les êtres et brise dans l'oeuf la créativité en chacun ; sauf tout au plus d'en laisser subsister telles formes, cataloguées "utiles" (***), qui se laissent

(*) C'est la répression intériorisée au niveau de la relation au corps et au sexe qui est le nerf de la répression dans toutes les sociétés. Cette "répression sexuelle" s'exerce depuis le plus jeune âge, de façon à implanter de façon quasiment indéradicable une relation d'ambiguïté au corps, dominée par des sentiments et des réflexes de honte vis-à-vis de certaines de ses fonctions et pulsions. C'est là une des principales et des plus troublantes caractéristiques de l'espèce humaine par rapport aux espèces animales, et elle n'est pas à notre avantage ! Même dans notre société de consommation où le laxisme "pin up" est devenu un ingrédient inséparable de l'ambiance "consommation", plus que rares sont encore les êtres dont la relation au sexe et à l'amour n'est pas profondément faussée par cette répression insidieuse se transmettant de génération en génération, essentiellement égale à elle-même à travers les siècles et les millénaires, alors que passent les empires, les civilisations et même les Eglises...

(**) Ce "contrôle nécessaire" du Groupe devrait concerner exclusivement les débordements intempestifs des pulsions provenant soit d'Eros (et plus particulièrement la pulsion sexuelle), soit du "moi" et de son incoercible fringale d'autoagrandissement. Peut-être était-il nécessaire, dans la société originelle, de donner priorité au contrôle des débordements de la pulsion sexuelle, pour garantir à l'institution familiale une stabilité nécessaire à l'éducation des enfants ? Ce qui est sûr, c'est que dans toutes les sociétés connues, la répression sexuelle va très loin au delà d'un tel objectif, atteignant celui-ci à un prix véritablement exorbitant, en empoisonnant et stérilisant la source même de la créativité en l'homme.

(***) Par exemple certaines activités artistiques et scientifiques, à condition que celles-ci s'insèrent convenablement dans les normes de l'époque. Les grandes percées novatrices, tant au plan spirituel qu'intellectuel ou artistique, se font toujours à l'encontre de l'inertie "viscérale" du Groupe, s'opposant d'instinct à tout ce qui vient bousculer l'ordre immuable des idées et des usages reçus. Par contre, parmi les activités (considérées comme "créatrices") qui de nos jours sont aux places d'honneur parmi celles qui sont "cataloguées

utiles" et jouissent de la considération générale, il y a les innombrables recherches pour l'invention et la mise au point d'armes ultraperfectionnées, à la hauteur des progrès de la Science - armes tant "classiques" que chimiques ou bactériologiques ou nucléaires, ou pour le développement des centrales nucléaires, en symbiose inséparable avec le développement de l'arsenal d'armes nucléaires, orgueil des nations dites "avancées". Avec tous ces utiles et même indispensables progrès, à nous les lendemains qui chantent..!

canaliser dans les voies prévues par lui pour servir à ses fins. Ne trouve en aucun cas grâce à ces yeux la créativité plénière, spirituelle, qui établit l'homme dans sa singularité essentielle face au Groupe ; s e u l dans son autonomie d'être libre et créateur, s e u l r e s p o n s a b l e de ses actes et jusques y compris de ceux qu'exige de lui le Groupe et qu'il accorde comme aussi de ceux qu'il refuse - seul à s'assumer, dans sa fragilité et dans ses incertitudes foncières, sans garantie ni garant ni même (semble-t-il) de témoin - seul face à tous, devant l'invisible et silencieuse présence de Dieu.

Si (comme je n'en doute pas) la Mutation devant nous consiste en le passage d'un s e u i l décisif, faisant accéder l'humanité dans son ensemble à un état de créativité effective et non plus seulement potentielle, cela implique de toute nécessité que le "moule social" immémorial, visant au nivelage sans merci de l'être et non seulement à un contrôle plus ou moins astreignant du faire, doit disparaître. Pas du jour au lendemain sûrement, comme s'il n'avait jamais été - chose plus impensable encore que l'impensable Mutation par elle-même, quand on songe à quel point la psyché de chacun sans exception a été imprégnée de temps immémorial par cette réalité première de la répression sociale et de son intériorisation. Mais du jour au lendemain sûrement et sous la poussée de Dieu se déclenchera (Dieu seul sait comment...) une amorce d'un puissant m o u v e m e n t c r é a t e u r c h e z l e s h o m m e s ⁴⁴, qui les mènera e u x - m ê m e s , au cours des générations qui viennent et à force d'activité spirituelle intense et persévérante, à résorber peu à peu et à faire finalement disparaître cette "répression de l'être". Cela signifie sans doute ni plus ni moins qu'au cours de ces générations de transition se poursuivra au moins chez certains êtres un travail d'approfondissement personnel d'un rayonnement suffisant (comme je l'évoquais déjà tantôt (*)) pour que

(*) Dans la section précédente "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer" (n° 44), page 169.

l'ambiance sociale peu à peu s'en imprègne et qu'elle relâche sa pression dans ses formes "castratrices" (*). Ainsi peut-on concevoir qu'elle devienne progressivement de moins en moins hostile à la singularité foncière de chacun et à la recherche qui lui est propre (si tant est qu'il s'est déjà mis en marche...), avec tous les tâtonnements et tous les errements (fussent-ils regardés comme des "aberrations" par le grand nombre !) que cela peut et même ne peut manquer de comporter.

46. Liberté créatrice et oeuvre intérieure

(27 juillet) Cela fait cinq jours que je me vois empêché jour après jour de terminer le présent chapitre, entraîné encore par une mini-cascade de notes successives (**). Je ne m'en plains pas, bien au contraire ! J'ai l'impression d'avoir plus progressé dans cette suite de "digressions" venant se greffer sur les deux sections précédentes et s'engendrant mutuellement, que par tout le reste du présent chapitre pourtant substantiel. (Lequel d'ailleurs se présente lui-même comme une "digression" dans le sempiternel "fil" de la réflexion (***)). Par ces efforts de formulation successifs, je sens que je suis arrivé à faire

(*) C'est avec une certaine réticence que j'utilise les termes "castrateur" ou "castration" empruntés à la psychanalyse. Ils touchent juste, mais avec une violence qui risque d'aller à l'encontre du but poursuivi, si on veut dépasser ou aider à dépasser certains conditionnements invétérés et par là, se libérer. Sur-tout, ce terme a une connotation de mutilation irréversible, définitive, qui ne correspond que partiellement à la réalité, et risque d'enfoncer dans un sentiment d'impuissance irrémédiable l'être qui se sent "victime" de pressions "castratrices", plutôt que de provoquer en lui un sursaut libérateur. En dépit des apparences, la créativité dans l'être humain est un attribut inséparable de son âme et indestructible comme elle. Si dans telle vie elle paraît néanmoins absente, ce n'est nullement qu'elle soit détruite et que l'être soit mutilé à jamais, mais qu'elle se trouve bloquée à longueur de vie par cet être lui-même. La cause n'en est pas la seule répression subie par lui, mais aussi son acquiescement à cette répression, reprise à son compte jour après jour, lui-même son propre "castrateur" toujours renouvelé. La répression subie (et nous tous l'avons subie) est l'occasion donnée à l'âme d'apprendre en la dépassant, d'exercer créativement sa capacité de libre choix. C'est elle en dernier ressort, et non la société qui la soumet à des pressions et à des épreuves plus ou moins fortes voire implacables et parfois destructrices, qui est seule responsable et seule maîtresse de son destin.

(**) Ils s'agit des notes n°s 39 à 44, des 22 au 25 juillet.

(***) Je rappelle que ce "fil" était l'histoire de mon itinéraire spirituel. Il a été laissé en suspens après la note "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n° 35) des 24 et 25 juin, donc depuis cinq bonnes semaines.

prendre forme à des intuitions encore informes et à y voir plus clair dans plusieurs questions dont la compréhension était restée confuse jusqu'à présent : la nature de la créativité chez le petit enfant ; la double nature du mystère fondamental de l'homme dans sa relation à Dieu d'une part, au Groupe de l'autre ; la double nature et l'origine du "Mal", et son caractère de "maladie d'enfance" de l'humanité ; enfin la nature de la Mutation spirituelle devant nous et du processus à longue échéance qu'elle doit amorcer. Pour ce qui est de cette dernière question je constate qu'à présent, à force de m'y être frotté depuis deux mois et la réflexion décisive de ces derniers jours aidant, cette Mutation a cessé de m'apparaître aussi "impensable" et "impossible" que je le disais. Le seul fait de la rattacher à une chose elle aussi "impensable" et "impossible" et qui pourtant a bel et bien eu lieu, savoir les "événements" de Mai 68, a soudain fait basculer, je crois, mes réticences à même m'imaginer les "Evénements" en perspective, réticences qui s'apparentaient à un véritable b l o - c a g e . Quant à savoir si ce livre aura un tel effet de "déblocage" sur au moins certains lecteurs, c'est une toute autre histoire...

Dans les deux sections précédentes, j'ai parlé de la création et des obstacles à la création, en laissant entendre que le message que je porte à quelque chose à voir avec la création. C'est même là un euphémisme. Je doute qu'il y ait une seule parmi les sections et les notes déjà écrites du présent livre (sans compter celles encore à venir !) qui ne concerne de façon plus ou moins directe l'activité créatrice et la créativité humaines. Ce même maître-thème court, avec une égale insistance, à travers toutes les parties de Récoltes et Semailles, comme un appel insistant à ceux à qui, avant tous autres, je m'adressais alors (*). Si différence il y a à ce sujet, elle est d'accent et non d'esprit : dans le présent livre, j'insiste surtout sur la créativité au plan spirituel, alors que dans Récoltes et Semailles, qui se veut un "témoignage sur un passé de mathématicien", c'est la création intellectuelle qui est souvent au premier plan de l'attention (**). Ce n'est pas que j'ignorais qu'il existe

(*) Je m'étais adressé en tout premier lieu à ceux qui avaient été mes amis ou mes élèves dans le milieu mathématique, avant le tournant de 1970 quand j'ai quitté ce milieu.

(**) Je signale que ma première oeuvre écrite destinée à publication et de nature philosophique (voir poétique) et non mathématique, remonte à 1979. C'est "L'Eloge de l'Inceste", dont je parle ici et là en passant dans Récoltes et Semailles, et notamment dans la note "L'Acte" (ReS III n° 113). C'est là que je me familiarise pour la première fois avec la dynamique des épousailles des qualités "féminines" et "masculines" dans toutes choses (avant de prendre connaissance des noms consacrés chinois "yïn" et "yang"). Chose intéressante, ce texte

peut être vu, lui aussi, comme une longue réflexion sur la créativité dans l'homme et dans l'Univers, mais avec cette fois un accent très net (voire excessif, au point parfois de devenir lassant...) sur l'appréhension "charnelle", voire "érotique" des processus créateurs. (Comparer avec les commentaires dans le premier alinéa de la note "Eros et Esprit (1) - ou le surcroît et l'essentiel" (n° 32).) Ainsi, dans les trois oeuvres successives "L'Eloge", Récoltes et Semailles, La Clef des Songes, qui toutes trois développent le thème central de la création, l'accent se trouve mis à tour de rôle sur l'aspect charnel, intellectuel (ou plus généralement, mental), et spirituel de la créativité. Cela reflète bien sûr une évolution intérieure, avec un déplacement correspondant de mes intérêts et investissements dominants, dans le sens d'un dépouillement et d'une maturation spirituelle.

une créativité sur un plan différent, alors que j'avais passé par une suite de périodes d'apprentissage spirituel souvent intense tout au cours des dix années écoulées. Mais j'avais tendance à voir plutôt ce qui était commun au travail créateur scientifique et à l'approfondissement spirituel que je poursuivais par la méditation et par le travail sur les rêves, que de m'arrêter sur les différences. Pourtant, tout au long de l'écriture mouvementée de Récoltes et Semailles, j'ai eu ample occasion de me rendre compte à quel point est humainement stérilisante et néfaste une production intellectuelle, même authentiquement créatrice à ce niveau-là, qui est totalement coupée (comme c'est le cas presque partout aujourd'hui) de la vie spirituelle, et des dispositions et sentiments d'honnêteté et de décence (ne serait-ce qu'au plan strictement intellectuel) qui en découlent (*).

(*) Je vois deux niveaux assez nettement différents dans l'irresponsabilité collective des milieux scientifiques, partagée par la quasi-totalité de ses membres. Le premier n'est pas d'aujourd'hui, et n'est pas spécial au milieu scientifique ou intellectuel, mais s'observe dans tous les milieux sans exception : c'est l'indifférence totale aux implications sociales du travail qu'on fait tant collectivement qu'individuellement, et plus généralement des actes, comportements et attitudes. (Par exemple vis-à-vis de l'invention, la production, la vente et l'utilisation des armements, vis-à-vis de la guerre, de l'armée et d'autres aspects et excroissances maléfiques, destructeurs et foncièrement immoraux de la société, consacrés par l'usage.) Du moment qu'on a une bonne situation et que le travail est de surcroît trouvé plaisant (fut-ce celui de fabriquer ou d'inventer des bombes à bille ou des nouveaux défoliants), tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Le deuxième niveau par contre est nouveau : c'est celui de la corruption généralisée à l'intérieur même de l'exercice de son métier et dans la relation entre collègues. C'est là une véritable décomposition des valeurs traditionnelles de probité intellectuelle, dans le métier de scientifique. J'ai eu d'ailleurs ample occasion de constater que cette décomposition n'est pas limitée au milieu scientifique, mais qu'elle fait partie d'un avachissement général des mentalités, au niveau de la société toute entière. C'est là un phénomène qui me semble sans précédent dans l'histoire, du moins à l'échelle de toute la planète comme c'est le cas aujourd'hui.

A vrai dire et si étrange que cela paraisse, je ne me suis jamais arrêté encore sur la question des relations entre ces deux plans de créativité, le plan spirituel et celui de la création intellectuelle ou artistique ; sans même compter un troisième plan, qu'on a tendance à ignorer tout autant que le plan spirituel, savoir le plan de la connaissance "charnelle" ou "sensorielle" (*), celui donc qui est le plus directement et le plus visiblement subordonné à la pulsion érotique. Ce serait maintenant le moment ou jamais d'essayer de clarifier la confusion des intuitions éparses et parfois contradictoires qui se sont formées en moi à ce sujet au fil des années écoulées. En notre temps de déspiritualisation et de déshumanisation à outrance de la connaissance et de sa production, une telle réflexion me paraît même plus urgente que jamais (**).

La création se distingue d'une simple p r o d u c t i o n par le fait qu'en plus de l'"oeuvre extérieure" (la seule dont on tienne compte communément) elle s'accompagne d'une " o e u v r e i n t é r i e u r e " qui en constitue l'aspect essentiel (***). L ' a c t e c r é a t e u r , ou le processus

(*) Je mentionne ces trois plans de réalité et de connaissance dans la section "Le Concert - ou le rythme de la Création" (n° 11).

(**) Je songe par exemple qu'à travers toute mon activité enseignante de mathématicien, j'ai eu à coeur de "faire passer l'étincelle" de la création mathématique, en faisant d'emblée crédit de créativité aux élèves qui eux-mêmes me faisaient confiance en venant faire leur apprentissage avec moi, et en m'efforçant de leur transmettre quelque chose de plus grand prix qu'un savoir-faire et un métier. Force m'est de constater que cet enseignement a été un échec sur toute la ligne, alors même que certains de mes élèves sont devenus des mathématiciens célèbres. Et je me rends compte que ma défaillance, comme celle de chacun sans exception de ceux qui furent mes élèves, ne se place nullement au niveau intellectuel, mais bien au niveau spirituel. C'est la situation que je ne cesse de découvrir et de sonder sous toutes ses faces tout au long de Récoltes et Semailles. Quant à cette "étincelle" que je n'ai su transmettre à aucun, je sais bien qu'elle n'est nullement de nature intellectuelle, qu'elle ne réside ni dans une vivacité ni dans une puissance, ni dans des dons extraordinaires ni dans une méthode irrésistible, mais qu'elle est, elle aussi, d'essence spirituelle.

(***) Cet aspect-là de la création (comme d'ailleurs pratiquement t o u s ses aspects essentiels) est ignoré par presque tous. La première fois où j'ai entendu parler de création sans "produit" a été au début des années 70, dans un livre de Krishnamurti, parmi d'autres choses également importantes qui me sont alors venues comme une soudaine révélation ! A ma connaissance, Krishnamurti a été le premier, sinon à v o i r que la création n'est pas subordonnée à un "produit" (chose que les "Novateurs spirituels" comme Bouddha, Lao-Tseu, Jésus ne pouvaient manquer de savoir d'instinct...), du moins à l'exprimer clairement.

ou le travail créateur, est celui qui transforme l'être qui l'accomplit ou en lequel il s'accomplit - plus précisément celui qui le transforme dans le sens d'un devenir en puissance, d'une croissance qui ne soit celle du moi (et qui est toute autre chose aussi qu'une accumulation de "connaissance" ou de "savoir-faires"), d'une maturité (*). Pour apprécier la qualité créatrice d'un acte ou d'une activité, la nature de l'oeuvre extérieure (c'est-à-dire de l'effet et de la trace de cet acte ou activité sur le monde extérieur) est entièrement accessoire. A la limite, une telle oeuvre peut même être absente. Tel est le cas notamment de l'activité créatrice du très jeune enfant (⁴⁵).

Pour autant que je puisse voir, la transformation créatrice de l'être consiste toujours en l'apparition en lui d'une connaissance nouvelle (**), ou en l'approfondissement ou en le renouvellement d'une connaissance déjà présente. La connaissance dont il s'agit n'est pas nécessairement formulée ni même formulable (***). Le travail de formulation ou de reformulation d'une

(*) Comparer avec les commentaires de la note de bas de page (*) page 112, à la section "L'appel et l'esquive" (n° 32).

(**) On se gardera de confondre l'apparition d'une connaissance dans la psyché, avec l'"acquisition de connaissances". Dans un cas il s'agit d'une connaissance de première main, dans l'autre de connaissances formant un "bagage" culturel ou une panoplie technique, étayant un statut social ou culturel ou fondant une compétence. La connaissance est de l'ordre de la maturité, de l'"être". Les connaissances sont de l'ordre de l'efficacité ou du paraître, du "savoir" et du "faire". Voir aussi la note "Vérité et connaissance" (n° 13).

(***) Ce caractère "informulable" est propre à toute connaissance charnelle. Je m'exprime à ce propos au début de la section plus bas "La connaissance spirituelle (2) : la beauté des choses" (n° 48). A l'aveugle de naissance, nous ne pourrions communiquer, faire "saisir", faire connaître par le langage la vue d'un arbre, du ciel, du soleil. De même on ne connaît le goût d'un aliment, tel le lait, que pour y avoir goûté, et d'aucune autre façon. Même celui qui le connaît ne saurait l'exprimer d'une autre façon que par une tautologie : "le goût du lait". En fait, l'expérience charnelle et la connaissance charnelle qu'elle impartit précèdent le langage, lequel s'enracine en elles.

Il semblerait par contre que toute connaissance puisse être exprimée, et qu'il n'y ait connaissance qui ne s'exprime. Mais ce n'est qu'exceptionnellement que l'expression se fait au moyen de la parole. (Comparer avec les observations à la fin de la réflexion du 4 juin (page N 5) dans la note "La petite famille et son Hôte".) Souvent, l'expression la plus adéquate (voir la seule) de la connaissance qui se forme et s'approfondit par un travail créateur, se trouve dans l'oeuvre créée. Par exemple, pendant qu'un peintre peint un paysage, une nature morte ou un portrait, et par l'effet de son travail et en symbiose inséparable avec lui, s'approfondit et s'affine sa connaissance de ce qui est peint. Cette connaissance, ni lui ni même Dieu en personne qui y participe pleinement

ne pourrait la "formuler" en paroles. Seule l'oeuvre créée peut exprimer pleinement cette connaissance, sans la déformer ou la transformer. Et c'est seulement par la création de cette oeuvre que celle-ci pouvait apparaître et s'approfondir et devenir celle qu'elle est, dans sa singularité totale, dans son unicité.

intuition qui restait informulée, ou dont la formulation laissait en nous un indéfinissable sentiment d'insatisfaction (quand elle n'apparaissait déjà comme visiblement insuffisante), est au coeur de toute activité créatrice intellectuelle. Un tel travail est voisin de celui qui fait remonter une connaissance diffuse présente en les couches profondes de la psyché vers des couches moins éloignées de la surface, et qui (quand les conditions sont propices et que le travail se poursuit jusqu'à son terme) peut aboutir à l'apparition de cette connaissance jusque dans le champ conscient - moment vécu comme une illumination soudaine ! Ce type de travail, de formulation ou de "conscientisation", est toujours créateur. Il est même permis de penser que tout travail créateur est de cette nature (*). Toujours est-il que ces observations montrent que la "connaissance" qui se crée ou se transforme dans tout travail créateur n'est pas réduite à la connaissance consciente, il s'en faut. Plutôt, le processus ou l'acte créateur est celui qui modifie d'une façon irréversible (**) (comme la

(*) On peut dire que l'Inconscient profond, ne serait-ce que par la présence de l'Hôte qui y a élu domicile, "sait" (de science sûre...) et "connaît". Mais (me semble-t-il) c'est là un savoir et une connaissance qui sont présents sous une forme qui reste "diffuse", "informe", "inexprimée". Le propre du processus créateur, c'est de lui donner forme, de l'exprimer, que ce soit par le langage ou de toute autre façon. Il semblerait qu'un tel processus qui donne forme, qui exprime, qui rend manifeste, doit être vu en même temps comme un tel mouvement, venant des couches créatrices profondes "qui savent et qui connaissent" et montant vers la périphérie. Je crois d'ailleurs pouvoir dire que par ce processus "Dieu Lui-même apprend", c'est-à-dire que Sa propre connaissance des choses exprimées (ou la connaissance de l'Inconscient profond, que je serais bien incapable de distinguer de celle de Dieu) se transforme par le travail créateur qui lui donne expression, et auquel d'ailleurs Lui-même participe.

C'est là une conception "dynamique" de l'"omniscience" divine, en contraste avec la conception statique léguée par la tradition, comme quoi "Dieu sait tout" et que ce "tout" serait fixé, bouclé et clos une fois pour toutes et de toute éternité...

(**) "Irréversible" tout au moins une fois que le processus créateur est mené jusqu'à son terme, ou que, tout au moins, un certain "seuil" (celui-ci fut-il provisoire) ait été franchi. Voir à ce sujet la fin de la section "Travail et conception - ou le double oignon" (n° 10).

maturation d'un fruit est elle aussi irréversible) "l'état de connaissance" de la psyché dans son ensemble, et ceci, de plus, de façon à impliquer tout au moins ses couches profondes. L'origine ou le "lieu" (dans la psyché) de l'activité créatrice se situe en tous cas au niveau des couches les plus profondes, entièrement hors de portée du regard conscient. Il est possible que "ce qui se passe" exactement dans l'Inconscient profond quand l'être crée et qui "est" la création, doive échapper à jamais à la connaissance humaine.

C'est suivant la nature de la connaissance qui se forme ou se transforme qu'on peut distinguer les trois plans de création : charnel, mental (*), spirituel, dont il s'agirait de comprendre les relations mutuelles.

Une autre parmi les nombreuses façons de cerner par un de ses aspects essentiels l'acte ou l'activité créateurs, c'est de dire que ce sont ceux qui sont l'oeuvre et portent la marque d'un état de l i b e r t é de la psyché. La qualité créatrice est d'autant plus élevée que l'état de liberté est plus complet, c'est-à-dire encore, que l'acte ou l'activité est moins redevable aux "mécanismes psychiques" (dûs avant tout au conditionnement (**)), et plus particulièrement, aux mécanismes d'imitation, de reproduction, de répétition. A ce titre, tout acte créateur au plein sens du terme est unique et différent de tout autre dans l'histoire de l'Univers depuis sa création. C'est ce caractère d' u n i c i t é qui permet (tout comme celui de liberté) de mesurer la qualité créatrice d'un acte. Alors même qu'un savoir-faire et un savoir acquis y ont joué un certain rôle (lequel peut être important et même absolument indispensable à un point de vue technique), et que par ce biais, et par d'autres plus cachés (et qui, le plus souvent, échappent presque totalement à une connaissance

(*) Le terme "plan mental" (de réalité, de connaissance, ou de création) me semble plus approprié que le terme (que j'avais pris un peu comme un pis-aller, dans la section "Le Concert - ou le rythme de la création" (n° 11)) "intellectuel et artistique".

(**) Ces mécanismes ne sont pas le produit du seul conditionnement, mais le produit commun de ce conditionnement et des réactions de la psyché à celui-ci, et tout particulièrement pendant l'enfance (où se mettent en place les mécanismes principaux qui domineront la psyché de l'adulte). Il faut y joindre encore l'"autoconditionnement", qui est le grand écueil de l'être déjà avancé sur le chemin de son devenir spirituel : l'authentique découverte spirituelle de hier, si elle n'est irriguée et renouvelée au fil des jours par une vitalité spirituelle vigilante, se transforme en un tournemain, par l'action insidieuse du moi, en coussin douillet et colifichet de choix. Les mécanismes de répétition et de reproduction ne sont pas spirituellement moins stériles lorsque c'est soi-même qu'on répète ou reproduit.

humaine), d'autres actes créateurs de soi-même ou d'autrui l'aient préparé et y aient contribué (*), l'acte pleinement créateur ne se réduit pourtant à une "somme totale" des ingrédients qui y concourent de quelque façon, mais il leur apporte e n s u s quelque chose de nouveau et d'entièrement imprévisible ; imprévisible tout autant pour celui en qui s'accomplit l'acte que pour les témoins (**). Un des traits les plus marquants de tout travail créateur, c'est la surprise toujours renouvelée de celui qui crée devant l'oeuvre prenant forme entre ses mains, miraculeusement nouvelle et imprévue à chaque moment. C'est ce caractère du totalement i m p r é v u et i m p r é v i s i b l e, caractère de nature entièrement différente de tout caprice et de tout propos délibéré d' "originalité" (lesquels ne sont encore qu'imitation et pose), mû au contraire en chaque instant par une nécessité intérieure qui sourd des profondeurs, qui est la marque propre à la l i b e r t é c r é a t r i c e .

(*) Selon l'intuition visionnaire d'un Marcel Légaut, en plus des actes créateurs du passé qui contribuent à "préparer" un acte ou un processus créateur, il y aurait lieu de tenir compte de la totalité des actes créateurs de l'avenir que celui-ci rendra possible et qu'il contribuera à son tour à préparer, et qui (quoique encore non nés et non déterminés) agirait sur lui et le susciterait à la manière d'un " a p p e l ", appel inséparable du sens global et de la portée plénière de l'acte. Ainsi se trouveraient reliés mystérieusement, au plan d'une réalité spirituelle que nous ne pourrions sans doute jamais que pressentir et que Dieu seul peut pleinement contempler et contenir, les actes créateurs du passé révolu, ceux d'un présent sur le point de s'accomplir, et ceux enfin d'un futur qui à tâtons se cherche et devient à travers ces ébauches embryonnaires du "demain".

(**) Imprévisible non seulement par accident, mais par essence - non seulement à l'homme, à cause des limitations inhérentes à la condition humaine, mais même à Dieu omniscient et tout-puissant.

V ASPECTS D'UNE MISSION (2) : LA CONNAISSANCE SPIRITUELLE

47. La connaissance spirituelle (1) : elle n'exclut pas, elle inclut et éclaire (27 juillet) (*) Ayant ainsi précisé la nature de la création, je me sens mieux en mesure pour examiner à présent la relation entre les trois plans de la création : charnel, mental, spirituel. S'il est vrai, comme je l'ai affirmé tantôt, que dans son aspect "intérieur" qui est l'aspect essentiel, la création n'est autre qu'un acte ou un processus par quoi se forme ou se transforme une connaissance, je prévois que la question précédente soit plus ou moins équivalente à celle des relations entre ces trois plans de connaissance. Ceci selon le principe : la création "vaut" ce que "vaut" la connaissance qu'elle fait apparaître ou qu'elle approfondit ou renouvelle.

La connaissance spirituelle est la connaissance d'essence la plus élevée. Elle n'est pas pour autant suspendue dans des hauteurs inaccessibles au commun des mortels, entièrement détachée de toute connaissance tant soit peu tangible, fournie disons par nos sens ou par notre entendement. S'il en était ainsi, c'est à tort qu'on la qualifierait de "supérieure" à la connaissance charnelle ou mentale. Pourrait-on à bon escient établir une relation de "supériorité" et d'"infériorité" entre deux choses, si elles ne sont déjà reliées entre elles de quelque façon organique et essentielle, comme le sont les racines et le tronc d'un arbre, ou son tronc et sa ramure ? Une "spiritualité" ou "connaissance spirituelle" qui se couperait de la connaissance charnelle ou mentale (comme une tradition religieuse millénaire y encourage (**)), par un mépris tacite ou clairement exprimé de ces plans de réalité inférieurs, me paraît pour le moins bien malade et privée d'une bonne partie de sa raison d'être et de sa vertu créatrice, tant pour soi-même que pour la société ambiante (***). L'homme spirituellement

(*) La présente section continue la réflexion de la section précédente "Liberté créatrice et oeuvre intérieure" (n° 46) du même jour.

(**) Une telle tendance "séparatiste" me paraît propre surtout aux "grandes religions", et intériorisée sous ses formes souvent les plus extrêmes chez de nombreux mystiques qui en sont issus. Voir des commentaires plus circonstanciés à ce sujet dans la section "Eros - ou la puissance" (n° 39) et dans les notes "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or" (n° 9) et "Eros et Esprit (2) - ou la chair et la Sainte" (n° 33). Il semblerait que les religions dites "primitives" soient beaucoup moins portées à établir une coupure entre les plans charnel, mental et spirituel.

(***) Je pense notamment à l'influence relativement limitée des mystiques chrétiens dans la pensée, les façons de voir en général et celles de pratiquer la

religion, les attitudes etc dans le monde occidental. Il semblerait que mis à part des doctes travaux d'érudition restant en vase clos, et les saints du calendrier (de moins en moins mis à contribution, par les temps qui courent), cette influence soit insignifiante pour ne pas dire nulle.

bien portant n'est pas celui qui maltraite et méprise son corps, qui violente son intelligence, et qui prend des airs chagrins ou offusqués quand d'aventure il rencontre un beau brin de fille. L'homme spirituellement élevé n'est pas celui dont les sens et l'intelligence sont émoussés, et que la pensée même d'un plaisir offense. Bien au contraire, à mesure que sa vie et son être se dépouillent des poids superflus et qu'il prend plus profondément contact avec les choses simples et essentielles, ses sens et son intelligence s'affinent et captent plus délicatement la beauté et la vie cachée de toutes choses (*).

En vérité, une connaissance spirituelle plénière embrasse et inclut, en les transcendant par son éclairage propre, la connaissance charnelle comme la connaissance mentale. Elle est nourrie par l'une et par l'autre, tout comme la connaissance mentale est nourrie par la connaissance charnelle et ne pourrait ni prendre naissance ni se développer et se maintenir sans elle (**).

Je puis ajouter que selon mon expérience sans cesse renouvelée et jamais encore démentie, des connaissances au plein sens du terme (***) et provenant de

(*) Il n'y a aucun doute que la voie ascétique est une des multiples voies possibles d'une progression spirituelle. Mais de réduire les besoins et d'en amenuiser la satisfaction, en affinant les sens, n'élimine nullement le plaisir mais l'affine lui aussi et le vivifie. Pour celui qui a faim et soif, un morceau de pain dur (si c'est du vrai pain...) et un verre d'eau pure (si elle ne sent l'eau de Javel...) est un délice. Vouloir frustrer le corps et la psyché de ce délice-là, et s'astreindre à absorber avec répulsion les choses bonnes que Dieu a créées pour être mangées avec plaisir, m'apparaît comme une dégradation morbide de la voie ascétique. Elle mènera peut-être celui qui s'y complait à des records d'ascétisme où il trouvera un secret salaire de sa violence contre soi-même, mais sûrement pas vers une progression spirituelle.

(**) On pourrait comparer ces trois plans de réalité et de connaissance aux rôles respectifs de l'appareil digestif, du coeur et du cerveau dans le corps humain. Sans l'activité digestive nourrissant le corps et ses organes et leur fournissant l'énergie nécessaire à leur fonctionnement, le coeur ne pourrait faire son travail de pompe circulatoire. Sans ce travail qui anime la circulation sanguine et irrigue et par là nourrit les organes, le cerveau ne pourrait fonctionner ni même survivre. Ainsi, il y a une interdépendance étroite entre les fonctions digestive, circulatoire, cérébrale. C'est à bon droit qu'on considère la dernière comme de nature "supérieure" aux deux autres. Mais il serait délirant de songer à isoler le cerveau du reste et de lui donner une existence autonome.

(***) Pour le sens que prend pour moi le terme "connaissance", voir la note de b. de p. (**) page 179 à la section précédente. Voir également la note "Vérité et connaissance" (n° 13).

sources si différentes et si éloignées soient-elles (et appartiendraient-elles même à des plans d'existence différents), ne sont jamais incompatibles entre elles. Bien au contraire, quand elles se rapportent à une même situation appréhendée par des voies différentes, toujours elles en fournissent des approches qui, en se complétant mutuellement, nous en donnent une vision plus diversifiée et par là-même plus profonde, qu'aucune d'elles prise isolément ne nous pourrait donner. Qu'une contradiction pourtant semble apparaître entre des connaissances plus ou moins parcellaires d'une même réalité, c'est alors pour moi le signal, non d'une frayeur voire d'une débandade, mais d'une relance soudaine de l'intérêt, d'un suspense inattendu devant une situation qui, par cette apparente contradiction même, est perçue comme intensément créatrice. Je sais d'instinct que dès lors que je me donne la peine de faire un travail de révision (peut être déchirante...) et d'ajustage (peut-être long et laborieux...) en vue de parvenir à une vision cohérente intégrant avec aisance et sans "frottement" chacune de mes connaissances partielles, en les rectifiant au besoin ou en les nuancant et les approfondissant, non seulement chacune de celles-ci ne pourra manquer d'en bénéficier, mais de plus la vision nouvelle appelée par elles m'apportera une connaissance qui englobera en les dépassant chacune de ces connaissances ainsi renouvelées. Désormais, au lieu de se contredire, elles vont s'éclairer mutuellement (*).

Un tel travail serait étouffé dans l'oeuf chez celui qui, pris de panique devant l'apparence d'une contradiction, fait violence à son intelligence en faisant mine (sa vie durant peut-être quand ce n'est pendant plusieurs vies d'affilée...) de l'ignorer envers et contre tous, alors même qu'elle s'évertuerait à se rappeler à son bon souvenir de mille et une façons ; ou qui, acculé devant l'évidence, ne trouve rien de mieux à faire (en suivant l'exemple de tant d'illustres prédécesseurs) que d'essayer de "sauver les meubles" en reniant en bloc (comme oeuvre du "Malin" peut-être...) les connaissances en provenance de certaines sources déclarées "douteuses" ou "inférieures" ou "pêcheresses", au profit (croît-il, mais il se trompe...) de celles déclarées "sûres" ou "supérieures" ou "autorisées" (**).

(*) Comparer ces réflexions, et celles de l'alinéa suivant, avec la section "Erreur et découverte" (ReS I, n° 2) dans Récoltes et Semailles.

(**) Telle a été la situation pour le moins inconfortable dans laquelle s'est trouvée la pensée chrétienne pendant deux millénaires, condamnée par là à une stérilité presque complète (quand on songe aux ressources réellement prodigieuses dont elle a disposé pendant tout ce temps). Il a fallu que Marcel Légaut fasse enfin le premier grand pas hors de cette galère - lequel pas, je l'espère, ne restera pas le seul...

Par contre, cette assurance totale dont je viens de parler, qui ne renie aucun moyen de connaissance et qui se saisit de tous, peut s'exprimer en disant que l'Univers connaissable est cohérent. J'ose dire que cette assurance est elle-même expression d'une connaissance en moi, que je crois innée. Elle est aussi l'expression d'une foi élémentaire, présente et agissante aussi loin que je peux me souvenir et sans que j'aie jamais songé à me la formuler avant maintenant même (*).

La connaissance intellectuelle (forme particulière de celle fournie par l'entendement et faisant partie comme elle du plan "mental" de connaissance) aurait une nette tendance à larguer ses amarres et à se trouver coupée de la connaissance charnelle dont elle est issue et qui, à l'origine, la nourrissait. Par contre, dans mon expérience du moins, la connaissance spirituelle n'a jamais eu une telle tendance séparatiste et par là-même isolante. Elle est constamment restée enracinée dans la connaissance charnelle, et nourrie par celle-ci comme par la connaissance intellectuelle (**). Je crois pouvoir dire qu'elle englobe la totalité de mon être, dans la mesure du moins où celui-ci m'est connu à moi-même.

Pour le dire autrement : la connaissance spirituelle ne se distingue pas de la connaissance charnelle ou (disons) intellectuelle par son objet, si ce n'est seulement que son champ est plus vaste. Tout ce qu'appréhende "la chair" ou l'intelligence est appréhendé également au plan spirituel - c'est la nature de l'appréhension seulement, ou (comme je disais tantôt) "l'éclairage" qui change. Pour donner juste un exemple : le corps ou le sexe de l'aimée (ou de l'aimé), ou encore l'expérience amoureuse, peuvent être appréhendés (et d'une infinité de façons) aussi bien au niveau charnel, qu'au niveau mental ou intellectuel, ou au niveau spirituel. Ces trois types d'appréhension sont de nature très différente, et nous communiquent des connaissances tout

(*) Pour la relation entre les deux aspects "connaissance" et "foi", voir la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7). A dire vrai, cette "foi" particulière dont je fais ici le constat pour la première fois ne peut être distingué de la "foi en soi" ou de la "foi en Dieu" dont elle est un des innombrables visages. Je me suis déjà exprimé au sujet de celle-ci en diverses occasions dans ce livre, par exemple à la fin de la section citée (page 19), et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (notamment pages N 59-61).

(**) Sur le rôle de l'intellect dans ce que j'appelle le travail de méditation, voir notamment la section "Emotion et pensée - ou la vague et la cognée" (n° 16).

aussi différentes. L'appréhension mentale tient compte de l'appréhension charnelle et la sous-entend, mais en lui apportant une lumière qui est propre au plan mental et transcende le plan charnel. De même, l'appréhension spirituelle tient compte des deux autres et les sous-entend, en les éclairant d'une lumière autre qui les transcende l'une et l'autre.

48. La connaissance spirituelle (2) : la beauté des choses

(28 juillet) Je sens le besoin de m'explicitier l'exemple sur lequel je m'étais arrêté hier.

La perception et la connaissance intimes que nous avons du corps de l'aimée ou de l'aimé, auxquelles participent intensément tous nos sens, est, sur son propre plan charnel, d'une richesse qui défie toute expression et toute traduction au niveau mental. Les mots peuvent tout au plus l'évoquer, jamais vraiment l'exprimer dans sa singularité et dans sa richesse particulière, propres ici au plan charnel. La connaissance proprement intellectuelle que nous avons de ce même corps paraît, en comparaison, d'une indigence dérisoire, et de plus étrangement déphasée, au point de sembler quasiment sans rapport avec le vécu charnel : des bribes de notions anatomiques voire gynécologiques, tels ennuis de santé peut-être et tels traitements suivis, grande ou petite, svelte ou forte, couleur des yeux et des cheveux... - quelque chose à mi-chemin entre une fiche d'état-civil et une fiche médicale ! Cette désolante indigence tient sans doute au fait que par sa démarche propre, l'intellect vise à **a b s t r a i r e** le général du particulier, et à ignorer tout le reste - et c'est ce "reste" justement qui est **t o u t**, dans la connaissance charnelle ! D'une grande finesse pour les aspects de la réalité qui **correspondent** à son éclairage particulier, l'intelligence est cependant totalement inapte à nous donner une appréhension tant soit peu délicate de la réalité et du vécu charnels.

Pourtant, quand on fait table rase de l'intellect, la réalité charnelle peut se "dire" de bien des façons, que "la chair" elle-même (ou l'amour qui oeuvre par elle...) semble nous souffler tout bas quand, en des moments de recueillement et de silence, nous sommes prêts à l'écouter. Nous pouvons la dire par le langage parlé, écrit ou chanté - **mots d'amour**, lettres d'amour, chants d'amour... - **langage** où le ton et la sonorité des paroles et les rythmes suivant lesquels elles s'assemblent et se suivent ont autant de part que leur sens

lexical et participent de quelque mystérieuse façon, défiant toute analyse raisonnée, à l'évocation de la richesse de l'expérience charnelle. Parfois aussi un dessin ou une hâtive ébauche au crayon, au fusain, à la sanguine, à la plume ou une touche d'aquarelle voire un tableau à l'huile, ou un modelage en argile humide ou en terre cuite, évoquent avec plus de puissance encore la réalité de la chair, par le seul biais pourtant de la forme, de la couleur et du contour, que des paroles ne pourraient la dire.

Il s'agit donc ici de l'expression artistique, moyen privilégié pour l'appréhension du charnel au niveau du mental. Cette expression ou transposition se fait, non par un processus d'abstraction qui décidément loupe le coche, mais en captant l'universel dans l'expérience particulière (*), à travers une sensibilité toute personnelle. Si, par une telle transposition sur un autre plan, la connaissance charnelle se trouve dépouillée de sa singularité et de sa richesse propres, ce n'est pas cette fois sans une contrepartie substantielle, en acquérant une richesse d'une nature autre mais en intime correspondance avec la sienne. Par cette qualité d'une autre essence que simplement charnelle, l'oeuvre d'art (**) a pouvoir de faire entrer en résonance, chez tout être qui se trouve dans un état de réceptivité qui lui corresponde, son propre vécu charnel, tout en élevant celui-ci à une dimension nouvelle, commune cette fois à tous les hommes.

(*) J'emprunte à Légaut la distinction très nette qu'il établit entre "le général" et "l'universel". Le sens du terme "universel", comme "ce qui est commun à tous les hommes", va se dégager de lui-même au cours des trois alinéas qui suivent. On peut dire aussi que "le général" est une réalité de nature intellectuelle, participant au "plan mental", alors que "l'universel" est une qualité de nature spirituelle, que seule nos facultés spirituelles peuvent appréhender.

(**) Comme il apparaîtra plus clairement encore dans l'alinéa suivant, je prends le terme "oeuvre d'art" dans une acception qui n'a rien d'académique. Tout ce par quoi l'homme s'exprime en s'y mettant tout entier peut être regardé comme oeuvre d'art. Dans ce sens à la fois très vaste et très exigeant, la notion d'"oeuvre d'art" ne peut être séparée de celle de "création" : l'oeuvre d'art n'est autre que "l'oeuvre extérieure" qui apparaît dans la création, en étroite symbiose avec "l'oeuvre intérieure" dont il a été question précédemment. Cette oeuvre n'est pas nécessairement incarnée par un objet tangible, comme un texte écrit, un dessin ou une peinture, une sculpture etc. Qu'on songe par exemple à un chant vocal, une performance musicale improvisée ou non, une danse... Peut-être cependant convient-il, pour ne pas forcer le terme "oeuvre d'art", de se limiter à la création dans laquelle est présente une intention consciente de donner expression à quelque chose par l'oeuvre qu'on crée, et dans laquelle par là-même intervient la volonté consciente de créer l'oeuvre. Par exemple, "faire l'amour" est un acte primordial qui implique l'homme tout entier et qui, dans les rares cas où il est vécu dans sa puissance originelle, est bien ressenti comme une "création" - c'est même là l'Acte archétype parmi les actes créateurs que l'homme peut accomplir. On hésiterait pourtant à lui donner le nom

d'"oeuvre d'art" et par là, à l'assimiler en quelque sorte à une "représentation" (comme une danse, disons). Ce qui caractérise cet acte, au contraire, c'est la disparition totale de la volonté consciente et des forces du moi.

On pourrait ici parler de "connaissance artistique" (*), très différente de la connaissance intellectuelle tout en se trouvant avec elle sur le même plan du "mental". C'est la connaissance des choses (charnelles, psychiques ou mentales) qui s'approfondit en nous quand nous faisons effort de les exprimer d'une façon ni "abstraite", ni "photographique", mais qui vise à en saisir certains traits que notre sensibilité nous fait ressentir comme essentiels et qui, de façon obscure et pourtant impérieuse, à travers nous et par tels moyens dont nous disposons et qui nous inspirent, demandent expression. Ce sont ces "traits essentiels", et alors même qu'ils auraient pour nous qui les exprimons un caractère intimement personnel, qui ont la qualité de l'"universel", de ce qui touche à quelque chose commun à tous les hommes et est apte, par là-même, à éveiller un écho dans tout homme. Une telle transposition de ce qui est directement et intensément perçu peut à bon escient être appelée "oeuvre d'art", si maladroitement qu'elle puisse être par ailleurs et peu conforme à des normes académiques. Une telle connaissance "artistique" s'approfondit également, mais (ce me semble) à un degré incomparablement moindre (**), par le contact avec une oeuvre d'art accueillie en un moment de disponibilité propice.

On sent que ce type de connaissance, solidement plantée dans la réalité charnelle, est par sa nature bien plus proche également de la réalité spirituelle que ne l'est la connaissance intellectuelle, qui n'a que trop tendance à perdre contact avec l'une comme avec l'autre. Alors que dans la démarche purement intellectuelle nous pouvons accéder au "général" tout en restant entièrement coupé de la réalité spirituelle, il semble que pour atteindre véritablement à l'"universel", c'est-à-dire à l'expression d'une réalité spécifiquement humaine dans ce qui en fait chose commune à tous les hommes, cela ne soit possible que quand l'homme se trouve dans des dispositions où il n'y a pas une telle coupure,

(*) J'utilise ce terme comme un pis-aller; faute d'en avoir trouvé un autre plus suggestif et moins chargé de connotations "académiques".

(**) Faire un dessin si "mal fichu" soit-il mais en s'y mettant tout entier pour essayer de "rendre" ce qu'on veut exprimer, apporte plus (sauf rares exceptions) que de contempler dix tableaux de maîtres. De même, pour vraiment connaître une musique et s'en pénétrer, il vaut cent fois mieux la jouer et la rejouer soi-même même maladroitement, plutôt que d'écouter passivement le plus grand des virtuoses.

mais où ces facultés d'appréhension spirituelle (lesquelles sont le propre de l'âme et ne proviennent ni du moi ni d'Eros) soient mises à contribution de façon plus ou moins forte.

Je viens d'essayer de visualiser tant soit peu quelle pouvait être l'appréhension au plan mental de la réalité charnelle, au delà de l'appréhension "primaire" par nos sens. Quelle serait maintenant l'appréhension au plan spirituel ? Pour en parler avec authenticité, je suis obligé de m'en remettre à ce que m'apprennent mes propres facultés d'appréhension spirituelle, dans l'état où elles se trouvent à présent, alors que mon "oeil spirituel" s'est à peine entr'ouvert et reste encore à demi endormi ! Aussi ce que je pourrai en dire sera sans doute, sinon dénué de valeur (du moment que je témoigne avec vérité d'une expérience des choses qui est véritable), du moins tout particulièrement parcellaire et sans doute provisoire.

J'ai d'ailleurs été un peu perplexe d'abord pour répondre à la question précédente, dans l'exemple particulier de l'expérience amoureuse disons. Ma première pensée : la relation de l'expérience amoureuse avec la transmission de la vie, ou avec le couple, sa stabilité et sa disruption, et tout le réseau complexe et généralement très confus de craintes, d'interdits plus ou moins fortement intériorisés (sous forme peut-être d'impératifs catégoriques qui prennent figure de "lois spirituelles" immuables et éternelles...), parfois aussi (encore que la chose soit, hélas, plutôt exceptionnelle) la claire connaissance de sa responsabilité personnelle pour telles conséquences possibles, voire même assurées, impliquées par la relation amoureuse voire maritale avec la Belle. Si on fait exception de cette dernière connaissance que je viens d'évoquer, laquelle est bien de nature spirituelle, tout le reste m'apparaît beaucoup plus dans la nature de mécanismes inscrits dans la structure du moi, conformément à tels ou tels conditionnements reçus, que dans celle d'une connaissance. Si connaissance il y a (genre "si on ne fait pas gaffe cette semaine, on risque bien d'avoir une grossesse sur les bras"), elle est de nature intellectuelle et nullement "spirituelle". De toutes façons, tout ceci ne concerne pas tant la connaissance de l'expérience amoureuse elle-même, qui seule est en cause, mais certains de ses prolongements ou de ses répercussions possibles, importants certes voire rédhibitoires (la question n'est pas là !), mais qu'on ne saurait confondre avec elle sous peine de tout jeter dans le même sac. Donc tout ce nuage d'associations, tout intéressant et important qu'il soit, m'apparaît néanmoins comme "hors du sujet".

Pourtant, en se mettant à l'écoute de l'expérience charnelle elle-même, on y perçoit un " p a r f u m " qui ne se réduit ni à la "sensation" et à la jouissance ou au déplaisir que celle-ci procure, ni aux représentations mentales de toutes sortes qui l'accompagnent - un "parfum" justement que l'oeuvre d'art s'essaye à capter avec plus ou moins de succès. Quand l'expérience charnelle en est privée, elle est bel et bien comme une fleur privée de son parfum, ou pour mieux dire, comme une i m i t a t i o n "parfaite", en papier ou en plastique, d'une véritable fleur vivante - il lui manque le frémissement délicat de la vie, sa fragilité infinie et exquise qui est aussi fécondité et qui est puissance, ce s o u f f l e que rien ne remplace et qui vient de Dieu. C'est dans l'expérience amoureuse, la plus forte des expériences charnelles sûrement avec celle de l'enfantement et celle de la naissance (*), que ce "quelque chose", ce "parfum" tend le plus puissamment à prendre possession de nous et à nous emporter, parfois jusques aux cimes de l'adoration. Une façon de l'évoquer par le langage, de lui donner un nom, c'est de parler d'une perception très vive et indicible de b e a u t é. Une telle perception, qu'elle nous vienne par la chair ou par l'intelligence, n'est (ce me semble) ni de l'ordre des sens ni de l'ordre du mental, mais bien d'essence spirituelle. Dans une telle perception, il y a comme une c o m m u n i o n avec le créateur de ce qui est perçu - communion avec Dieu quand l'oeuvre est de Dieu (et alors même qu'il resterait ignoré...), avec l'homme créateur de l'oeuvre quand celle-ci est humaine (**).

Une vive perception de la beauté d'une chose, quel que soit le plan de réalité (charnel, mental ou spirituel) de celle-ci, ne peut être séparée de l' a m o u r . C' e s t u n e d e s m a n i f e s t a t i o n s d e l' a m o u r . Ici, je prends ce terme au sens spirituel : l'"amour" dont il s'agit est de nature toute différente de l'attraction ou de l'attachement, même si souvent elle se trouve en compagnie de l'une ou de l'autre. Il est de même essence que l'amour de l'être qui crée pour la chose qui prend forme sous ses mains, façonnée et nourrie au fil des instants par la force et par la sève qui

(*) On songe aussi à l'expérience de la mort, laquelle peut paraître plus éloignée encore que celle de la naissance. On peut dire que nous vivons la mort et la naissance dans l'aboutissement orgasmique du jeu d'amour et dans les instants qui le suivent. Mais ce ne sont pas là la mort et la naissance "charnelles", mais des transpositions au niveau du vécu érotique. Par contre, nous pouvons vivre ou revivre la mort et la naissance par le rêve.

(**) Il n'y a pas à exclure le cas où nous-même sommes le créateur de l'oeuvre, achevée ou en train de se faire, dont nous percevons vivement la beauté. Il y a bel et bien, dans cette perception, une intime communion, un accord profond de l'être avec lui-même.

montent du plus profond de lui-même ; de la même essence que l'amour de Dieu pour la Création pétrie de Ses Mains, et pour les êtres vivants qui la peuplent et qui (à leur insu souvent) y participent librement, chacun à sa façon (et fut-ce avec réticence), à Ses desseins...

Suivant le plan de réalité où se place l'expérience et la perception génératrices de connaissance, mais surtout suivant les dispositions intérieures dans lesquelles nous nous trouvons, l'amour qui l'accompagne, d'essence spirituelle, est plus ou moins mêlé de la "gangue" charnelle ou mentale dont il est comme une subtile exhalaison et comme la fine quintessence. Sans doute cette gangue représente un "poids", une "inertie", elle est d'une essence qu'on peut ressentir à bon droit comme "grossière" en comparaison avec l'esprit qui en émane. Elle n'a pourtant rien de "vil" pour autant, pas plus que n'est "vil" le marc de raisin dont les fumées se distillent en alcool de vin. Toute "grossière" qu'elle soit, cette gangue ou cette argile sort des mains du même Créateur et, que cela nous plaise ou non, notre être en est pétri ! Plutôt que de la mépriser ou de la vilipender, sans non plus nous en faire les esclaves, soyons reconnaissants pour la richesse qui est en elle et pour la voie qu'elle nous offre pour accéder aux choses plus déliées et d'un plus grand prix encore.

49. La connaissance spirituelle (3) : beauté et contemplation

Je viens de m'étendre quelque peu sur la réalité charnelle et sur la connaissance que nous en avons non seulement au plan charnel qui lui est propre, mais aussi au plan mental et, au delà encore, spirituel. Prenons maintenant la réalité au plan mental, par exemple sous la forme typique et extrême de la réalité mathématique, et la connaissance que nous en avons : la connaissance d'une notion, d'un énoncé, d'une démonstration, voire de toute une théorie mathématique ou même de tout un vaste secteur de la mathématique. Une telle connaissance échappe totalement à la connaissance charnelle communiquée par les sens, quoiqu'elle en soit issue historiquement et que par son langage, elle continue parfois tant bien que mal à raccrocher ses intuitions au monde des objets sensibles. A ces vestiges près, cette connaissance est donc spécifiquement et radicalement **i n t e l l e c t u e l l e**. Elle est de l'ordre de la **c o m p r é - h e n s i o n** d'un certain aspect (dit "mathématique") des choses, beaucoup plus que d'une "expérience" des choses, s'accomplissant dans "le monde où nous vivons", (ou croyons vivre...), le "monde physique" de la réalité perçue par nos

sens. Le monde que le mathématicien explore, quoique relié de multiples façons (aujourd'hui encore fort mal comprises) au monde physique, est un monde purement "mental", auquel nos facultés sensibles seules ne nous donnent point accès et où elles nous sont d'un bien maigre secours.

Par contre, sûrement la réalité mathématique est susceptible d'être connue non seulement au plan "mental" ou "intellectuel" qui lui est propre, mais également par une perception spirituelle, d'ordre plus élevé. Ainsi (j'ai eu occasion déjà d'y faire allusion) je ne doute pas un instant que Dieu connaît toute chose mathématique qui ait été "créée" ou "découverte" par l'homme, et qu'Il la connaît, de plus, d'une toute autre façon que l'homme ne la connaît, par une vision justement qui n'est pas "intellectuelle" (du moins pas au sens restreint où nous l'entendons), mais "spirituelle" (*). Et la connaissance "spirituelle" que nous-mêmes pouvons en avoir, ou "l'éclairage spirituel" de cette réalité que notre esprit (s'il est suffisamment affiné) devrait pouvoir percevoir, serait comme un reflet de cette connaissance que Dieu Lui-même, présent en nous comme l'Hôte invisible, en a. Quel serait donc cet éclairage ?

J'ai déjà fait quelques suggestions dans ce sens dans la note "Mathématique et impondérables" (n° 14). En l'écrivant, j'ai été bien conscient que le genre de chose qui est communément méprisé et ignoré par mes congénères mathématiciens comme des "impondérables" est chose éclatante et irrécusable (**), non seulement pour Dieu (qui ne m'a d'ailleurs rien fait savoir à ce sujet...), mais aussi et surtout pour moi-même et aussi, nul doute, pour chacun des rares mathématiciens dans lesquels je me reconnais (***). J'ai songé également à la connaissance que nous avons, et que nous pouvons affiner et approfondir, de l'expérience

(*) M'inspirant de l'intuition que la mathématique fait partie de la nature même de Dieu (n'étant pas plus "créée" que Dieu Lui-même n'est créé...), il me vient la comparaison suivante : la différence entre la connaissance que Dieu a des choses mathématiques, et celle que nous en avons, est du même ordre que celle entre la connaissance que nous pouvons avoir de notre propre psyché et la connaissance qu'en a autrui.

(**) Je serais pourtant moins affirmatif que je ne l'étais en écrivant la note citée, que l'appréhension de ces "impondérables" dont j'y parle soit bien un acte de connaissance au plan spirituel. Il me semble bien pourtant qu'elle est du même ordre que l'appréhension de la beauté des choses (mathématiques en l'occurrence). Ce qui est sûr, si ce genre de connaissance se place en deça du plan spirituel, c'est que du moins elle plane haut au dessus de la connaissance intellectuelle plus courante et plus terre-à-terre à la quelle je faisais allusion dans cette note.

(**) En écrivant ces mots, je pensais à des hommes comme Johannes Kepler, Issac Newton, Evariste Galois, Bernard Riemann, Emmy Noether, Claude Chevalley...

psychique de la création mathématique, et de la place et du sens de celle-ci dans notre vie. C'est bien là, comme toute authentique connaissance de soi, une connaissance de nature proprement spirituelle et non pas intellectuelle. Mais il est vrai qu'une telle connaissance ne concerne pas la réalité mathématique par elle-même et encore moins telle "chose mathématique" particulière que nous pouvons appréhender et connaître (telle notion, tel énoncé etc.), mais bien plutôt la relation que nous-même, dans notre singularité psychique d'être pensant, siège d'émotions, de désirs etc, entretenons avec ce monde des choses mathématiques. Une observation du même ordre peut se répéter pour la connaissance ou la préscience que nous pouvons avoir des applications possibles (éventuellement néfastes) de notre travail mathématique dans la société où nous vivons, ou de son impact sur l'ambiance et l'esprit dans le milieu mathématique dont nous faisons partie, ou des conséquences possibles pour ceux-ci de notre propre attitude d'attention ou d'indifférence à de telles questions. Une telle connaissance, impliquant également celle de certaines responsabilités personnelles le plus souvent éludées, ne concerne pas tant la réalité mathématique elle-même que la psyché dans sa relation à celle-ci et à la société.

Réflexion faite, ce que je crois finalement percevoir comme la "dimension spirituelle" dans la connaissance des choses mathématiques elles-mêmes me paraît essentiellement consister en la "même" sorte de "connaissance" (ou d'"éclairage") que tantôt, quand il était question de la réalité charnelle. C'est la perception aiguë de la beauté qui imprègne toute chose mathématique, fut-ce la plus humble, et qui suscite en celui qui la découvre ou la redécouvre, ou qui seulement la rencontre sur son chemin comme une amie de vieille date, les dispositions de tendresse muette et d'émerveillement de l'amant. C'est dans cette tendresse et dans cet émerveillement sans cesse renouvelés que se trouve le meilleur et le vrai salaire pour la peine que se donne l'ouvrier, sans compter ni sentir passer les heures ni les journées. C'est là l'âme même de la création plénière, de celle qui nous mène sans forcer et comme sur la pointe des pieds au coeur virginal des choses.

Cette beauté perçue dans toute chose même "petite" par elle-même, se retrouve dans la vivante perfection des innombrables relations au sein d'une multiplicité infinie de choses venant toutes concourir, chacune dans sa forme à elle et avec son propre visage, à l'harmonie achevée d'un même Tout. C'est ainsi parfois qu'au bout peut-être d'un long et intense cheminement, cette beauté qui chante par la voix de toute chose un chant qui n'est qu'à elle, pour s'insérer pourtant comme par une prédestination secrète et s'unir en un vaste contre-

point à celles de toutes les autres, ruisselets s'égrenant et se joignant en ruisseaux et les ruisseaux en chantantes rivières venant confluer en vastes fleuves d'harmonie vers une même Mer infinie - cette beauté et cet ordre qui pénètrent et élèvent toute chose et unissent et relient dans un même Chant l'infime et l'immense, élèvent l'âme elle-même à la joie sereine de la contemplation. Dans cette vision qui embrasse tout en déployant, dans cette contemplation qui accueille en même temps qu'elle ordonne, il y a comme une préscience de la véritable essence de ce qui est contemplé, à quoi nous avons accédé patiemment et laborieusement par les chemins arides et pierreux, comme tirés en avant irrésistiblement par cette préscience en devenir en nous. Cette contemplation qui nous attendait au bout d'un long et laborieux voyage, tout comme la joie et l'émerveillement pour chacune des fleurs sans nombre qui bordent le chemin, ne sont pas de l'ordre simplement de l'"intellectuel" ni même du "mental". Elles sont d'essence spirituelle.

50. La connaissance spirituelle (4) : la douleur - ou le versant de l'ombre

En résumé, je crois avoir finalement dégagé (dans les deux sections qui précèdent) un caractère commun à "l'éclairage spirituel" dans la connaissance des choses qui appartiennent aux deux plans (mental et charnel) inférieurs au plan spirituel. Je le trouve dans la perception intense et déliée de la beauté de ce qui est connu, et dans la présence créatrice de l' a m o u r, dont cette perception est une des multiples manifestations.

La pensée m'est venue qu'on m'objectera que la faculté (que j'affirme être d'essence spirituelle) qui fait accueillir la beauté, doit sûrement aussi faire reconnaître "la laideur", et que qui sait percevoir l'harmonie sait aussi en percevoir l'absence. Certes ! Mais je sais aussi que toute dissonance est appelée à se résoudre au sein d'un devenir qui est harmonie, et que toute "laideur" (à supposer qu'elle soit réelle et non une simple étiquette-cliché collée à telle chose ou à telle autre) est elle-même une telle dissonance, tel un parmi des innombrables tourbillons à la surface du grand Courant qui les embrasse, les peigne et les emporte dans la vaste mouvance de ses eaux - que de quelque mystérieuse façon elle participe à sa force et concourt en son Chant. Car la laideur est de l'homme seul et non de la nature, et notre laideur et celle des autres est là comme une tâche et comme une l e ç o n pour être apprise et connue, comprise et assumée, et comme une é p r e u v e pour être surmontée...

C'est pourquoi aussi un soi-disant "art" qui cultive "le beau" en fuyant "le laid" comme la peste, n'a d'"art" que le nom. Il est non seulement stérile, mais de plus (et les deux vont de pair) il dégage un ennui mortel - l'ennui des choses f a u s s e s , des choses insipides que seul l'homme sait produire ! L'amour n'est pas moins réel ni moins grand parce qu'il y a un pot de chambre sous le lit des amants, ni la mort un passage moins crucial pour l'âme et un processus moins essentiel et moins créateur dans le flux puissant de la vie, parce que les chairs de ce qui fut un corps de vivant se faisant et que leur odeur peut-être nous incommode, ni l'enfantement et la naissance d'un nouvel être un événement moins marquant et une expérience moins profonde pour la mère et pour l'enfant, parce que les draps de l'accouchée sont maculés peut-être d'urine et de sang...

Plus sérieuse me paraît l'objection que dans l'expérience charnelle, j'ai eu l'air de me borner à celle qui est ressentie comme un plaisir ou comme une joie, et d'ignorer que la connaissance qui nous vient des sens inclut aussi la souffrance et la douleur. Et certes, sans celles-ci, que ce soit dans notre corps ou dans notre âme, notre expérience du Monde et de nous-mêmes serait châtrée d'un versant essentiel que rien ne saurait remplacer. C'est lui d'ailleurs, ce " v e r s a n t d ' o m b r e " des choses, qui est absent d'une activité purement intellectuelle, et c'est là peut-être, spirituellement, sa plus grave carence (*).

Quelle est donc, sur le plan spirituel, la connaissance qui nous vient par la morsure du froid ou la brûlure du feu, par les longues privations, par les déceptions cuisantes et par l'amertume des défaites et par l'humiliation subie aux mains de la morgue suffisante, de la violence et du mépris ?

Il est vrai que la connaissance plénière, celle qui fait corps avec le plus profond de l'être, n'apparaît que quand l'expérience passagère, cent fois peut-être ou mille fois répétée, est entièrement assumée - quand le repas est non seulement mangé, mais digéré et assimilé. Souvent une existence est loin d'y suffire (ne serait-ce encore que pour "manger"...), et qu'il y faudra encore cent ou mille naissances successives - qu'importe ! Mon propos est d'examiner la connaissance-fruit, son apparition et son mûrissement par les processus créateurs, et non les remous à la surface des sensations et émotions, des ambitions

(*) Je parle de ce déséquilibre "superyang" dans "Les Portes sur l'Univers" (appendice à "La Clef du yin et du yang", ReS III), dans la section "La langue-mère - ou le chemin du retour" (n° 24).

et des revers. Une fois souffrance et douleur transformées en connaissance, que nous enseignent-elles ?

(29 juillet) Bien sûr, comme toute sensation, la douleur charnelle à d'abord une fonction de "renseignement" ou d'"avertissement" : attention, il fait froid, couvre-toi ! Attention, je te brûle, retire la main ! J'ai mal aux dents - il serait temps que j'aille chez le dentiste ! Et dans une certaine mesure, il en est de même de la douleur psychique : me comportant de telle façon, j'essaye telle déconfiture - je ferais bien de rectifier le tir !

Dans ces exemples, la sensation ou l'émotion (douloureuses en l'occurrence) nous transmettent une *i n f o r m a t i o n* brute, à laquelle nous réagissons le plus souvent par un acte réflexe, conformément à des *m é c a n i s m e s* *p s y c h i q u e s* soit innés, soit acquis. Une telle information, alors même qu'elle resterait gravée dans la psyché de façon durable, ne mérite pas le nom de "connaissance" au sens où je l'entends. Elle reste au fond étrangère à notre être profond, telle une nourriture simplement ingérée et non encore digérée, comme un repas qui "reste sur l'estomac". Les "processus créateurs" que je me propose d'examiner sont ceux qui "digèrent et qui assimilent". Ce sont eux qui transforment information et "connaissance brute" en connaissance plénière, en la chair de notre être, et nous font grandir mentalement et spirituellement.

La sensation douloureuse, tout comme celle qui est agréable, peut aussi nous faire connaître une chose intimement, et par là nous devenir aussi *chère* ou plus chère (*). Ainsi mon père, habitué déjà comme enfant aux grands froids secs et mordants de la Russie, n'a jamais su se réconcilier avec les hivers "mous" de nos climats plus cléments. Moi-même ai une relation forte et profonde avec le feu, et ne crains pas parfois d'y mettre la main rapidement pour y pousser un morceau de bois, déplacer un tison enflammé, ou ramener en tas de la braise dormante dans son lit de cendre. Il n'est pas rare que je me brûle un peu. Ces brûlures occasionnelles font partie de ma familiarité avec le feu et de la connaissance charnelle que j'en ai, telle des petites morsures en somme affectueuses et gages d'amitié. Tout comme la saveur et la texture intime des aliments les plus familiers, ou comme l'expérience amoureuse charnelle, c'est là une vraie connaissance charnelle, acquise de longue date. La qualité douloureuse de la

(*) On pense ici aussi à la morsure qui parfois accompagne et marque l'aboutissement orgastique du jeu amoureux. Mais à ce moment elle n'est pas ressentie comme douloureuse, ou pour mieux dire, elle vient confluer en un vécu d'une telle tension extrême que jouissance et tourment, joie et douleur viennent à s'y confondre et à s'y fondre...

brûlure est ici entièrement accessoire, sans doute parce que la brûlure est légère. La résonance "spirituelle" dans ma connaissance du feu est d'ailleurs forte et irrécusable (et il n'y a pour moi aucun doute qu'il en était de même de la connaissance que mon père avait des âpres hivers de la Russie). Il y a un sens très vif de la beauté et d'une certaine qualité *v i v a n t e* du feu. Je souffre quand je vois un feu maltraité et malheureux, chose qui n'est pas si rare hélas (*). La façon dont quelqu'un s'occupe d'un feu en dit beaucoup sur lui, y compris sûrement au niveau spirituel. Tout est relié, et notre être s'inscrit dans chacun de nos faits et gestes (et dans certains de façon plus révélatrice encore que dans d'autres...).

Un exemple moins anodin est celui des douleurs de l'enfantement. Sous leur forme la plus courante, ces douleurs ne sont **que** l'expression dans la chair des angoisses et blocages dans la psyché qui entourent le sexe et toutes les fortes réalités de la vie humaine. Elles sont un produit du conditionnement, d'attitudes et de façons de procéder véhiculées par notre culture. Les progrès de la médecine et l'esprit surtout qui les a accompagnés a poussé jusqu'à la limite du délire la barbarie **qui** entoure dans nos pays dits "civilisés" cet acte fondamental entre tous, et le choc psychique que la naissance en milieu hospitalier représente pour l'enfant. Heureux encore qu'il y ait eu enfin une réaction salutaire contre cette démente techniciste, avec l'avènement des méthodes dites d'"accouchement sans douleur", développées dans une attitude de respect aimant pour la vie et pour les grands rythmes qui la régissent. C'est là un des signes de renouveau et d'espoir en cette "fin des Temps", marquée par la déspiritualisation de l'homme et par son aliénation quasi totale de ce qui fait la substance même de sa vie. Grâce à ce mouvement rénovateur, de nombreuses femmes dans nos pays lessivés par le "progrès" ont eu la possibilité de vivre sans crispation ni angoisse, parfois dans sa plénitude, cette expérience et cet acte uniques dans l'existence humaine.

(*) L'homme moderne, parmi d'innombrables autres traits qui lui sont propres, se distingue par ce qu'il est aliéné du feu, cette première de toutes les conquêtes de l'homme, qu'il ne connaît pour ainsi dire plus. Chez moi, l'évolution de ma relation au feu s'est faite en sens inverse, celle-ci est devenue plus intime et plus douce avec les années, depuis que les traits "féminins" en moi, pendant longtemps réprimés, ont commencé à refaire surface (l'année même des "retrouvailles" dont il a été question tout au début de ce livre...). En venant m'installer dans le Lodévois, en 1973, il m'arrivait encore de jeter de l'eau sur le feu dans la cheminée, pour l'éteindre. Pour cela il fallait chaque fois que je me fasse une sorte de violence, car au fond (sans que je permette à des choses aussi "irrationnelles" de devenir conscientes...) je sentais bien que c'était une brutalité, que je saccageais une chose belle qui se déroulait devant moi et qui créait une harmonie autour d'elle, dont moi aussi bénéficiais. Trois ou quatre années plus tard déjà, de telles connaissances refoulées étaient devenues plénières, inséparables désormais de mon style de vie. **Et** je prenais soin de garder toujours assez de cendres en réserve pour pouvoir couvrir le feu et récupérer le lendemain les *ti-sons* éteints.

Une fois la peur disparue, et la résistance intérieure devant ce qui vient à nous et nous traverse et nous emporte, la douleur a changé totalement de nature et de visage. L'ennemie abhorrée et fuie se révèle comme l' a m i e - comme celle qui vient à nous, messagère de vie aux traits graves et aux mains douces et puissantes qui nous touchent là où nulle autre main que la sienne ne saurait toucher - main forte, main bienfaisante, main bénie comme je te connais, moi qui pourtant ne suis pas femme ! Plus d'une fois tu m'as traversée et m'as fait renaître dans l'eau abondante des larmes d'une peine inconnue et bénie... Tu viens à ton heure pour enseigner en silence ce qu'aucun plaisir ni aucune joie ne pourraient enseigner...

Oui, une fois dépouillée du masque grimaçant dont nous-mêmes l'avons affublée, la douleur est une messagère puissante. Et quand elle vient ce n'est jamais en vain. Pour peu qu'elle soit accueillie, elle te laisse a u t r e - vanné, dépouillé, lavé, allégé du poids de ta superbe, et plus près de toi-même par la silencieuse connaissance qu'elle t'a apportée.

Et cette connaissance, sûrement, est celle encore d'une b e a u t é . Une beauté cette fois plus cachée peut-être et plus grave, vécue non dans les délicates lueurs de l'aurore ou sous les feux flamboyants de midi, mais sur le versant de l'ombre, dans le silence recueilli de la nuit.

51. La connaissance spirituelle (5) : de l'âme des choses et de l'homme sans âme

Je ne veux pas maintenant poursuivre plus loin cette réflexion sur la d o u l e u r , à peine amorcée et soulevée aussitôt (je ne saurais dire moi-même par quelles voies secrètes) par une vage d'émotion subite... Plus encore que pour le plaisir, ou pour la joie ou la jouissance des sens ou de l'intelligence, quand nous écoutons le muet message de la douleur et alors même qu'il serait labouré dans notre chair, c'est avant tout à l' â m e qu'elle parle. Mais comme il en va aussi du rêve, même quand elle revient souvent avec une inlassable patience, il est rare qu'elle soit écoutée...

Mais je voudrais revenir aux plans de connaissance charnel et mental, et à ce "quelque chose" dans la connaissance qui dépasse la chair et l'intelligence et qui vient d'ailleurs - ce parfum de beauté, tantôt lumineux et suave, tantôt grave et douloureux, cette exhalaison de l'Amour qui imprègne toute chose

et se fait connaître à tout être qui l'accueille par ses sens comme par son intelligence. Ce parfum-là n'est pas le privilège d'une maturité, il n'est pas la récompense d'une longue ascèse ou de lourds sacrifices. L'être le plus fruste y a part comme le plus évolué, quand ils ne s'y ferment pas eux-mêmes, comme l'ignorant et le sage ont part pareillement à la bienfaisante chaleur du soleil. Le goût du pain ou de l'eau (quand on a la chance d'en trouver encore qui soient bons...), l'odeur de la terre humide ou de l'herbe foulée (quand on n'est prisonnier à perpète de la ville...), le sourire d'un rayon de soleil ou de l'aimée ou la fraîcheur soudaine d'une ondée, l'odeur d'un feu de bois ou de la braise assoupie, le vagissement d'un nouveau-né... voilà des choses toutes simples que chacun peut entendre dans leur totalité, sans les filtrer "utile". Entendre ces choses et sentir leur parfum c'est aussi s'en nourrir, dans son corps certes et dans son intelligence des choses, mais aussi dans son âme. Si d'entendre et de sentir ainsi n'est pas déjà en lui-même "création", s'il nous fait surtout maintenir un c o n t a c t essentiel plutôt que de nous transformer, c'est un tel contact pourtant et les dispositions intérieures qui le permettent, qui sont comme le silence dans lequel peut fuser le chant de la création, comme la toile vierge qui appelle le pinceau du peintre pour la labourer. Et il est rare sûrement que l'oeuvre spirituelle naisse dans le bruit de fond qui accompagne le sourd en esprit - celui qui ne sait plus entendre ni sentir la voix innombrable et le parfum des choses.

Et me voilà revenu au point de départ de hier (*) - à quel point notre expérience et notre connaissance des choses sont émoussées du meilleur, quand nous tenons pour nul ce parfum qui en est l'âme, ce souffle de vie qui anime les choses. Je ne dis pas seulement que l'expérience en est a p p a u v r i e , au douteux bénéfice d'une "efficacité" accrue (dira-t-on peut-être) ou que sais-je (**). En vérité, elle est d é n a t u r é e . Elle est comme une nourriture bonne qu'un insidieux poison a gatée. Les actes des hommes, comme les hommes eux-mêmes en sont secrètement dégradés. Dans de telles dispositions, faire l'amour s'appelle en bon français "tirer un coup" ou "baiser" - quand les deux

(*) Dans la section "La beauté des choses" (n° 48).

(**) Pourtant, dans mon travail de mathématicien, c'est ce sens aigu et omniprésent de la beauté, inséparable de celui d'une cohérence parfaite, d'un ordre souverain reliant et régissant toutes choses, qui toujours a été le fil invisible et sûr qui infailliblement me guidait vers les tâches les plus brûlantes et les plus fertiles, et qui en chaque instant me montrait par quel biais évidents et secrets entrer dans l'intelligence intime des choses qui m'appelaient...

partenaires de fortune, en connivence ambiguë et chacun usant de ses propres armes, s'efforcent chacun "d'avoir" l'autre. Faire des maths, c'est "pondre" tant bien que mal des "articles alimentaires" pour maintenir un semblant de réputation, ou (pour les plus forts ou pour les mieux situés) "craquer" des problèmes réputés difficiles pour épater la galerie et faire monter sa côte, voire même (par les temps qui courent) piller sans vergogne les absents ou ceux qui ne sont pas en position de force pour pouvoir rendre coup pour coup...

Une telle déspiritualisation des choses et des actes a existé de tout temps parmi nous - de tout temps l'homme a été un animal malade, en rupture de ban de l'humain en lui qui en vain l'appelle. Mais jamais, il me semble, elle n'a été aussi totale et aussi profonde qu'en cette fin des Temps, dans nos pays les plus policés, les plus choyés, les plus sécurisés et les plus profondément inquiets peut-être que le monde ait connus. Si notre civilisation n'était déjà condamnée physiquement, par son irrémédiable effet dévastateur sur la biosphère (comme un aveugle imbécile sciant la branche sur laquelle il est assis), elle le serait psychiquement et spirituellement, par cet aplatissement forcené des mentalités, par cette émascultation de l'humain, par cette robotisation généralisée de la psyché humaine, par cette aridité mi-débile mi-démentielle de l'homme-en-série vécu par les objets-en-série qui le possèdent - de l'homme qui a oublié et qui a renoncé son âme.

52. La mentalité du troupeau - ou la racine du mal

(30 juillet) Oui, ce sens de la beauté qui subsistait envers et contre tous et qui communiquait comme une haleine de beauté (si ténue soit-elle) à la vie des hommes, en dépit des égoïsmes, des violences, des démissions - ce sens et cette haleine me semblent avoir disparu sans quasiment laisser de trace, en l'espace des dernières deux ou trois générations. Mis à part des rares exceptions, on ne les trouve ni dans les travaux des champs, ni dans les ateliers et les échoppes des artisans, ni sur les chantiers, ni dans les bureaux ou les laboratoires chez les hommes de science, ni dans les classes ou dans les amphithéâtres surchargés, ni dans les hôpitaux ou dans le cabinet du médecin, ni chez les humanistes, les artistes, les écrivains (*). Quant aux familles, n'en parlons pas - cela fait

(*) Dans chacun de ces exemples, je vois le signe éloquent de la disparition du "sens de la beauté" et de l'amour pour son travail dans l'érosion de la simple

conscience professionnelle, avec l'indifférence plus ou moins totale pour la qualité du travail et du produit du travail (du moment que ça "passe" et que le pognon rentre pareil) et la disparition croissante de la simple honnêteté et du respect de l'utilisateur. Ce sont là aussi autant de signes de la disparition du simple respect de soi, sous ses formes les plus élémentaires. La situation est d'ailleurs la même dans les milieux "marginiaux" que j'ai connus depuis 1970, qui se sont constitués en réaction contre l'"idéologie dominante", tout en restant englués dans la mentalité ambiante de bien des façons.

belle lurette que les programmes de télévision et les publicités à l'avenant ont remplacé la conversation entre femme et mari, entre frères et soeurs, entre parents et enfants. Celle-ci paraît bien fade, certes, quand on a la possibilité à toute heure d'écouter les confidences d'une star du spectacle venue tout exprès dans votre salle à manger, ou un important discours d'un nom moins important homme politique ou d'un de nos grands savants...

C'est une chose étrange, en vérité, que la Mutation de notre espèce doive survenir à un moment où celle-ci semble bien avoir atteint le point le plus bas de toute son histoire. Il est vrai que dans l'existence humaine, quand nous-mêmes passons un de ces seuils cruciaux qui apparaissent avec le recul comme de véritables mutations de l'être, il n'est pas rare que ce soit au sortir d'une crise où nous croyons toucher au fond de la misère. Mais dans ces fonds-là de la détresse, il y a la conscience de cette détresse et de cette misère, dont peut surgir alors, à la faveur d'un sursaut salutaire, un mouvement créateur, venu nous ne savons d'où... Par contre, ce qui caractérise l'état actuel des mentalités, c'est une inconscience totale, phénoménale, repue et avachie. Il est vrai aussi qu'un Choc comme celui qui nous attend aura vite fait de transformer celle-ci en une déroute toute aussi totale, quand soudain le sol que l'on croyait immuable se dérobe sous les pieds...

De toutes façons, retrouver seulement ce contact perdu avec la beauté des choses et avec la dimension spirituelle de l'existence, tel qu'il était encore vivant naguère, ne suffit pas. Ce n'est pas un impossible retour en arrière qui est devant nous, mais bien un bond en avant - dans l'Inconnu complet ! Sans transition, d'une léthargie profonde, arrachés par le Choc - il nous faudra bien sauter (ou périr...) !

Après tout, ce sens de la beauté ne m'a jamais quitté ma vie durant, c'était bien lui l'âme de mon travail mathématique, ma boussole et mon guide de tous les instants. Cela n'a pas empêché pour autant qu'en dehors des heures du travail, par des attitudes possessives et des réflexes de vanité, je ne contribue ma part à l'extraordinaire dégradation de l'éthique du métier scientifique que je constate

maintenant, et jusque dans le groupe ultra-sélect de ceux qui furent mes élèves (*). Et quand je songe à ceux qui furent mes amis dans ce monde des mathématiciens : il n'y en avait pas un qui n'avait le sens de la beauté des choses mathématiques, et l'amour de son travail. Ça n'empêchait nullement qu'ils partagent l'indifférence et le laisser aller qui est de règle en milieu scientifique (et qui ne date pas de hier), pour ne pas dire le cynisme inconscient et l'amoralisme insouciant, concernant la recherche militaire et la mainmise croissante des instances militaires sur la recherche et sur son financement. Du moment que quelqu'un paye (copieusement, il va de soi...) pour les rencontres, publications, invitations de distingués savants pour pousser de l'avant à brin de zinc les maths qu'ils aimaient et (c'était sûr) de toute beauté, tout le reste ils s'en balancent. Le monde peut se déglinguer et sauter et par leurs oeuvres encore dans les super-Hiroshima de demain, ça les regarde pas - les politiciens et les militaires ils ont qu'à se débrouiller entre eux, ils sont payés pour ça ! Nous on est des distingués savants, et respectés et choyés et c'est bien là la moindre des choses en l'Honneur de l'Esprit Humain, on tient le flambeau et on fait des maths en prenant son pied et fort bien payés par dessus le marché, ça nous suffira pour notre peine...

Ce genre de mentalité n'est pas spéciale au milieu scientifique ni à notre temps. Il est de tous les milieux et de tous les temps. Une sorte de souverain je-m'en-foutisme par rapport à tout le reste, du moment que nous on est casés et surtout si au surplus honneurs et argent affluent, de quoi se sentir des gens importants. Cette mentalité a toujours fait bon ménage avec "la religion", il sévit dans les milieux d'Eglise tout autant que partout ailleurs. Même beaucoup d'authentiques spirituels et de mystiques n'en ont pas été exempts à leur façon - sauf que chez eux, c'est pas le pognon et les médailles qui les tiennent captifs, ou les maths ou "la Science", mais peut-être les "progrès de la foi", les destinées de l'Ordre religieux ou du monastère qu'on a fondé ou auquel on s'identifie, ou les faveurs que Dieu vous prodigue sans compter. (Et je Lui fais confiance qu'Il sait ce qu'Il fait...) Mais ces guerres où tous ces bons croyants (croyants et pratiquants grâce auxdits progrès de la foi...) s'étripent allègrement (sans compter femmes et enfants qui passent aux profits et pertes - le bon Dieu en prendre soin c'est Son boulot...), ou les bûchers où les croyants d'une couleur faisaient griller ceux d'une autre - ça et mille autres

(*) C'est ce que je découvre progressivement tout au cours de l'écriture de Récoltes et Semailles. (Voir à ce sujet la "Lettre" dans la partie introductive de ReS.)

choses à l'avenant, ça leur est visiblement égal - du moment que c'est comme ça que ça se passe, c'est que Dieu le veut comme ça, c'est pas leurs oignons. Sauf tout au plus si c'est pour pousser aux roues de cette fameuse "volonté de Dieu" (qui a bon dos), pour prêcher peut-être une sainte Croisade ou organiser d'une main de fer une non moins sainte Inquisition.

Dans tout ça, ce n'est pas l'absence de toute spiritualité qui est en cause, ni celle d'amour dans le travail (comme celui que moi-même y mettais), dans une activité à laquelle on se donne corps et âme. C'est d'autre chose qu'il s'agit. D'une certaine inconscience, d'une irresponsabilité, si généralisées qu'elles en deviennent normales et seules normales, et que tout ce qui va à son encontre est taxé d'insensé, de farfelu, quand ce n'est d'hérétique ou de criminel. Cela fait partie du sempiternel mécanisme ou "instinct" du troupeau. L'homme est ainsi conditionné qu'il est presque totalement incapable de voir les choses même les plus évidentes, quand ce faisant il va à l'encontre des idées et des façons de voir (inexprimées pour la plupart, tant elles paraissent aller de soi) qui sont communes à tous dans le milieu dont il fait partie. Du moment que tout le monde fait son service militaire et va bravement faire la guerre sans se le faire dire deux fois dès qu'il est avisé qu'il doit la faire, l'idée ne vient à personne qu'on pourrait peut-être faire autrement. Ceux à qui pourtant vient une idée aussi saugrenue ou aussi criminelle sont bons pour la prison ou pour le cabanon en temps de paix, et passent au peloton en temps de guerre. Tout le monde trouve ça normal, bien sûr, papes et spirituels en tête : ce sont des asociaux et des lâches, qui refusent de faire comme tout le monde leur devoir de citoyen... C'est ainsi que se perpétue dans la société le bestial et le sous-humain comme la chose la plus naturelle du monde, avec l'acquiescement et dans l'indifférence totale de tous, et avec la bénédiction de tout ce qui pose en "autorité spirituelle".

"La solution pour tout ça", ou la voie de sortie d'un engrenage qui nous a mené au seuil de la destruction physique et psychique de notre espèce, n'est sûrement pas dans une "amélioration" progressive des idées communément reçues, et des lois, des us et des coutumes entre particuliers et entre nations - à supposer même qu'il en resterait le temps, avant le beau plongeon qu'on s'est préparé. De tels progrès sont toujours superficiels et précaires. Alors même qu'ils paraissent acquis pour toute éternité, ils s'effondrent du jour au lendemain, par les temps d'exception et même sans eux, par le seul laisser-aller général (*), à la faveur de cette même " m e n t a l i t é d u t r o u - p e a u " : du moment que quelque chose "se fait", ou qu'on dit "en haut lieu"

(*) On songe par exemple à l'extension généralisée de la torture par temps de

guerre (la guerre d'Algérie par exemple, de triste mémoire) ou dans les régimes tant soit peu musclés. Ou aux sévices qui ont depuis toujours été monnaie courante dans nombre de nos braves commissariats de police, qu'il s'agisse de "passer à tabac" un soulard ou quelque inavouable étranger ramassés sur la voie publique et embarqués sans autre forme de procès, ou d'extorquer des aveux à un suspect présumé coupable. C'est des choses qui dans nos pays civilisés ne dérangent personne, sauf celui qui d'aventure et sans l'avoir cherché se trouve en faire les frais...

que ça peut ou ça doit se faire (avec peut-être encore, pour la forme, un semblant de raison), y a pas à chercher plus loin...

La racine du mal est dans cette mentalité du troupeau justement, c'est-à-dire dans l'immaturité spirituelle des hommes, sous la forme d'une absence plus ou moins totale d'autonomie d'appréhension et de jugement. Et c'est au plan spirituel que cette absence, véritable mort spirituelle, est de loin la plus néfaste.

53. La boucle d'acier...

Maturité et autonomie spirituelles s'acquièrent par un travail intérieur, et par un tel travail seulement. Un tel travail ne peut en aucune façon être même et encore moins programmé de l'extérieur, faire l'objet d'un enseignement dispensé d'une personne à une autre, et encore moins d'un enseignement dispensé collectivement. C'est un processus créateur intimement personnel, pour lequel les moyens se trouvent en chaque être humain et en lui seulement, prêts à agir aux rythmes de sa propre vie, en symbiose totale avec ce qu'il est profondément en chaque moment, et en étroite interrelation avec les circonstances, les expériences et les interpellations de toute nature qui forment au jour le jour la trame de sa vie. C'est cette potentialité créatrice justement qui est bloquée, de façon qui peut paraître universelle et irrémédiable tant elle est générale et efficace, bloquée depuis le plus jeune âge par le conditionnement faisant partie de l'air même qu'on respire, marquant chaque être de l'empreinte du troupeau. Car pour le Groupe, pour tout Groupe, tout signe d'autonomie spirituelle et ne fut-ce que l'amorce d'une telle autonomie par l'enclenchement d'un travail intérieur (lequel par sa nature ne peut qu'échapper

totallement au contrôle du Groupe) est vu avec la plus extrême défiance. Plus encore, cette défiance (pour ne pas dire cette hostilité irréductible, ou ce souverain mépris...), fortement perçue et intériorisé dans les premières années de la vie, quand l'être est le plus sensible et le plus malléable, lui rendent tout acte d'autonomie de sa part non seulement inacceptable, mais proprement impensable. Alors même qu'il se sentirait secrètement appelé par un tel acte, l'irréremédiable solitude à laquelle cet appel le convie a de quoi l'effrayer, et il est plus que rare qu'il ne s'en défende en se harnachant d'autant plus fortement dans ce sentiment du "impensable". Le fait est, en tous cas, que l'idée même d'une telle évolution intérieure, l'idée de se confronter vraiment aux "problèmes" de son existence ou ne serait-ce qu'à un seul, bien tangible et bien juteux, en se confrontant aussi à cette occasion à celui qu'on est et en faisant enfin connaissance avec lui - une telle idée ne viendrait à personne (*).

C'est là le sempiternel cercle vicieux de l'homme et de la société : l'homme ne peut se transformer créativement, ses ressources ignorées (et en vérité illimitées dans leur devenir) ne peuvent se mettre en oeuvre et par là-même se déployer et mûrir en lui une autonomie spirituelle, et un sens de responsabilité personnelle qui en est un des principaux signes, que si ses structures psychiques de départ, marquées indélébilement du sceau du Groupe, n'y opposent un veto absolu (veto non moins absolu d'ailleurs ni surtout moins efficace pour rester inexprimé). Mais par ailleurs ce sceau du Groupe sur l'être en formation, transmis qu'il est par les êtres adultes de son entourage déjà marqués par ce même sceau et qui se bornent à perpétuer aveuglément les mutilations reçues par eux-mêmes, ne changera sa nature, viscéralement et foncièrement ignorante des processus créateurs et ennemie de tout signe

(*) Cette "idée" ne m'est venue qu'à l'âge de 48 ans, et si ça n'a pas été plus tôt, c'est que rien de ce que j'avais vu et entendu jusque là n'aurait pu me la suggérer. Ça n'a d'ailleurs pas vraiment été une "idée" qui me serait venue comme ça et que j'aurais mise à exécution illico, et je doute que ça se passe jamais ainsi. L'acte créateur qui fait franchir un seuil s'accomplit sans avoir la moindre idée du seuil qui est devant soi et sans aucun projet préconçu - ou si projet il y a, celui-ci est entièrement hors de proportion avec ce qui s'accomplit vraiment. Je parle d'un tel moment dans ma vie, suscité par le premier rêve messenger de ma vie que j'aie sondé, dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l'autre" (n° 6). Il y a eu un autre tel moment créateur quelques jours avant, avec la "découverte de la méditation", qui a préparé les "retrouvailles avec moi-même" dont je parle dans la section citée. Je commente sur cet autre moment fort dans Récoltes et Semaines, dans la section "Désir et méditation" (ReS I, n° 36).

d'autonomie intérieure du jeune enfant, et l'ambiance qui entoure celui-ci ne changera radicalement de nature, que si les hommes qui constituent le Groupe ont déjà changé.

Depuis ses origines, l'humanité est restée bloquée spirituellement dans ce cercle vicieux, dont la boucle d'acier me paraît toute aussi tenace aujourd'hui qu'elle le fut jamais - le réflexe du troupeau me paraît marqué dans la psyché humaine aussi profondément et de façon aussi généralisée que jamais. Si "progression" il y a, elle n'est en tous cas pas dans un quelconque affaiblissement de ce réflexe, et des attitudes d'irresponsabilité personnelle qui l'accompagnent. Bien au contraire, cette irresponsabilité me paraît aujourd'hui plus grande peut-être qu'elle ne le fut jamais, encouragée qu'elle est encore par la mainmise de plus en plus envahissante de l'Etat et de ses institutions sur la vie personnelle de chacun (*).

54. ... et sa rupture - ou l'usure des Temps.

Je vois pourtant deux circonstances de nature positive, qui auront sans doute leur rôle à jouer dans le "Saut" qui est devant nous. L'une, c'est l'effritement généralisé de toutes les valeurs traditionnelles, sans que pour autant les valeurs nouvelles, véhiculées avec les notions de "progrès", de "science", de "technique", de "compétence", de "spécialisation" etc. se soient enracinées avec une force et à une profondeur comparables que ce n'était le cas naguère pour les anciennes valeurs et pour les traditions religieuses qui allaient avec. On dirait que la civilisation techniciste, en faisant la conquête de la planète et en éradiquant toutes les autres formes de civilisation avec les valeurs et les croyances qui les fondaient, ait eu comme effet secondaire celui d'un gigantesque nivellement culturel, d'une

(*) C'est une chose bien connue que plus le niveau de vie dans un pays et les sécurités de tout ordre (assurances, sécurité sociale, pensions, allocations de chômage et autres etc) augmentent, plus la solidarité humaine entre les gens, y compris à l'intérieur des familles ou parmi les gens d'un même milieu, se dégrade. Rares sont les familles qui s'embarassent encore d'une vieille personne, alors que les asiles pardon les maisons de retraite sont là pour ça, et plus rares encore celles qui ne se débarassent dare-dare de l'un des leurs, vieux ou non, sur le point de mourir - les hôpitaux sont là pour ça. L'Etat paye l'hospital, la famille paye les pompes funèbres (quand c'est pas l'assurance-vie qui paye), et elle se déplace au grand complet pour l'enterrement une fois que le moribond et les croquemorts on fait leur boulot...

uniformisation à outrance des mentalités et des valeurs, s'accompagnant d'une érosion généralisée des dites valeurs, d'un avachissement généralisé, avoisinant souvent la simple pourriture. Que nous en soyons conscients ou non, nous assistons à présent à la décomposition de la civilisation technici-
ciste. Ce processus de décomposition rapide m'apparaît inséparable du caractère féroce déspiritualisé qui distingue cette civilisation de toutes celles qui l'ont précédée. Visiblement, quelles qu'aient pu être la force de son essor initial et sa puissance matérielle, une telle civilisation privée d'âme est condamnée à disparaître au bout de quelques siècles. L'homme ne peut vivre à la longue en ignorant et ses besoins religieux et sa nature spirituelle.

L'autre "circonstance positive" consiste en un relâchement considérable, au cours des derniers siècles, du caractère coercitif de l'emprise du Groupe sur la personne. Si l'instinct du troupeau n'a pas bougé d'un poil depuis dix millénaires (c'est là du moins mon impression), par contre les pénalités pour celui qui sort des rangs d'une façon ou d'une autre sont devenues beaucoup moins prohibitives. Selon la loi de Moïse, le moindre écart du côté du sexe était sanctionné par la lapidation (*). Socrate, pour un non-conformisme qui de nos jours paraîtrait anodin, a dû boire la ciguë. Jésus a été crucifié - là ça fait deux siècles que même en pays chrétien, il ne pourrait plus ce genre de risque extrême, s'il avait l'imprudence de revenir et de faire mine encore de propager des idées et des attitudes scandaleusement subversives (**). Les bûchers de l'Inquisition ont fini par s'éteindre sous la poussée "des lumières" (avant que celles-ci à leur tour ne virent au "nouvel obscurantisme"...). Un Marcel Légaut non seulement n'est pas brûlé comme hérétique comme il le mériterait pour chaque page de ses inqualifiables écrits, mais le pape ne s'est pas seulement ému pour l'excommunier. (Il est vrai que les fidèles se font rares et qu'on n'excommunie plus comme au bon vieux temps.) Dans les pays dits du "monde libre", la situation est ma foi confortable, pour celui

(*) On peut espérer que la Loi n'était pas toujours appliquée au pied de la lettre (c'est l'impression qu'on a en lisant l'Ancien Testament), sans compter que là où il n'y a pas de plaignant il n'y a pas de juge. Aux termes de ladite Loi, j'aurais dû être déjà lapidé des milliers de fois...

(**) A condition toutefois qu'il n'ait pas l'idée d'atterrir en pays socialiste ou dans une des dictatures militaires qui font le charme du "monde libre", auquel cas son compte serait bon. Dans notre doux pays de France, on se contenterait (comme j'ai déjà rappelé ailleurs) de le mettre à l'ombre en taule ou au cabanon, comme objecteur de conscience.

du moins qui est plus ou moins casé ou qui touche le chômage, et qui n'a pas le malheur d'être un douteux résident étranger. En France, du moment qu'on s'exprime en évitant les délits sacro-saints d'atteinte à l'intégrité du territoire, d'incitation des militaires à la désobéissance ou de démoralisation de l'armée, d'injure à magistrat ou au Président de la République et j'en passe, on peut à peu près dire et écrire ce qu'on veut sans être inquiété. Tout ça, c'est peut-être parce que les princes qui nous gouvernent se sont aperçus que de laisser dire et écrire quasiment ce qu'on veut ne change pas grand chose - ça augmente le brouhaha général sans finalement mettre en danger l'Etat ni ses institutions. On peut même être prophète sans se faire lapider ni décapiter ni se faire mettre en taule...

C'est aspect-là du monde moderne est un des rares aspects réjouissants de cet "avachissement" généralisé dont je parlais, et de cette "décomposition" qui annonce la pourriture finale. On a du mal certes à ne pas être incommodé par ceux-ci voire effrayé, tant le spectacle en est souvent affligeant et ses manifestations déroutantes. Pourtant, au plan de la matière vivante, la décomposition qui accompagne la maladie et la mort est un processus fondamental au service de la vie, un processus créateur à son propre niveau, faisant du corps des mourants d'aujourd'hui le terreau des vivants de demain. D'ici quelques générations et peut-être plus tôt encore, la civilisation pourrissante de maintenant, toute affligeante et déroutante qu'elle paraisse à présent à l'homme qui n'en est simplement le prisonnier aveugle et consentant, apparaîtra sans doute comme l'utile matière brute qu'une oeuvre créatrice intense, à laquelle tous les hommes sont appelés, doit transformer et déjà transforme en le terreau vivant de l'homme pleinement humain et d'une humanité enfin humaine.

Par association, la pensée me vient d'une troisième circonstance encore, visiblement liée à la précédente. Il s'agit de la diffusion plus ou moins généralisée que connaissent certaines idées générales qu'on pourrait qualifier d'"humanistes" : sur la dignité de l'être humain, sur ses nombreuses "libertés" de ceci et de cela (mais aussi, quoique ce soit déjà plus rare, sur la liberté spirituelle ou "intérieure"), sur les droits à ceci et à cela, l'égalité etc etc. Certaines idées aussi (déjà moins courues elles aussi) qui valorisent l'écoute, le recueillement, le silence intérieur, la vacuité de l'esprit "et tout ça" - celles, en un mot, qui mettent l'accent sur les qualités et les valeurs "féminines" ou "yin", ou même (mais c'est rare) sur le nécessaire équilibre entre celles-ci et leurs correspondants "masculins" ou "yang" ; des idées, donc, qui vont à l'encontre des valeurs "superyang" ou "phallogocratiques"

de notre culture "macho" à outrance. Dans tout cet ensemble hétéroclite d'idées de tout venant véhiculées par les média de tous ordres, certaines sont de l'ordre du lieu commun inlassablement ressassé dans les occasions officielles ou solennelles, d'autres sont l'apanage d'une minorité relativement peu nombreuse mais qui tend à s'élargir. Elle inclut notamment les gens intéressés par tel courant ou tel autre de spiritualité (de préférence orientale, quand on est soi-même d'Occident...), disciples souvent de tel Guru à grand spectacle ou familiers de conférences de spiritualité ; ou ceux qui "s'intéressent au rêve" voire même à la psychanalyse ou à l'ésotérisme et qui hantent certains des innombrables stages et séminaires à l'avenant - bref, tous ceux qui sentent plus ou moins obscurément un "malaise de civilisation" et qui se tournent, souvent aveuglément et au bonheur-la-chance, vers des religions, des sectes, des Gurus, des idéologies, des techniques, parés souvent du prestige de traditions millénaires remis à neuf par quelque attrait "dernier cri",... dans l'espoir de combler un vide spirituel et d'y trouver le moyen d'un "épanouissement personnel" dont ils ressentent plus ou moins clairement et plus ou moins cruellement le manque.

J'avais tendance jusqu'à il y a quelques mois encore à ne guère accorder d'importance à ces "bons sentiments idéologiques" du grand nombre, ni à l'effervescence idéologique d'une minorité de gens qui "se cherchent" (et dont bien peu courent le risque de jamais se trouver, tant ils cherchent loin d'eux-mêmes...). J'y voyais surtout, et sans doute non sans raison, un "vernis culturel" sans grande conséquence. Dans le premier cas, il est sans la moindre incidence sur la vie et sur le comportement. Ce vernis tout verbal s'en va au va-l'eau dès qu'il est mis tant soit peu à l'épreuve des situations concrètes, sans même parler de ce qui se passe par des temps d'exception comme les guerres ou les coups d'Etat en tous genres, ou dans les "lieux d'exception" comme les hôpitaux, les asiles et les prisons, ou seulement les commissariats de police. Mais même pour les gens "dans le vent" qui consacrent temps, énergie et même argent à acquérir un "bagage spirituel", celui-ci me paraît presque toujours rester au niveau égotique et intellectuel, comme ingrédient d'une nouvelle image de marque "spirituelle", sans aucun contact avec leur être profond qui s'en saisirait comme d'une véritable nourriture, pour l'assimiler et le transformer en une substance vivante nouvelle. Il serait plutôt dans la nature d'un nouveau "consensus culturel" à accent cette fois "spirituel", remplaçant le consensus "techniciste" reconnu défaillant (auquel souvent il ressemble pourtant étrangement par l'esprit sinon par le jargon), consensus ayant cours dans un certain micro-milieu (dont une des raisons d'être est d'être ressenti par ses membres comme l'apanage d'une "élite"). Tout en se voulant souvent réaction rénovatrice

par rapport à la civilisation ambiante, ces courants me paraissent plutôt faire partie des symptômes de décomposition d'une civilisation agonisante. Celle-ci s'en accomode d'ailleurs fort bien et aura peut-être encore le temps de les "assimiler" et les récupérer à l'aise (quand ce n'est déjà chose faite...), avant de mourir de sa belle mort.

Toutes ces réserves étant faites, mes rêves prophétiques, et l'intime conviction qu'ils me donnent d'une Mutation toute proche, me font voir à présent ces symptômes de "libéralisme" et d'"effervescence" idéologiques dans une lumière différente. Certes, ce n'est pas d'un verbiage plus ou moins spiritualiste que pourrait jaillir l'Acte qui déclenchera un véritable processus créateur, appelé à embrasser l'humanité entière. Cet Acte-là ne viendra non des hommes ni de certains hommes ou d'un homme, mais de Dieu. Mais une fois ce processus en marche, ce qui aujourd'hui n'est que bagage, poids mort, ornement et verbiage pourrait bien faire partie de ce "matériau brut" que j'évoquais tantôt, destiné à se transformer en terreau. Ce serait cette fois le matériau non au niveau technologique, mais idéologique. S'il est vrai que par elles-mêmes les idées emmagasinées dans la psyché n'ont pas vertu créatrice (*), je sais bien cependant que quand les circonstances sont propices, elles peuvent devenir point de départ ou auxiliaire discret d'un véritable t r a v a i l qui transforme l'être et qui seul peut leur donner un s e n s véritable - celui qu'elles doivent avoir pour cet être-là, à ce moment-là de son itinéraire...

Pour conclure, il me semble que ce "cercle vicieux - étau" dont j'ai parlé tantôt (**), et dont j'ai crû pouvoir constater qu'il était "aujourd'hui aussi tenace que jamais", a quand même fini au cours des derniers siècles par se relâcher ou même par s'avachir quelque peu ! Ou par rouiller, rongé peut-être, à longueur de siècles et de millénaires, non pas tant par l'usure du temps, mais (comme le voit Légaut) par l'invisible action des innombrables et souvent humbles existences d'êtres "fidèles" à eux-mêmes et à leur mission (que Dieu sûrement connaît chacun par son nom, même si les hommes n'en ont pas conservé la mémoire). Avachi et rouillé juste assez, peut-être, pour se briser sous la poussée de Dieu quand l'Heure en sera venue - et pour marquer le départ d'une nouvelle Aventure !

(*) Une idée "a vertu créatrice" quand elle-même est produit d'un processus créateur. Mais cette vertu créatrice n'agit que quand cette idée n'est pas isolée, en celui qui la reçoit, du contexte dont elle est née et qui l'appelait. A moins d'être véritablement recréée par lui, en réponse au nouveau contexte auquel il se trouve confronté.

(**) C'était à la fin de la section précédente, du même jour.

55. Création et voix intérieure - ou la connaissance spirituelle (6)

1) Ce n'est pas nous qui créons

(7 et 8 août) Les trois sections précédentes sont datées du 30 juillet, d'il y a plus d'une semaine. Entre le 27 et le 30 juillet j'avais écrit quasiment "en jet continu" les neuf sections précédentes (depuis "Liberté créatrice et oeuvre intérieure, n° 46), sans même me donner le temps pour souffler et retaper au net, tant cette réflexion-éclair dans laquelle je m'étais embringué (sur les relations entre les trois plans de création et de connaissance) m'apparaissait comme d'un seul tenant. Je pensais d'abord que ce serait la section dixième et ultime du chapitre-digression que je m'apprêtais à terminer, "Aspects d'une mission". Finalement, comme le thème s'étoffait et s'approfondissait à mesure que j'avançais et que sections après sections s'alignaient, j'ai dû scinder ce chapitre en deux pour maintenir un groupage plus aéré des sections, et plus rigoureux. Après ce marathon rédactionnel, le plus clair de la semaine écoulée a été passé à retaper au net les neuf sections en question, en les replumant quelque peu et les polissant au passage ; plus (quand même) l'écriture des trois nouvelles notes du 1 et 4 août : "L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces", "La mystification - ou la création et la honte", et "Le "style recherche" - ou une forme nouvelle au service d'un esprit" (n°s 45-47). Et me voici enfin à pied d'oeuvre pour terminer l'écriture de ce deuxième "chapitre-digression", auquel je prévois de donner le nom "Aspects d'une mission (2) : la connaissance spirituelle".

Ça va donc faire le cinquième chapitre de La Clef des Songes, parmi les dix que je prévois à présent. Dans ces cinq chapitres déjà en place et mis à part le premier, il n'a pour ainsi dire plus été question de ces fameux "songes" (sauf quand même un peu encore au chapitre II, "Dieu est le Rêveur"). Et jamais autant que ces derniers jours, je n'ai été sous cette impression étrange et parfois déroutante que le "contrôle" de l'écriture de ce livre m'échappe de quelque mystérieuse façon. Pourtant je peine et je m'escrime, et bien souvent aussi je pose pour me sonder sur les choses que je suis en train de regarder et sur la façon d'exprimer ceci ou cela, ou sur le nom à donner à telle section ou à telle note ou à tel chapitre et sur la façon de faire le découpage en chapitres... J'ai tout l'air en somme de prendre des décisions et d'être "le maître à bord" - et pourtant ! Tant par son contenu que par son esprit, ce livre ne ressemble absolument pas à ce que j'avais en tête en m'y mettant. Je pensais exposer et faire le récit de mon expérience et de mon approche du rêve, ni plus ni moins.

Une expérience et une approche pas comme les autres (c'était déjà assez clair pour moi), et qui touchait loin c'est une chose entendue, mais quand même : un "livre sur le rêve". Là ça n'en prend pas du tout le chemin ! Et pourtant toutes ces choses a u t r e s que je me suis vu écrire, je ne saurais dire par quelle motion intime, je me rends bien compte après-coup qu'elles d e v a i e n t être dites. Et alors que je me borne à les sonder et à les dire dans l'ordre dans lequel elles se proposent et s'imposent à moi (quitte à bousculer et à rebousculer sans cesse le "programme" que, par vieille habitude, je ne peux m'empêcher de garder dans un coin de la caboche et qui doit s'adapter tant bien que mal à cet incessant déferlement de l'imprévisible...) - pourant, avec le recul des semaines et des mois, j'y découvre une unité organique que j'aurais été bien incapable d'inventer ni même d'imaginer à l'avance, et une structure qui ne doit rien à une volonté préconçue ou aux éclairs ou aux caprices de l'imagination.

Certes, m'asseyant devant ma machine à écrire pour entamer une nouvelle section, ou insérant quelque note de bas de page qui va s'élargir en une réflexion "en marge" et constituer finalement une "note" autonome avec son message et son nom bien à elle, j'ai toujours une idée sur ce que je m'apprête à examiner et à dire ; mais à chaque fois ce qui "sort" de par la mystérieuse alchimie de l'écriture apparaît, après coup, comme entièrement différent de ce que je prévoyais ou aurais pu m'imaginer. C'est la surprise totale ! Ainsi ce caractère d'"imprévu" dont j'ai parlé ailleurs (*) est ici présent à tous les niveaux : depuis le plus localisé, dans ce que je m'apprête à oeuvrer à l'instant même et dans les heures qui viennent, jusqu'au niveau le plus global, où se situent le contenu, l'éclairage, l'accent qui donneront à l'oeuvre dans son ensemble son caractère particulier et unique.

De façon plus ou moins forte d'un cas à l'autre, on retrouve cette même impression dans tout travail de création. Et on ne peut s'empêcher de sentir que c e n ' e s t p a s n o u s q u i c r é o n s , mais qu'un A u t r e crée par nos mains, un Créateur aux moyens qui dépassent infiniment les nôtres. Hier, en relisant les sections déjà écrites du présent chapitre, j'ai été saisi par ce sentiment avec une force irrésistible, bouleversante. C e n ' é t a i t p a s m o i q u i a v a i s é c r i t c e s p a g e s que j'étais en train de lire comme si je les voyais pour la première fois et comme si elles étaient d'un autre, avec une intensité d'attention

(*) Dans la section "Liberté créatrice et oeuvre intérieure", n° 46.

pourtant qui n'apparaît qu'en présence d'une oeuvre intimement proche, à laquelle on se sent profondément relié. Intimement proche, oui, mais en même temps je savais parfaitement que j'aurais été bien incapable d'écrire ces pages. De le sentir avec cette intensité, avec cette acuité parfaite, avec un tel caractère d'évidence qui balaye et réduit à l'insignifiance cette autre "évidence" superficielle (que c'était pourtant bien moi que venais de m'escrimer dessus à longueur de jours et de semaines...) - cette connaissance qui m'a envahi soudain a fait monter avec elle une vague de joie émue - une jubilation telle qu'elle débordait de toutes parts de ma petite personne. C'était la joie, toujours imprévue, toujours nouvelle de la rencontre soudaine avec Celui qui aime tant à se cacher - et qui parfois a l'air de se cacher si bien et avec une telle persistance qu'on en viendrait à se demander s'Il existe bel et bien, et si on ne L'a pas rêvé... !

2) Part de Dieu, part de l'homme...

Il semble y avoir là un étrange paradoxe. Sur le coup, au travail, on a tout l'impression d'être seul, si souvent - on "s'escrime" comme on peut, tant bien que mal, laissé à ses propres et modestes moyens. On avance cahin-caha sans trop savoir où on va, puis on revient sur ses pas et on reprend et cisèle inlassablement là où l'ébauche première apparaît par trop mal lèchée, puis on polit encore et on fignole pour laisser place nette avant de repartir à nouveau dans le noir ou dans la pénombre, pour la prochaine étape vers une destination toujours inconnue. Pas question de rien nier de tout ça. Et pourtant, quand on regarde avec un peu de recul la partie de l'oeuvre déjà en place sous une forme plus ou moins achevée, il y a alors ce sentiment, qui reste à fleur de conscience le plus souvent mais en même temps si net qu'on ne le peut recuser : que ce n'est pas nous qui avons créée cette oeuvre qui est là devant nous, dans sa fraîche virginité et avec cette présence et cette qualité qui semblent sans le moindre rapport avec le laborieux travail par lequel nous nous rappelons que nous venons de passer (*).

Il arrive qu'un tel sentiment se présente aussi au sujet du travail lui-même - quand on a plus l'impression de "voler" que de vraiment "travailler" ; quand en chaque instant, sans hésitation, sans temps mort ni pose ni réflexion,

(*) Ce sentiment est d'autant plus marqué que nous avons été plus attentifs au cours du travail aux injonctions de la "voix intérieure", c'est-à-dire aussi ; que la volonté consciente et les intentions conscientes et inconscientes qu'elle sert se sont effacées.

on sait exactement ce qu'il y a à faire et que la main le fait, rapide et sûre, sans ratures ni ratés, comme si elle voyait clair dans la nuit où nos yeux pourtant n'y voient goutte. Quand je faisais des maths c'était souvent comme ça (et dans ces dernières années plus que jamais), surtout quand il s'agit de dégager, à partir de quelques intuitions élusives encore et pourtant fortes et tenaces, les grandes lignes maîtresses de quelque théorie en gésine. C'était comme ça aussi pour la plus grande partie de Récoltes et Semailles (*). Et puis avec La Clef des Songes ça n'a plus du tout été ça (**), sauf en quelques très rares moments. Moi qui m'imaginai que j'allais quasiment écrire sous la dictée de Dieu (***), bernique ! Ça fait longtemps qu'un travail, et surtout un travail de longue haleine, n'a pas été aussi laborieux. C'en était même quasiment vexant. Après coup je me dis pourtant que je n'ai pas à m'étonner et encore moins à me plaindre. Je me rends bien compte que par tout ce à quoi j'ai touché (et pas seulement "touché"!) dans les trois mois écoulés, j'en ai eu à assimiler des choses, et des plus substantielles, sur lesquelles jusqu'à présent je ne m'étais jamais vraiment arrêté.

Ce genre de travail, j'ai remarqué, Dieu n'en fait jamais cadeau. Même quand il nous favorise de révélations qui nous apportent une connaissance qu'aucun travail (fut-ce celui d'une vie entière) ne pourrait nous apporter, le rôle de celles-ci n'est nullement de nous préparer un lit de roses, bien au contraire. C'est par un travail personnel seulement que nous arrivons à assimiler le sens des choses qui viennent à nous et à nous en nourrir vraiment, y compris les révélations que Dieu nous envoie par la voie du rêve ou de toute autre façon. C'est à nous de nous y coltiner, sous peine de gâcher bêtement (comme c'est si souvent le cas) ce qui nous a été dévolu. Et une fois que nous nous y mettons de tout notre coeur, nul doute que Dieu prêtera la main discrètement, de façon visible ou invisible...

* *
*

(*) Il n'y a guère que la quatrième partie de Récoltes et Semailles, "Les quatre Opérations", dont l'écriture ait été assez laborieuse par endroits, et pire que tout, dans l'histoire de rackets et de gangsters qui fait l'objet de "L'Apothéose".

(**) Pour des précisions, voir la note de b. de p. (***) page 165 à la section "L'âme du message - ou les labeurs au grand jour" (n° 43).

(***) Je m'explique au sujet de ces dispositions de "scribe de Dieu" (et de celles de Dieu Lui-même...) dans la section citée (voire précédente note de b. de p.), page 166.

Mais je voudrais revenir au "paradoxe" de tantôt - que tout en me mettant tout entier dans mon travail et en suant sang et eau pour le faire aussi bien que je peux, il est pourtant patent que ce n'est pas moi qui suis le créateur de cette oeuvre qui jour après jour sort d'entre mes mains ; ou tout au moins que si j'y contribue bel et bien (chose que je ne peux songer à nier tout à fait), c'est dans une mesure très modeste, dérisoire autant dire. Un peu comme un apprenti pataud que le Maître discret et bienveillant laisse mettre la main à l'ouvrage et en faisant même mine d'être quasiment absent, tout en veillant pourtant du coin de l'oeil que cet ouvrage devienne d'art et porte, nonobstant patauderies, erreurs et maladresses du crû de l'apprenti, la marque indubitable du Maître. Comment donc se passe cette étrange collaboration entre le Maître et son apprenti empressé de bien faire - entre l'Hôte tellement invisible, et ma modeste personne ? Quelle est au juste ma contribution ? Et comment l'Hôte et Maître se débrouille-t-il pour faire sûrement le plus délicat de l'ouvrage et le plus essentiel, alors qu'on jurerait pourtant qu'Il n'est pas là et que je me démène seul ?!

Il y a des idées qui sans cesse suscitent et alimentent le travail : il faudrait regarder ceci, il faudrait dire, exprimer cela... (Et "regarder" et "exprimer" sont en vérité inséparables, on n'arrive vraiment à regarder en profondeur qu'en exprimant, et à exprimer sans verbiage qu'en regardant.) S'efforçant de dire ce qu'on perçoit, il y les images qui montent au fur et à mesure, images silencieuses qu'il s'agit de traduire en mots. Ces idées donc, et ces images (ou simplement la "tournure" qu'on va donner à l'expression), elles ne sont jamais "de moi", elles ne sont pas le produit d'une réflexion : qu'est-ce qu'il faudrait examiner ou dire maintenant ? Ou : quelle tournure donner à l'expression de telle idée ? Ces choses-là, toujours je les trouve toutes prêtes, venues je ne sais d'où (et sans que je me soucie d'ailleurs de m'interroger sur leur provenance...). Mon rôle visiblement, avant toute autre chose, c'est de les accueillir, de leur faire confiance en répondant à leur exigence muette de leur donner expression ; et ceci sans me laisser impressionner par les bruits de fond ni surtout par cette sempiternelle "voix de la raison" (*) qui toujours voudraient m'en distraire...

(*) Je parle pour la première fois de cette "voix de la raison" dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l'autre" (n° 6).

Il n'est pas rare d'ailleurs que plusieurs idées se présentent à la fois sans me dire en même temps dans quel ordre les prendre. Il y a alors un moment de perplexité, et c'est bien moi alors (j'ai l'impression maintenant) qui pèse et qui pose et qui fais le choix : je commence par ceci, le reste attendra... Et la t r a d u c t i o n en paroles, cahin-caha, des idées et des images au fur et à mesure qu'elles montent, j'ai bien l'impression que c'est moi aussi. Mais pour ce qui est de la p e r c e p t i o n d'une chose qu'il s'agit de saisir et d'exprimer, elle vient non par une réflexion (même si celle-ci peut stimuler son apparition) mais bien par une é c o u t e : comme à l'écoute d'une connaissance qui déjà existerait en moi quelque part dans les profondeurs, et qui, sollicitée par cette attention intense, y répondrait sans paroles, par ce mouvement montant vers la surface qui doit la rendre présente à la conscience. Une fois accueillie la réponse informulée, je n'ai plus qu'à la traduire à son tour comme je peux. Mais à dire vrai, presque toujours l'écoute se fait t o u t e n é c r i v a n t - il n'y a aucune disjonction dans le temps entre l' é c o u t e, la p e r c e p t i o n de ce qui m'est soufflé sans paroles (comme si c'était la chose sondée elle-même qui me soufflait tout bas comment elle est faite et par quel bout la prendre...), et la t r a d u c t i o n enfin dans le langage des mots.

Le premier jet de l'écriture est assez gauche, presque à tous les coups (*), au point même de me mettre mal à l'aise : syntaxe maladroite, répétitions indues, mots qui ne "collent" qu'approximativement à ce qu'il s'agit d'exprimer et qu'en fait, dans ce premier jet, je ne sens encore que d'une telle façon toute approximative... Mais par le seul fait de l'écriture (même lâche et mal léchée) de ce qui n'est encore qu'entrevu, la compréhension déjà s'est affinée. En me relisant, le jour même si possible sinon le lendemain, déjà une distance s'est instaurée d'avec le texte que je viens d'écrire, en même temps que me voilà plus proche de ce que j'y examine ou décris. Non seulement je suis en conditions pour arrondir le style en assouplissant et allégeant la phrase et l'enchaînement des alinéas, mais aussi pour rectifier ou affiner l'expression là où elle s'avère insuffisante voire même carrément "à côté de la plaque" (quand je me suis laissé entraîner sur la pente toute prête de quelque expression passe-partout qui décidément loupe le coche). Pour ce qui est des ajustements de style, c'est là presque entièrement un travail de routine, et de mon crû. Par contre la

(*) Il s'agit ici de l'écriture de La Clef des Songes, telle qu'elle se poursuit maintenant même. Comme je l'ai souligné tantôt, l'écriture de Récoltes et Semailles a été beaucoup moins laborieuse.

détection et la correction des expressions ou des formulations qui ne touchent pas juste (alors même qu'elles auraient peut-être belle allure) est d'une toute autre nature. C'est là un véritable travail d'approfondissement, un travail créateur au même titre que le premier jet de l'écriture.

Là encore, j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui "décide" quand une formulation pose problème, ni qui trouve par mes propres moyens comment la nuancer voire même la bouleverser. C'est une question à nouveau d'être dans un état d'écoute vis-à-vis de Cela ou de Celui en moi qui sait, et qui se manifeste par cette voix intérieure si basse qu'on ne l'entend que dans un état d'écoute intense. Nul doute que mise à part "l'intendance", ma contribution au travail qui s'accomplit est avant toute autre chose dans cette écoute, une écoute qui implique tout mon être. Mais au niveau conscient, bien sûr, celle-ci est vécue non comme l'écoute d'une voix intérieure que tous nos conditionnements nous poussent au contraire à ignorer comme telle, mais comme une attention extrême à ce qu'il s'agit d'appréhender et d'exprimer avec délicatesse. Ce n'est pourtant pas dans la feuille de papier devant moi que je suis en train de couvrir ou que je relis en corrigeant, ni nulle part ailleurs en dehors de moi que se trouve la connaissance de ce qu'il s'agit de capter. Et celle-ci, telle qu'elle m'est donnée, n'est pas dans la nature d'une connaissance toute prête, déjà formulée en claires paroles, bien en vue dans le champ du regard conscient. Elle s'est formée, nul ne sait comment, dans le silence et le secret des couches profondes de l'Inconscient, celles à tout jamais dérobées au regard. C'est de là qu'elle se fait entendre quand on se donne la peine de poser et d'écouter, de tout son cœur, et le stylo à la main ou devant sa machine à écrire...

C'est cette même "voix intérieure", si discrète qu'on a tendance à ne pas noter sa présence même quand on est en train pourtant de l'écouter intensément - c'est encore elle qui m'avertit quand telle chose, que dans le premier jet des notes je n'avais qu'indiquée en passant en trois mots hâtifs (comme chose qui serait sue déjà et qui ne demande pas d'autres précisions), doit être développée peu ou prou, quitte à remplacer une phrase lapidaire et un tantinet obscure par tout un nouvel alinéa. Mais le plus souvent, c'est seulement en faisant la frappe au net du texte corrigé (troisième étape du travail d'approfondissement et non moins importante que la deuxième (*)) que je me sens assez de distance et de

(*) De divers côtés on me vante les mérites des machines à composer ou "processeurs de textes", qui permettent de pratiquer toutes les corrections qu'on veut sur son texte, sans avoir pour autant à le retaper au net : l'"imprimante"

restitue un texte "nickel" à chaque moment du travail. Pour quelqu'un qui écrit beaucoup comme moi, ce serait l'instrument de travail idéal. J'ai été perplexe un certain temps. Finalement il est devenu clair que ce genre d'écriture ultra-électronisée ne convient pas plus pour mon genre de travail, qu'un fusil mitrailleur ne saurait remplacer (malgré ses avantages techniques indéniables) le tir à l'arc dans la tradition Zen. Il est important pour moi de garder un contact direct et intime avec le support matériel du travail - en l'occurrence, la feuille de papier couverte d'écriture. J'ai besoin de voir les ratures que j'y ai portées. Quand il y en a un bon peu, c'est un signe clair qu'il me faut retaper toute la page. Or "retaper" ce n'est nullement reproduire le texte en tenant compte des ratures qu'il y faut incorporer (le travail donc que la machine ferait mieux que moi). La page raturée me sert de point de départ pour reprendre tout le texte, souvent avec des modifications notables. Cela fait partie du "travail d'approfondissement" par l'écriture, et est un travail créateur au même titre que le premier jet de l'écriture, qu'on ne songerait pas plus à confier à une machine (pas moi, du moins...).

liberté par rapport au premier jet (déjà revu et corrigé au stylo) pour y pratiquer de telles modifications, de plus grande envergure qu'ajustements de style et affinement d'expressions (*).

En résumé, il semblerait donc qu'il y ait une sorte de "division du travail" assez net entre le Créateur invisible, Celui qui se fait entendre par la "voix intérieure", et moi-même. Toutes les idées, et toutes les images et "tours de phrase" pour les exprimer me sont "soufflés" au fur et à mesure que le travail avance. De même, lors de la relecture et des corrections, comme aussi lors de la frappe au net (**), tous les ajustements qui ne sont pas seulement de style (***),

(*) A part de telles insertions, qui ne coupent pas cependant la ligne générale du premier jet de la réflexion mais plutôt développent et précisent ce qui n'avait été d'abord qu'ébauché, je peux dire que la forme définitive du texte donne pour l'essentiel une image fidèle et précise de la réflexion telle qu'elle s'est bel et bien déroulée, sans rien en ajouter ni en retrancher. Quand ma façon de voir les choses a changé, que ce soit le jour même ou plus tard, je me garderais bien pour autant de modifier ce texte, témoignage fidèle d'une réflexion que je ne me sens pas en droit de modifier à mon gré. Sans compter que cette nouvelle version, laquelle me paraît peut-être plus pertinente ou plus profonde, n'est pas plus "définitive" ou plus "absolue" que celle dont elle est issue. A son tour elle sera absorbée et dépassée (voire même trouvée carrément erronée et rejetée) soit par moi-même (si Dieu me prête vie...), soit par ceux qui me liront dans des dispositions qui répondent à l'esprit de recherche qui anime mes écrits.

(**) Bien sûr, je relis également la frappe "au net", pour y faire encore quelques dernières corrections, avant de la confier à une secrétaire rompue à son métier, qui en fera une "frappe nickel". Exceptionnellement, il peut arriver que ma frappe dite "au net" finisse par être elle aussi à tel point surchargée de ratures qu'il me faut faire une autre frappe encore.

(***) A vrai dire, dès que j'en suis au "deuxième jet" de l'écriture, en retapant au net le premier, j'ai l'impression souvent que même "le style" n'est pas

de moi - le mouvenent de la phrase et l'alchimie sonore des mots se crée sous mes mains sans que ma volonté consciente ou mon "savoir-faire" y soient vraiment pour rien. Quand je me relis, bien souvent j'ai ce sentiment irrécusable dont j'ai déjà parlé et qui concerne aussi bien l'expression que le "fond" : moi-même suis bien incapable d'écrire comme ça...

mais qui visent à une plus grande justesse de l'expression, me sont soufflés par cette même voix. Dans tout ça, mon rôle consiste avant tout dans une écoute attentive, pratiquement de tous les instants, et particulièrement intense aux moments les plus sensibles - ceux où point une compréhension nouvelle, ou quand se manifeste une ignorance insoupçonnée, ou quand une émotion que rien n'avait semblé appeler vient transfigurer soudain une compréhension réticente qui se cherchait à tâtons...

3) La création et l'écoute

Je crois pouvoir dire que le travail, et l'oeuvre qui en est le fruit, valent ce que vaut cette écoute, ma part la plus essentielle dans ce travail à deux. Et la qualité principale de l'écoute, celle qui seule la rend efficace, est la foi en cette voix que j'écoute ; la foi dans la connaissance que celle-ci me souffle et dans les motions qu'elle suscite, si discrètes souvent qu'on doute les avoir vraiment perçues. C'est par cette foi seulement que ces motions imperceptibles qui passent comme une brise deviennent *i n j o n c - t i o n* et exigence et se transforment en *a c t i o n* (*).

A dire vrai, bien souvent quand la voix me suggère (disons) quelque image qui de prime abord paraît abracadabrante voire même totalement impossible, et qui au surplus va me lancer peut-être dans une phrase que je prévois sans fin, dont un bout déjà se propose mais dont je n'ai encore la moindre idée comment je pourrais arriver à m'en dépêtrer jusqu'à la fin... - il y a alors comme un court vertige, une envie de me débiter - et puis non ! Et il y a aussi, pour m'encourager, cette idée rassurante qu'après tout je peux toujours tout biffer, si ce qui en sort a l'air aussi idiot qu'il semble. Mais jamais encore je n'ai eu à remballer, à regretter, tout penaud, de m'être lancé. C'est le contact avec mes rêves, sûrement, qui m'a donné cette ouverture audacieuse (ou ce culot...) qui avant souvent me faisait défaut, cette foi en cela même qui de prime abord paraît loufoque, tellement c'est trop "génial" pour ma modeste personne(**).

(*) Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7), notamment pages 14 et 16.

(**) Parfois aussi je suis rétif (ou pour mieux dire, pusillanime), je fais celui qui n'entend rien. Mais en n'en faisant qu'à ma tête tant bien que mal, je ne suis pas long à me rendre compte que ce qui sort serait plutôt filandreux, que c'est "pas ça". Et en même temps "la voix", discrète oui, mais aussi tenace à sa façon, ne désarme pas et continue à se faire entendre. Que je le veuille ou non, je finis quand même par l'écouter et me lancer - à l'aventure !

Ainsi, eh oui ! ai-je fini sur mes vieux jours par apprendre à ne plus me laisser dérouter par la soi-disante "raison", cette emmerdeuse qui ne cesse de me sériner que j'ai assez déconné et qu'il serait temps de rentrer dans les rangs et de pas trop me faire remarquer. Cette voix-là heureusement, je commence à en connaître la chanson et à savoir par où elle mène : le chemin raisonnable du mouton qui rentre à son étable...

Et l'autre aussi de voix, j'arrive de mieux en mieux (je crois) à la discerner, c'est-à-dire aussi : à discerner quand "ça ne vient pas de moi". Et pourtant je sais que c'est quand je prends la peine d'écouter, quand j'ai foi en elle et que ma volonté se met au service de cette foi et que tout mon être se laisse porter par elle - c'est alors seulement que je suis pleinement fidèle à moi-même.

Depuis toujours, je crois, il y a eu en moi cette foi en la voix intérieure (*). Sans m'être jamais interrogé à son sujet, je savais bien que c'est elle, ce qu'il y a de meilleur en moi-même. Lui être fidèle, c'est ni plus ni moins qu'être fidèle à moi-même. Avoir foi en elle, c'est avoir foi en moi-même, en le meilleur en moi.

Certes, suivant les époques de ma vie, j'ai été plus ou moins attentif à cette voix. Plus d'une fois, et même tout au long de certaines longues et arides étapes de ma vie, il m'est arrivé de faire la sourde oreille, comme il m'est arrivé aussi d'entendre et d'être infidèle à son appel (**). Si ces dernières années m'ont apporté quelque chose d'un plus grand prix encore que tout ce que j'ai reçu déjà dans une vie comblée, c'est que cette voix s'est faite plus proche et plus claire, et que j'y suis devenu plus attentif. Cette attention accrue est le fruit d'une grâce peut-être, mais aussi d'une connaissance sûrement concernant cette voix ; une connaissance qui était restée longtemps diffuse, inexprimée, latente, et qui par l'écriture de La Clef des Songes mûrit et se précise et (tel est du moins mon souhait) devient plus agissante et prend plus totalement possession de mon être.

4) Qui parle par cette voix ?

Quant à savoir qui parle par cette voix, c'est là le grand mystère ! Sûrement c'est l'Hôte invisible, c'est Dieu en moi ; et s'il pouvait rester

(*) Comparer avec la section n° 7 déjà citée, page 19.

(**) Voir notamment à ce sujet les sections "L'appel et l'esquive" (n° 32) et "Foi et mission - ou l'infidélité (1)", "La mort interpelle - ou l'infidélité (2)" (n°s 34,35).

le moindre doute que c'est bien Lui, ces soudains moments de lumière comme celui qui hier m'a illuminé d'une telle joie soudaine, l'auraient déjà dissipé. Si doute et mystère il y a, c'est celui-ci : e n m ê m e t e m p s q u e D i e u , n'y a-t-il pas aussi quelqu'un ou quelque chose d'autre qui parle par cette voix, et qui, tout en étant peut-être tout proche et quasiment indistinguable de lui, serait aussi "moi" (*) - mon " m o i p r o f o n d " , ou encore ce que j'ai appelé tantôt "le meilleur en moi", mais en pensant alors également "le meilleur d e moi" ? Je ne le sais, et peut-être ne le saurai-je jamais (**).

Cette voix ne me dit que ce que je suis en mesure de recevoir en chaque instant, comme pour se mettre "à mon niveau" - à celui de mes capacités d'appréhension et de compréhension consciente. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'elle vienne "de moi". Plus probant est ce sentiment si fort, souvent, quand on découvre, que ce qu'on tire au jour "on le savait déjà" d'une certaine façon ! Non pas qu'un a u t r e , un certain "Hôte" distingué peut-être, le savait (peut-être même de toute éternité...) mais bien que m o i , je le savais au fond, que c'était simplement caché quelque part profond, au fond de quelque oubliette paumée, et qu'il m'avait fallu seulement le repêcher de là, comme avec une ligne et un hameçon !

Autre chose qui donne à réfléchir, c'est que même en écoutant de tout son coeur cette voix intérieure présumée infaillible (?), on ne devient pas infaillible pour autant. Même Jésus, qui sûrement savait écouter la voix qu'il appelait celle du "Père", il lui est arrivé de faire erreur (***). Je ne crois pas pourtant que ce soient là vraiment des erreurs qui viennent de l'Inconscient profond, qu'ils soient le fait de cette voix - laquelle (en tant qu'émanation de mon être profond) serait sujette à erreur comme l'est toute voix humaine. Je suis persuadé au contraire que l'erreur (****) ne provient pas des profondeurs

(*) Le contexte rend bien clair, je pense, que je ne prends pas ici le mot "moi" (ou "moi profond") au sens où je le prends le plus souvent, comme "le moi" ou "le patron" ou "l'intendant", synonymes de l'"égo".

(**) Pour cette espèce d'"amalgame" entre "l'Hôte" et le "moi profond", voir notamment la note "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine" (n° 41).

(***) Voir à ce sujet les ^{notes} sections "Quand vous aurez compris la leçon - ou la Grande Farce de Dieu" et "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir" (n°s 27, 28).

(****) Quand véritable erreur "objective" il y a, et non seulement des degrés d'approfondissement différents d'une compréhension en devenir.

ni de la voix qui en est la messagère, mais de l'interprétation que l'esprit se donne, au niveau conscient, du message reçu. Il y a notamment toutes les distorsions de l'interprétation qui proviennent des conditionnements idéologiques, le plus souvent tacites voire totalement inconscients, dont un chacun est à tel point imprégné, si éclairé et avancé spirituellement soit-il, qu'il est rare seulement qu'il en soupçonne l'existence et encore moins qu'il les décèle, et la façon dont ils pèsent sur son écoute des choses et de soi-même.

J'en reviens à la distribution des rôles dans la création, dans le cas d'espèce de l'écriture de la Clef des Songes. Finalement, mise à part cette écoute et ma fidélité à cette voix en moi qui sait, il semblerait que ma part dans la création se réduise quasiment aux tâches d'intendance sans plus. Je serais donc bel et bien (selon l'image hasardée tantôt) l'apprenti consciencieux et appliqué et "empressé de bien faire" qui, l'outil à la main et tout en ayant l'air d'être seul à l'ouvrage, accomplit son travail en suivant au doigt et à l'oeil les discrètes consignes que le Maître prétendument absent lui communique pourtant au fur et à mesure des besoins, on ne sait trop comment. Au point que je serais tenté d'affirmer que tout ce qui est réellement créateur dans le travail vient de Dieu, et qu'à part ma foi et mon amour, je n'y aie mis que ma sueur d'apprenti-tâcheron courbé sur son ouvrage. (Sans compter, certes, erreurs et maladresses voire puérités de toutes sortes dont je ne peux manquer de la parsemer !) Et cette joie (que je connais si bien !) qui accompagne la progression de l'oeuvre, et cette oeuvre intérieure qui s'accomplit en même temps, cet approfondissement d'une compréhension du Monde et de moi-même - ce sont là des choses que me viennent par surcroît...

Cette façon "humble" de voir les choses n'aurait rien pour me déplaire - trop heureux déjà d'avoir un tel Maître pour m'enseigner, et avec une si discrète et inlassable patience, comment créer ! Il y a pourtant un rêve du mois de février dernier qui (parmi d'autres choses plus importantes) me fait savoir (comme en passant mais, m'a-t-il semblé, bien clairement) qu'il y aurait en moi une part d'initiative créatrice (relativement modeste il est vrai) et qui serait réellement de mon crû. Et si je me fie de plus à la parabole de l'apprenti, cette part de créativité que j'ai en propre serait appelée à devenir plus importante et à s'épanouir au fur et à mesure que se poursuit ma collaboration avec Dieu, dans les années qui viennent et au cours des naissances qui restent encore devant moi (*).

(*) Comparer avec la note "Mission et karma - ou l'apprenti et le Maître", où apparaît aussi pour la première fois l'image, reprise ici, de l'apprenti et du Maître.

56. L'Arbre du bien et du mal - ou la connaissance spirituelle (7)

1) Le "bien" et le "mal" par la Loi - ou la spiritualité archaïque

(14 et 15 août) Ça va faire trois semaines que je suis sur ce chapitre qui a pris nom "La connaissance spirituelle", issu d'une imprudente tentative de cerner les liens entre les trois niveaux de création : charnel, mental, spirituel. Avec tout ça, je n'ai toujours pas pris la peine de poser pour examiner et essayer de décrire ce qu'il faut entendre, ou du moins ce que moi-même entends exactement (ou devrais entendre) par réalité et connaissance spirituelle s, par création spirituelle. A travers toutes les sections et notes déjà écrites, il a souvent déjà été question de choses dites "spirituelles", ou de l'aspect spirituel des choses, sans que pour autant je me sois encore senti contraint à préciser quel sens je donne (et crois qu'il faut donner) à ce terme (*). Ce n'est pas que la chose m'ait parue inutile, ne serait-ce que pour moi-même qui n'avais encore jamais fait l'effort de mettre à l'épreuve noir sur blanc les intuitions éparses à ce sujet qui se sont formées en moi au cours des dernières années. Mais ce n'était pas alors appelé de façon urgente par le propos que je poursuivais : faire un compte-rendu de mon expérience du rêve. Finalement, par la vertu même de l'écriture ce propos initial s'est considérablement élargi, en même temps que mon intelligence de la réalité spirituelle s'affine (et peut-être en sera-t-il de même pour le lecteur qui m'aura suivi jusqu'ici...). Le moment me semble propice d'essayer, pour clôre ce chapitre "spirituel", de tout au moins rassembler ici les bribes d'intuitions apparues en écrivant La Clef des Songes, sur la question: qu'est-ce donc que la réalité spirituelle ?

S'il est vrai que toute connaissance, quel que soit le niveau ou le "plan" où elle se place, est susceptible d'être englobée et éclairée par une connaissance spirituelle qui en serait comme l'âme, ou comme le souffle qui lui donne son sens et qui en est la vie secrète (**), nul doute que c'est là le reflet dans la psyché qui appréhende et qui connaît une réalité, d'une relation similaire "objective" entre réalité spirituelle et les plans de réalité inférieurs mental (concernant le monde des idées, concepts, formes, structures etc.)

(*) Je signale cette question en passant dans la note de b. de p. (***) page 30.

(**) Voir la section "La connaissance spirituelle (1) : elle n'exclut pas, mais elle inclut et éclaire" (n° 47), ainsi que celle qui la suit.

ou charnel et matériel (concernant le monde de la matière vivante ou inanimée). Ces réalités-là ou mondes-là, ce me semble, sont traversées de part en part et imprégnées, comme par un éther subtil et omniprésent, par une réalité spirituelle dont elles seraient comme des "incarnations" ou des "manifestations", "tangibles" (pour ce qui concerne le plan charnel ou matériel) et "pensables" (pour ce qui concerne le plan mental et plus particulièrement, le plan intellectuel). La réalité première, primordiale, dont toute autre réalité dérive, serait la réalité spirituelle, celle qui est "derrière" toute autre réalité. (Tout comme la réalité extra-sensorielle des molécules, des atomes et des électrons se trouve "derrière" la réalité matérielle accessible à nos sens (*).) Et cette réalité ultime, à son tour, se confondrait avec la Nature ou la Pensée ou l'Acte de Dieu, ce serait "Dieu" ou "l'Etre" ou Brahman"...

Mais me voilà embarqué imprudemment sur un terrain plus que mouvant, où je n'ai plus comme appui ni mon expérience, ni des révélations par le rêve ou par

(*) Je n'ai aucun doute que les atomes, électrons et autres corpuscules sont bien des manifestations d'une réalité spirituelle. Par sa nature même celle-ci échappe à jamais à tout essai de "modélisation" mathématique - ne serait-ce que parce que *i n t e n t i o n* et *f i n a l i t é* sont des réalités qui échappent à l'appréhension mathématique et à l'ordre ("Gesetzmässigkeiten") mathématique, qui en sont un des principaux instruments. Cette impossibilité d'une modélisation "ultime" de la réalité physique ne signifie nullement que la conception de modèles mathématiques qui épousent au plus juste tels secteurs de la réalité physique soit devenue stérile, bien au contraire. Mais plutôt, que pour faire oeuvre fertile on ne pourra plus continuer à ignorer l'action bien évidente, dans le monde physique, de causes et de finalités de nature psychique et spirituelle. Celles-ci, il est vrai, échappent à toute description mathématique, mais il faudra bien en tenir compte de diverses manières, ne serait-ce qu'en ménageant dans les modèles plus réalistes et plus fidèles que les modèles traditionnels des "marges de liberté" pour tenir compte de ces facteurs "extra-physiques". (Comparer avec les commentaires dans ReS 0, Promenade à travers une oeuvre, "Coup d'oeil chez les voisins d'en face" (section n° 20), et notamment dans les deux longues notes de bas de page sur la modélisation en physique.)

Il est également clair pour moi que cette "imprégnation" de la réalité physique par la réalité spirituelle ne se borne nullement au niveau corpusculaire dans "l'infiniment petit", mais qu'elle a lieu à tous les niveaux d'intégration successifs de la réalité physique, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'Univers physique dans sa globalité quadrimensionnelle. Cette intuition me convainc également que la doctrine si tentante (et "officielle" depuis un siècle ou deux) selon laquelle la réalité physique, ou ne serait-ce que les lois qui la régissent, se réduiraient à ce qui se passe dans l'infiniment petit, est fautive et qu'elle ne sera plus "tenable" encore pendant longtemps. Je suis persuadé qu'à chaque "niveau d'intégration" dans la réalité physique apparaissent des lois propres à ce niveau, et qui ne sont pas conséquence mathématique des lois qui régissent les niveaux qui lui sont inférieurs. (J'ai entendu René Thom s'exprimer en ce sens en 1969, comme chose qui irait de soi, à un moment où je me disposais à me lancer dans la biologie moléculaire. Cela m'avait alors interloqué, mais je n'étais pas du tout prêt alors à me séparer des façons de voir consacrées, et tellement satisfaisantes pour l'esprit !)

d'autres voies (*), et où je risque fort de me faire seulement l'écho, inconsciemment, de telles ou telles allusions rencontrées ici ou là au hasard de mes rares lectures "sprituelles" ou "philosophiques" dans le passé, qui auraient alors fait "tilt" sans que je m'y arrête et que j'aurais alors fait miennes. Aussi je préfère revenir sur le terrain, "subjectif" et par là-même plus ferme, de la c o n n a i s a n c e spirituelle. C'est là une chose au moins dont j'ai une expérience directe, si limitée soit-elle, ce qui me permettra de parler en connaissance de cause ne serait-ce que de ce que m'enseigne ma propre expérience à ce sujet.

La conception traditionnelle sur l'essence de la connaissance spirituelle, commune (me semble-t-il) à toutes les religions, c'est que celle-ci concernerait avant tout la distinction du " m a l " et du " b i e n " . Cette distinction était établie d'une façon à la fois catégorique et simpliste par une doctrine explicite, revêtue d'autorité absolue (le plus souvent l'autorité divine), contenant comme pièce maîtresse une L o i (**), circonstanciée. Le "bien" consistait en l'observation de cette Loi, le "mal" en sa transgression. Les innombrables cas de la vie humaine (et même de loin les plus fréquents) où la Loi ne donne aucun critère convaincant d'action "juste" étaient (pour autant que je sache) toujours pieusement ignorés par la pensée religieuse. Ces cas, faut-il croire, se situaient en dehors de la notion de bien et de mal. Sans compter que la Loi est sujet à interprétation et qu'on peut souvent ("en tirant dessus") lui faire

(*) (16 août) L'affirmation ici est hâtive et je médis du Rêveur - après avoir écrit ces lignes je me suis rappelé de deux rêves que j'ai eus au cours de l'année écoulée, et où cette imprégnation de la réalité sensible par une réalité spirituelle était très fortement perçue. Il est clair pour moi que c'est d'eux, et nullement des "allusions rencontrées aux hasards de mes lectures" (comme je le laisse entendre dans le texte principal), que cette intuition que j'essaie d'exprimer tire sa force et sa vie, qui en font autre chose qu'une spéculation plus ou moins verbale, reprise de lectures plus ou moins oubliées...

(**) J'utilise le terme "Loi" avec L majuscule quand je veux souligner une relation de l'individu à celle-ci où elle apparaît non comme u n e loi (parmi d'autres également possibles), mais comme l a loi, celle qui s'impose à lui avec une force telle qu'elle efface et réduit au néant la pensée ou l'idée de toute autre loi qu'elle.

A côté de la Loi, qui est sans doute sa vraie raison d'être sociale, une doctrine religieuse inclut aussi une "cosmogonie", rendant compte de la création du monde et de l'homme, et de la place de l'homme dans la création. La Loi me paraît répondre à une nécessité de nature sociale, en tant que fondement de l'organisation sociale, alors que la cosmogonie répond à un besoin spirituel de la personne humaine elle-même - le besoin de comprendre le monde et soi-même, ou tout au moins le besoin d'en avoir une image cohérente et par là-même, satisfaisante. L'une et l'autre, la Loi et la cosmogonie, instaurent un o r d r e intelligible dans la vie humaine et dans l'apparent chaos des phénomènes naturels, et par là répondent (entre autres) à un besoin de sécurité qui semble inhérent à la psyché humaine.

englober et lui faire dire ce qu'on veut (*). La question délicate de la bonne ou de la mauvaise foi dans l'interprétation de la Loi, question qui aurait risqué de soulever des doutes sur son efficacité pour distinguer " v r a i - m e n t " entre le "bien" et le "mal" (d'un "bien" et d'un "mal" donc qui seraient quelque "absolu", situé au delà encore d'une Loi, laquelle s'efforcerait seulement d'en donner une idée et de transmettre un e s p r i t par le biais de quelques "commendements" explicites et exemplaires) - cette question elle non plus ne semble guère avoir été considérée par la pensée religieuse traditionnelle. Quand l'interprétation de la Loi était le fait d'une autorité judiciaire, la bonne foi de celle-ci ne pouvait être que considérée d'office comme au dessus de tout soupçon...

Une troisième difficulté qui vient aussitôt à l'esprit, c'est que d'autres peuples, souvent des peuples voisins, avaient une loi différente, et par suite une toute autre façon de concevoir le "bien" et le "mal". L'attitude traditionnelle consiste à évacuer cette difficulté en affirmant la supériorité de sa propre religion et de la Loi qui en est la clef de voûte, et plus souvent encore, d'affirmer s a propre religion seule valable, et les autres fausses, mensongères, illusoire, hérétiques etc (suivant le contexte) (**). C'est aujourd'hui encore l'attitude qui me paraît de loin la plus répandue chez les croyants des diverses religions, avec cette nuance pourtant que chez les croyants instruits on constate en notre temps comme une réticence souvent, comme un manque de conviction dans cette affirmation, faite du bout des lèvres comme par devoir de

(*) Sûrement les interprétations tendancieuses de textes sacrés, qui en faussent profondément l'esprit ou même qui leur font dire l'inverse de ce qu'ils disent, sont la règle plutôt que l'exception. Une des plus énormes concerne la recommandation de Jésus "Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu" (cf. Matthieu 22, 15-22). La plupart des chrétiens le prennent pour une justification, par l'autorité du Christ, d'une soumission inconditionnelle et totale à l'autorité établie quelle qu'elle soit (encouragés d'ailleurs en cela par Saint Paul lui-même). En clair : "donnons à César tout ce qu'il demande - et le reste (s'il en reste...) sera pour Dieu" (qui, Lui, ne moufte jamais...). Comme les temps des martyres chrétiens sont désormais passés, Dieu n'aura pas à se plaindre : Il aura droit généreusement aux messes, aux prières, et aux aumônes du dimanche, sans compter les cierges et les images d'Epinal...

(**) Ces dispositions, est-il besoin de le rappeler, font particulièrement bon ménage avec les penchants souvent un tantinet conquérants des princes qui nous gouvernent. Dans les bons vieux temps, c'est souvent la conviction religieuse qui servait de pieuse bannière pour s'emparer d'autres pays ou pour les dévaster et y ramasser tout ce qui était bon à prendre. Aujourd'hui c'est au nom de la démocratie, du "monde libre" ou du "socialisme". Rien de bien nouveau sous le soleil !

loyalisme vis-à-vis de sa propre religion plus que par conviction véritable (*). Il semblerait que de nos jours, de façon plus ou moins claire ou plus ou moins confuse de l'un à l'autre, les hommes ayant atteint un certain niveau d'éducation se rendent compte qu'aucune religion ne détient le monopole de la vérité, à l'exclusion de toutes les autres ; et aussi que la notion de "bien" et de "mal" est plus délicate, et exprime une réalité de nature plus universelle dans l'espace et dans le temps, qu'une simple "Loi", c'est-à-dire une liste de commandements, de préceptes, de recommandations, ne pourrait valablement le fixer pour tous temps et tous lieux.

Mais revenons au propos d'essayer de cerner la "réalité spirituelle" et la connaissance ("spirituelle") que nous en avons. Je dirais que la connaissance d'une loi n'est jamais une connaissance spirituelle, pas plus que la connaissance d'une doctrine (qu'elle soit religieuse ou autre) ne peut être qualifiée de "spirituelle". C'est une connaissance de nature intellectuelle qui, à strictement parler, ne nous fait "connaître" d'autre réalité qu'une réalité qu'on pourrait appeler "sociologique" : dans tel peuple ou tel pays (dont je me trouve membre ou résident) telle loi (qu'elle soit de type religieux, ou profane) est en vigueur et (plus ou moins) généralement acceptée et contraignante.

(*) C'est l'impression que j'ai eue aussi en lisant Marcel Légaut. Krishnamurti n'y fait pas non plus exception, sauf qu'il y met la conviction lui, pour laisser entendre avec insistance que les religions c'est dépassé et que c'est vraiment perdre son temps que de lire autre chose, pour son instruction spirituelle, que les seuls "Enseignements" de sa plume...

Il convient de noter ici la figure extraordinaire de Râmakrishna (1836-1886), mystique hindou qui a exercé un rayonnement exceptionnel, et qui a été peut être le premier grand spirituel et surtout le premier (et peut-être le seul) mystique à enseigner et à pratiquer un universalisme (ou "oecuménisme") religieux. Lui-même hindouiste de caste brahmane, il a eu cette autonomie spirituelle quasiment impensable dans son milieu et à son époque, de considérer qu'aucune religion n'était supérieure ni inférieure à d'autres, et que pour le croyant animé d'une soif spirituelle, chacune était une voie vers Dieu. Ce n'était pas là une vue théorique, mais une intuition profonde (sûrement inspirée par Dieu...), qu'il a mise à l'épreuve de l'expérience tout au cours de sa vie, en pratiquant la discipline religieuse recommandée par les religions et grands courants religieux dont il avait connaissance, et en parvenant à l'expérience de l'union mystique avec Dieu par chacune...

Il ne lui a manqué, en somme, que de réaliser qu'on peut aussi parvenir à Dieu en dehors de toute idéologie religieuse, et en dehors même de toute "discipline" particulière. Dans mon modeste cas, la rencontre avec Dieu s'est faite en premier, et une certaine "discipline de vie" s'est instaurée ensuite seulement, comme un des fruits tangibles de cette rencontre.

Il est vrai cependant que dans la mesure où cette loi s'impose à nous d'une façon plus ou moins catégorique, cette connaissance de la loi revêt un caractère très particulier, par le caractère d'obligation plus ou moins fortement intériorisée qui l'accompagne. A ce titre, bien plus qu'elle ne constitue une "connaissance" sociologique ou même pragmatique ("si je ne fais gaffe à ceci, il risque de m'arriver cela !"), la loi écrite ou dite et surtout la loi tacite qui a imprégné nos jeunes années, est inscrite de façon indélébile dans la structure du moi. Elle est le moule dans lequel le Groupe nous a coulés.

2) Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi

C'est pourquoi la relation d'un être à la Loi (qui s'est imposée à lui de l'extérieur avant d'être intériorisée par lui sous telle forme ou sous telle autre (*)), au même titre que sa relation à ses parents (**) qui ont été les instruments désignés pour le marquer du sceau de la Loi (qu'ils le sachent et le veuillent ou non), fait partie de façon cruciale de son aventure spirituelle. Elle change, de façon plus ou moins profonde selon les étapes de son cheminement, à mesure que se poursuit sa maturation. La qualité de vérité de cette relation dans une période donnée de notre itinéraire juge notre qualité de

(*) Le plus souvent, pour ne pas dire toujours, la Loi ainsi intériorisée est à tel point amalgamée dans la structure du moi, qu'on a l'intime conviction que les principales obligations qu'elle nous prescrit sont le reflet d'une "connaissance éthique" plus ou moins innée, enracinée dans notre être profond, et qui aurait une valeur absolue et universelle. Cela a été notamment le cas chez moi. Jusqu'en 1974 (à l'âge de 46 ans) je considérais en mon for intérieur cette "connaissance" comme le plus précieux de mes biens. Quand le temps a été mûr, il a suffi d'une réflexion de quelques jours pour me faire constater à quel point la notion même d'"obligation" qui jusque là avait constitué la base tacite de ma relation à autrui, était insuffisante pour tenir ce rôle. Je pense revenir dans le chapitre suivant sur cet épisode important dans mon itinéraire spirituel. Ce franchissement m'a été facilité par une situation de "marginalité" idéologique et spirituelle (qui m'était, à dire vrai, habituelle et quasiment congénitale), de sorte qu'il ne me mettait pas en situation de conflit avec un "Groupe" dont je me serais senti faire partie. Voir aussi les commentaires dans la section "L'appel et l'esquive" (n° 32), et notamment les pages 108-109.

(**) J'examine sous divers angles cette relation cruciale aux parents ici et là dans La Clef du yin et du yang (ReS III), et plus particulièrement dans les sections "Les parents - ou le coeur du conflit", "Le Père ennemi (3) - ou yang enterre yang", "Papa-gâteau" (n°s 128, 129, 147).

vérité en ce moment. La "même" attitude d'acceptation inconditionnelle de la Loi, suivant l'étape et les circonstances, peut attester dans tel cas d'une qualité de vérité, de fidélité de l'être, et dans tel autre d'une inauthenticité, d'une fuite devant une responsabilité personnelle plus haute en s'abritant derrière la sécurité à bon compte qu'offre l'autorité de la Loi. Il en est de même du refus (partiel et conditionnel, ou total) de la Loi, que ce refus soit affirmé publiquement, ou qu'il reste gardé par devers soi, voire même qu'il reste inconscient et qu'on joue sur deux tableaux à la fois (ce qui de nos jours est de loin le cas le plus répandu) : adhésion de façade dont on est soi-même la dupe complaisante, et tricherie à fond dans la mesure où les circonstances sont tentantes et le risque minime ou nul... (*). Dans tel cas (rarissime il est vrai), ce refus peut être l'expression nécessaire d'une fidélité à soi-même, d'autant plus difficile et exigeante (et par là-même, d'autant plus fertile spirituellement) que la Loi refusée aura été plus fortement intériorisée et que la fidélité à la Loi sera devenue à ses propres yeux une partie essentielle, voire même indistinguable, de la fidélité à soi-même ; d'autant plus exigeante, surtout, qu'elle met l'être face à sa solitude spirituelle foncière, en le détachant d'une façon irrécusable du Groupe dont il est issu et auquel il continue à se sentir relié profondément, et en le posant s e u l f a c e a u G r o u p e et face à l'hostilité et aux représailles des "siens". Dans tel autre cas, le refus de la Loi équivaut à une désertion et à un reniement de soi-même, sous la pression d'événements mettant en jeu l'identité culturelle et

(*) Il arrive également qu'il y ait une transgression de la Loi qui reste entièrement inconsciente et se consomme dans des couches relativement profondes de la psyché (assez profondes pour être à l'abri du Censeur intérieur), sans qu'il puisse être question pour autant de la qualifier de "tricherie". Je pense ici surtout au vécu érotique, dans le jeu amoureux notamment, lorsque s'assouvissent, de façon souvent purement symbolique, des pulsions ressenties comme "interdites", par exemple des pulsions exprimant des archétypes incestueux, ou la pulsion homosexuelle. (Il est question de ces pulsions inconscientes dans La Clef du yin et du yang, dans les notes "L'acceptation (le réveil du yin (2))" et "L'Acte" ReS III n°s 110, 113.) De telles transgressions sont d'autant plus nécessaires pour préserver au vécu amoureux son authenticité et sa vigueur tout au moins dans les couches profondes de la psyché, que la société ambiante est plus puritaine et la répression culturelle plus forte. Une activité trop vigilante du Censeur intérieur, surtout si elle s'en prend aussi au vécu inconscient, entraîne un véritable dessèchement de l'être, dans les sources même de sa vitalité créatrice. Même quand l'antagonisme irréductible du Censeur (incarnant la Loi) vis-à-vis d'Eros se joue ainsi au niveau inconscient, et alors même qu'au niveau conscient les valeurs de la Loi seraient fortement intériorisées, une véritable fidélité à soi-même (se manifestant ici surtout sinon exclusivement dans l'Inconscient) consistera à "rendre à Eros ce qui est à Eros", et à la préserver des empiètements protocolaires du flic-Censeur, de façon à faire échec à une mutilation radicale de son être.

nationale du peuple dont on se sent fortement faire partie (*), ou sous la pression de tels désirs ou fringales issus d'Eros ou du moi (**).

A mesure qu'un être mûrit spirituellement, il se rend compte plus clairement que la question du "bien" et du "mal" ne peut être réduite à aucune "Loi"

(*) Je ne voudrais pas trop me laisser entraîner ici par une attitude moralisatrice et par des jugements a priori sur les "devoirs de fidélité" qu'on aurait vis-à-vis de lois ou de coutumes dans les cas où celles-ci se trouvent du jour au lendemain abolies par des pouvoirs du jour, par suite par exemple de la conquête du pays ou simplement d'un changement de régime. La relative facilité et la rapidité avec laquelle de tels changements, en apparence draconiens, arrivent à s'imposer et à entrer dans les moeurs, en l'espace d'une ou deux générations, montrent à quel point les Lois (et les doctrines ou idéologies qui les fondent) sont interchangeable - le tout c'est qu'il y en ait une ! Un peu comme un troupeau de moutons qui se soucie peu quel est le berger et quelle est la bergerie, du moment que berger et bergerie il y a. Le cas de la "diaspora" juive semble être à cet égard une exception unique dans l'histoire des peuples, et dont la signification m'échappe encore totalement. Cette extraordinaire fidélité du peuple juif à son identité culturelle, après sa dispersion, est d'autant plus remarquable que l'histoire du peuple juif en Palestine, selon ce que nous en rapporte l'Ancien Testament sans aucune velléité de complaisance, a été surtout l'histoire de ses infidélités à Jahvé et à la Loi (dure à porter, il faut le reconnaître, devant les séductions de la "dolce vita" des peuples voisins...).

(**) Comme j'ai essayé de le faire sentir dans l'avant-dernière note de bas de page, il n'y a pas lieu de traiter par le mépris les "désirs issus d'Eros" et de les sacrifier nécessairement aux exigences de la Loi, même dans le cas où celle-ci serait très fortement intériorisée. Pour ce qui est des "fringales du moi", il est bien entendu que le principal rôle utile de la loi est de mettre un frein et des limites aux débordements de l'égoïsme et de l'agressivité des personnes (lesquels d'ailleurs de tout temps n'ont pas été embarrassés pour la contourner de mille manières). Ceci dit, il est des cas où la loi se fait écrasante pour certaines catégories de personnes (par des mesures fiscales notamment), et que c'est pour elles une simple question de survie économique de frauder par tous les moyens. Même hors de toute "force majeure" d'ailleurs, en notre temps où de plus en plus "la loi" est ressentie plus comme le résultat de magouillages politiques et électoraux que comme l'expression d'une volonté divine ou populaire, rares sont les personnes pour qui le respect de la loi dépasse le niveau de la peur du gendarme et de la soumission aux pouvoirs établis, et qui ont le moindre scrupule à la laisser lettre morte quand ils ne se sentent contraints et forcés à l'observer. C'est là un des signes éloquentes de "l'usure des Temps" dont j'ai parlé dans la section de même nom (n° 54).

Pour ce qui est des lois iniques, celles qui vont à l'encontre du sens le plus élémentaire de justice et de la décence humaine, Dieu dans Sa Sagesse a veillé à ce qu'on en manque rarement jusqu'à aujourd'hui encore. Il aura pu se convaincre que ça n'a jamais dérangé les braves gens (les "spirituels" pas plus que les autres), sauf quelques mauvaises têtes ici et là dont il n'aura pas manqué (je Lui fais toute confiance là dessus) de prendre bonne note - pour le Jugement Dernier ! Pour un exemple contemporain et "bien de chez nous", parmi de nombreux autres j'en suis sûr, je renvoie à Récoltes et Semailles, "Mes adieux - ou les étrangers" (ReS I, section 24).

ni à aucun "critère" général (*), qui prétendrait s'appliquer indistinctement à tous les hommes (ou à ceux d'un certain groupe), et à tout les cas d'espèce (de tel ou tel "type" donné). Il en est ainsi, que la Loi se réclame d'une autorité divine, ou profane, qu'elle soit instituée à l'intérieur d'un groupe humain plus ou moins vaste, ou qu'elle ne concernerait qu'un seul qui l'aurait conçue et faite sienne comme "sa Loi", celle qui l'engage personnellement et qui aurait précedence sur toute autre. Alors qu'il reconnaît que dans tout groupe humain, une "loi" explicite ou tacite qui serve à régler dans une certaine mesure les relations entre ses membres soit chose utile et même, le plus souvent, indispensable, il se rend compte avec une acuité croissante qu'une telle loi n'a que des rapports lointains avec la connaissance du "bien" et du "mal". De plus en plus, il aura tendance à voir une loi (y compris celle qui s'impose à lui avec plus ou moins de force) un peu comme l'ensemble des règles d'un jeu de société, règles qui sont surtout une question de conventions (choisies de façon plus ou moins convaincante...); mais du moment qu'on participe au jeu (fut-ce de façon contrainte et forcée), il est (sauf exception) plutôt "bien" de le jouer en respectant les règles, et plutôt "mal" de tricher...

Mais surtout, c'est la qualité de vérité, d'authenticité de ses actes, ou au contraire leur caractère "faux", factice, "facile", ou mécanique, qu'il aura tendance de plus en plus à prendre comme mesure de leur caractère "bien-faisant" ou "mal-faisant", comme la mesure du "bien" et du "mal". C'est ce discernement délicat, jamais acquis, toujours à renouveler dans toute situation nouvelle à laquelle il se trouve confronté, en tenant compte de "la loi" simplement comme d'une contrainte parmi d'autres plus ou moins impérieuses suivant les circonstances, qui de plus en plus lui tiendra lieu de lumière pour éclairer et pour guider ses actes; en accord avec la loi s'il est possible, et à son encontre s'il le faut, et dans un cas comme dans l'autre, tant spirituellement que pratiquement, à ses propres risques et périls, sans être fondé en aucun cas ni à se plaindre de ses revers, ni à se vanter ou de se faire un mérite de ses succès.

Ces dispositions d'une maturité que je viens d'essayer d'esquisser peuvent être vues commé des signes, assurément, d'une "connaissance spirituelle", laquelle souvent restera informulée à jamais et s'exprimera plus encore par une

(*) Comparer avec la réflexion à ce sujet dans la note "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (n° 19), et dans la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton" (n° 25).

façon d'être que par les paroles ou même les actes - une connaissance qui éclaire cette question délicate entre toutes du "bien" et du "mal". Mais il est aussi une connaissance plus élémentaire concernant le "bien" et le "mal", qui n'est pas l'apanage d'une maturité mais se place "dans l'instant", fruit d'une perception immédiate. Ainsi, dans beaucoup de situations où s'offre à nous un éventail plus ou moins étendu d'options pour agir (et souvent l'éventail est beaucoup plus vaste qu'on ne veut bien le voir...), nous savons bien que ce qui doit (ou devrait...) guider notre choix ne se place nullement au niveau de l'intelligence rationnelle, celui de l'utilité ou de la commodité ou de la convenance, ni même à celui de notre "envie" ou de notre désir de ceci ou cela (et que le plus fort désir l'emporte !), mais que la responsabilité de notre choix se place à un tout autre niveau, celui du "bien agir" et du "mal agir" justement. Cette connaissance par elle-même déjà, indépendamment même de la capacité de distinguer d'emblée où est le "bien" et où le "mal", est de nature spirituelle. Il en est de même de la connaissance que nous pouvons avoir d'avoir "bien agi" dans tel cas, ou "mal agi" dans tel autre (*).

Certes, il n'y a rien de plus fréquent que la conviction à bon compte d'avoir bien agi. Les pires abominations se commettent dans l'inébranlable conviction de faire ce qu'on a à faire (avec le plus souvent l'approbation totale et unanime du Groupe auquel on s'identifie, est-il besoin de le dire...), d'être on ne peut plus "en règle avec sa conscience" (qui a toujours bon dos). Sans doute même ne pourraient-elles pas s'accomplir sans cela, et en tous cas pas en pleine connaissance de cause (**). Mais cette conviction, tout comme ce qu'on appelle communément "la conscience" (***) proviennent du moi, elles n'impliquent

(*) On se gardera de confondre la c o n n a i s s a n c e dont il est question ici, avec la c o n v i c t i o n (souvent à bon compte, comme je le souligne dans l'alinéa qui suit) d'avoir "bien agi" ou "mal agi". C'est bien sûr la chose la plus commune du monde que de prendre celle-ci pour celle-là. Discerner entre l'une et l'autre n'est pas de l'ordre d'une méthode, d'un critère, mais de l'ordre de la vérité : chaque cas est différent de tout autre, et dans chacun, ne peut discerner le vrai que l'être en état de vérité. (Voir à ce sujet les références citées dans la note de b. de p. précédente.)

(**) Voir la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43), notamment page N 118.

(***) Celui qui prend pour argent comptant les déclarations de "bonne" ou "mauvaise" conscience, que ce soient celles d'autrui ou les siennes, et qui voit dans la fameuse "voix de la conscience" la pure voix de la Vérité se manifestant à nous pour nous faire compliment ou pour nous faire honte, et le garant par excellence d'une spiritualité immaculée, en est encore au niveau de la spiritualité saint-sulpicienne. Je doute que la lecture de la Clef des Songes lui

soit de la moindre utilité. Cette voix-là n'est ni plus ni moins que celle du Censeur, fidèle Gardien de la Loi et des consensus du Groupe intériorisés par l'égo. J'ai parlé dans le texte principal de la "bonne" conscience ("à bon compte"). Pour ce qui est de la mauvaise, je donnerai comme exemple instructif (parmi des millions similaires) celui du commandant de camp de concentration SS qui à coup sûr, le jour où il n'arrive pas (pour des raisons techniques indépendantes de sa bonne volonté manifeste), à remplir son "quota" quotidien de juifs à faire passer au four crématoire, ne manquera pas d'avoir mauvaise conscience vis-à-vis du Führer et de la Nation germanique ; tout au moins si c'est un homme de scrupule et de devoir digne des hautes responsabilités à lui confiées.

La voix intérieure dont j'ai souvent parlé dans ce livre, la voix de Celui en nous qui s a i t , n'a rien de commun avec la voix tantôt grailonne ou guimauve, tantôt geignarde ou bougonne, de la "conscience" bonne ou mauvaise. Elle ne fait ni compliment ni reproche. Elle se borne, en termes souvent voilés, de laisser entendre c e q u i e s t - et c'est beaucoup ! Libre à nous d'ailleurs de nous boucher les oreilles, et de nous distraire d'une vérité toute simple nous concernant et qui nous déplaît, en cultivant au choix (et souvent en même temps) la satisfaction à bon compte, ou le scrupule, le remords, voire la culpabilité traînée ou arborée une vie durant et qui, eux aussi, ne sont qu'une autre forme encore, la forme morose, de la même complaisance...

pas les couches tant soit peu profondes de la psyché et ne sont nullement le reflet ou la source d'une véritable connaissance. Ces convictions font partie des accessoires du rôle que nous avons choisi de jouer, et cette "conscience" (qu'elle soit "bonne" ou "mauvaise", peu importe la différence...) fait partie du livret. Ces simagrées-là se déroulent dans les couches périphériques de la psyché. Et je n'ai aucun doute que dans ce cas si commun, celui du sempiternel "cinéma" qu'on joue à soi-même, on est toujours parfaitement au courant du jeu qui se joue. Mais cette connaissance reste à fleur de conscience, et au besoin est refoulée dans les parties plus ou moins profondes de l'Inconscient.

3) Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance

Je pense notamment au mal infligé par un parent à son enfant de façon plus ou moins chronique, au cours de l'enfance. Une intention malveillante est présente sûrement beaucoup plus souvent qu'on ne le soupçonne, j'entends des dispositions de malveillance, parfois de haine, présentes souvent dès avant la naissance de l'enfant. Je doute qu'une telle malveillance soit jamais consciente. Cela ne diminue en rien ses effets destructeurs sur l'enfant, ni que le parent malveillant n'ait dans l'au-delà de lourds comptes à rendre à Dieu, et qu'en acquiesçant à ses pulsions égotiques malveillantes, il se charge lui-même d'un très lourd karma (*). Mais le cas de loin le plus fréquent est sans doute celui

(*) Sans doute de telles dispositions de malveillance sans cause d'un parent

vis-à-vis de son enfant représentent-elles sa réaction à terme d'une mutilation qu'il a lui-même reçue aux jours d'une enfance oubliée. (Voir à ce sujet les notes "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" et "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer", n°s 43, 49, notamment aux pages N 120, 121, 144.) Mais cela ne modifie en rien sa pleine responsabilité pour ses actes.

d'un mal infligé par ignorance, sans aucune volonté malveillante consciente ni inconsciente, en se bornant plus ou moins à reproduire pour ses propres enfants le genre d'éducation qu'on a soi-même reçue et où on n'y a vu que du feu, essayant tant bien que mal de leur inculquer les bonnes manières et les bons principes selon l'idée qu'on s'en fait. On arrive souvent à faire du mal avec la meilleure volonté du monde ! Tel a été mon cas vis-à-vis de mes propres enfants, que "j'aimais" pourtant (mais mal, comme c'est généralement le cas pour un parent aimant son enfant, et comme c'est généralement le cas quand on aime ou croit aimer...), et auxquels j'étais fortement attaché (*).

Par "faire du mal" j'entends ici : se faire l'instrument de la répression du Groupe, en contribuant à mettre en place chez l'enfant des mécanismes psychiques d'une force considérable, subordonnés au "mécanisme de fuite" (**), ayant pour effet de bloquer de façon plus ou moins complète la créativité de l'enfant qui grandit, et plus tard de l'adolescent et de l'adulte. Cette situation, très rarement vue pour ce qu'elle est tant elle est universelle et tant nous avons tous été imprégnés par elle, n'est nullement une exception. C'est le cas contraire qui est l'exception à tel point rarissime que je ne suis pas sûr d'en connaître un seul. Ce qui est en cause ici, le plus souvent, ce n'est ni l'affection du parent vis-à-vis de l'enfant, ni une irresponsabilité, ni même tel ou tel acte en particulier lourd de conséquences et qu'il y aurait lieu d'appeler une

(*) J'ai commencé à me rendre compte de ce qui avait cloché dans ma relation à mes enfants à partir de 1974 (j'avais alors 46 ans), après avoir pris la peine (pour la première fois de ma vie) de me formuler la vision du monde qui me venait de mes parents, et avoir constaté ses carences. (J'y fais allusion ici et là dans les sections "L'appel et l'esquive" et "Le tournant - ou la fin d'une torpeur" (n°s 32, 33), notamment aux pages 112 et 115, et pense revenir sur cet épisode important de ma vie dans le prochain chapitre.) Dans Récoltes et Semailles, je touche ici et là en passant à ma relation à mes enfants, notamment dans les sections "Le Père ennemi (1)(2)" ReS I n°s 29, 30), "Mes passions", "L'émerveillement" (ReS I, n°s 35, 37), et enfin et surtout dans la note "La violence du juste" (ReS III, n° 141), où j'examine une situation où, au delà de la seule ignorance, ma responsabilité était lourdement engagée.

(**) Pour ce "mécanisme de fuite", voir la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43), ainsi que plus bas dans la présente section, la sous-sous-section "Le fait le plus dingue..." (pages N 118 et 254, 255.

"mauvaise action" (accomplie sûrement comme la chose la plus naturelle et la plus nécessaire et bénéfique du monde !), mais bien une ignorance quasiment totale de ce qui se passe véritablement dans l'enfant, de sa vie intérieure à lui (dont le plus souvent on ignore jusqu'à l'existence, ou qu'on croit devoir "éveiller" ou "former"), comme aussi de ce qui se passe réellement entre l'enfant et soi-même ; et par là-même aussi, une ignorance de ce qui se passe en nous-mêmes, de ce qui nous fait voir l'enfant selon tel ou tel cliché faisant partie de l'air du temps, et agir envers lui de telle ou telle façon (qui en fait partie tout autant...). Cette ignorance est dans la nature d'un manque de maturité spirituelle, s'exprimant par un manque de profondeur dans sa relation à d'autres êtres, à commencer par soi-même. Je crois pouvoir dire qu'à sa racine il y a un défaut de connaissance de soi-même, et plus particulièrement, l'absence d'une prise de connaissance tant soit peu approfondie de la répression que nous avons nous-mêmes subie dans notre enfance, et de ses multiples effets tout au cours de notre enfance, de l'adolescence et de l'âge adulte.

Il me semble bien que (mis à part le cas d'une véritable malveillance inconsciente) cette ignorance n'est pas restreinte aux seules couches superficielles de la psyché, qu'elle n'est nullement l'effet du blocage, dans des couches plus ou moins profondes, d'une connaissance qui s'y trouverait bien et que nous aurions choisi d'ignorer. (Dans un tel cas nous serions certes directement responsables de cette soi-disante "ignorance" voulue et entretenue par nous, et le mal que nous infligeons nous serait imputable comme une irresponsabilité.) Il y a deux raisons qui me font penser ainsi. L'une, c'est que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais perçu, sur le champ (fut-ce en un bref éclair...) ou après-coup, une telle connaissance inconsciente de "mal faire" vis-à-vis d'un des mes enfants. L'autre, c'est que dans aucun des assez nombreux rêves que j'ai notés, me révélant quelque responsabilité éludée, je n'ai vu qu'il soit question d'une telle irresponsabilité vis-à-vis d'un de mes enfants (*). C'est pourquoi j'ai bien l'impression qu'il s'agit d'une ignorance au plein sens du terme, c'est-à-dire de ni plus ni moins qu'un manque de maturité. Et j'ai crû comprendre que Dieu ne nous impute pas à charge une telle ignorance involontaire,

(*) Au cas où il y aurait eu une irresponsabilité essentielle vis-à-vis d'un de mes enfants et qui serait restée éludée, il me semble difficile à concevoir que le Rêveur ne m'ait pas fait signe à ce sujet, et ceci d'autant plus que mes rêves même me confirment ce que j'avais déjà compris par ailleurs : qu'aucune responsabilité vis-à-vis d'autrui, y compris parmi les plus proches, n'est aussi essentielle et ne "nous juge" autant que celle que nous avons vis-à-vis d'un de nos enfants.

un tel manque de maturité, quelles que puissent en être les conséquences (*). Dans le cas qui m'occupe ici, c'est d'ailleurs une ignorance à tel point commune qu'elle semble quasiment faire partie de la condition humaine (du moins dans l'état actuel de l'humanité), au même titre que le fait d'avoir nous-mêmes subi et intériorisé la répression yeux fermés, et de nous trouver placés, pour y stationner ou pour y progresser (au choix !), sur une "corde raide" (**)... Et je sais bien aussi que ce "mal" dont j'ai reçu une portion généreuse dans ma propre enfance a été en même temps la semence d'une riche moisson qu'il m'appartenait de voir lever et de récolter. Et qu'il n'en est pas autrement pour chacun de mes enfants, et pour le "paquet" auquel j'ai contribué ma part à le charger (comme nous tous avons été chargés), et qu'il lui appartient de déballer et de manger, quand le temps sera mûr et qu'il choisira de le faire.

4) L'acte oeuvrant "le bien" est l'acte pleinement créateur

(16 août) Plus l'homme mûrit spirituellement, plus il devient apte à "inventer" ou à "découvrir" un sens (ou "l e " sens) des événements dans lesquels il se trouve impliqué, et plus aussi tend à s'effacer la distinction entre le caractère "bénéfique" ou "maléfique" d'un événement, d'une situation, ou des actes et des comportements qui les ont déclenchés. De façon confuse d'abord, et de plus en plus claire à mesure qu'il progresse, il comprend que t o u t finit par concourir au "Bien" (***) - à l'harmonie en perpétuel devenir du Tout et au cheminement vers l'Etre de lui-même et de chacun des êtres qui peuplent l'Univers.

(*) En tout premier lieu, je tire cette impression de mes rêves, mais aussi du témoignage des mystiques dont j'ai eu connaissance, ou des écrits ou des actes des apôtres (voire même de la vie de Jésus lui-même), où plus d'une fois j'ai été stupéfié par une ignorance qui m'apparaissait lourde de conséquences, sans que Dieu Lui-même paraisse pourtant en être dérangé ! (Voir à ce sujet les notes "Expérience mystique et connaissance de soi - ou la gangue et l'or", "Les apôtres sont faillibles - ou la grâce et la liberté", "Quand vous aurez compris la leçon - ou la grande Farce de Dieu", "L'enfer chrétien - ou la grande peur de mourir", n°s 9, 21, 27, 28.) Sans compter, tout récemment encore, mes propres ignorances faramineuses, que Dieu à bien voulu prendre la peine dans ce cas-là (une fois n'est pas coutume) de dissiper...

(**) Voir la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45).

(***) Je me suis exprimé dans ce sens dans la section "Le Concert - ou le rythme de la création" (n° 11, cf. page 32) "Le Créateur - ou la toile et la pâte" (n° 24, cf. page 73), "Le Sens - ou l'Oeil" (n° 40, cf. page 152), et aussi dans la note "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi" (n° 22, cf. page 59). J'y reviens encore dans la présente sous-section (cf. page 240 ci-dessous).

Cela ne signifie pas, certes, que toute espèce de valeur ou de valorisation disparaisse (à supposer que ce soit là une chose possible pour un être humain), que tous les actes, comportements, attitudes... soient jetés dans un même sac. Mais la "valeur" d'un acte n'est plus jugée suivant la conformité à telles "normes" (ou à telle "Loi") ou à telles autres, ni même selon son caractère "bénéfique" ou "maléfique" présumé, alors que la chaîne des effets plus ou moins directs ou indirects de cet acte. déjà au plan matériel (sauf à court terme) mais combien plus encore au plan spirituel, échappe presque totalement à la connaissance humaine (et peut-être aussi, dans une large mesure, à celle de Dieu Lui-même...); sans compter que la distinction entre effet "bénéfique" et "maléfique" est reconnue elle-même comme toute relative, dépendante qu'elle est de ses propres critères d'appréciation et de l'état de maturité où il se trouve quand il émet son jugement, lequel demain déjà pourra être tout différent. Il se sent fondé à penser que dans la Connaissance infinie de Dieu Lui-même, laquelle inclut toute connaissance humaine et les transcende toutes, cette distinction entre "bénéfique" et "maléfique" disparaît.

Dans l'optique d'une "vision spirituelle", c'est-à-dire d'une vision qui reflète au niveau de la psyché humaine (et si imparfaitement soit-il) la vision de Dieu, la **v a l e u r** d'un acte réside dans sa qualité d' **a u t h e n t i - c i t é**, c'est-à-dire dans la **q u a l i t é d e v é r i t é** de celui qui l'accomplit, au moment de l'accomplir. En ce qui concerne ses effets pour le devenir de celui qui agit comme aussi pour le devenir de l'Univers, l'action dépourvue de cette qualité d'authenticité, de vérité, se réduit (au plan spirituel) à une agitation venant entretenir une agitation, à un bruit se surajoutant à du bruit. L' **a c t e** qui par sa nature est spirituellement fertile, tant pour celui qui l'accomplit que pour l'Univers entier, est l' **a c t e** authentique, l' **a c t e** accompli par un être en état de vérité.

Il est vrai qu'il n'y a aucun "critère objectif", aucune "méthode" ou "recette" pour discerner cette qualité essentielle d'un acte ou d'un être à tel moment, ou son absence (*), de façons (disons) à faire "l'accord des esprits" (présupposés de bonne foi), comme c'est dans une large mesure possible pour une question d'ordre matériel, ou scientifique. Cela n'empêche que dans bien des

(*) Voir aussi à ce sujet la section "Dieu ne se définit ni ne se prouve - ou l'aveugle et le bâton" (n° 25) et la note "Dieu constamment se cache - ou l'intime conviction" (n° 19).

Les réflexions du présent alinéa et du précédent sont déjà préfigurées dans la sous-section plus haut "Vérité ou obéissance ? - ou l'homme face à la Loi", page 232 deuxième alinéa.

cas et qu'il s'agisse de nous-mêmes ou d'autrui, nous avons de cette qualité une perception immédiate, vive et irrécusable. Un tel discernement par perception immédiate ne peut s'acquérir par une "pratique". Il n'est peut-être pas non plus acquis du simple fait d'un haut degré de maturité spirituelle. Sans exiger une maturité particulière (même si celle-ci le favorise), ce discernement demande un état de silence intérieur, d'écoute (*), qui chez la plupart (y compris chez moi-même) n'est donné qu'en certains moments. Un tel moment est lui-même un instant de vérité : seul l'être en état de vérité est en mesure de discerner la vérité ou son absence dans un être.

La perception dont je parle, quand elle est présente, est aussi irrécusable que la vue du soleil ! Certains êtres, parmi lesquels de nombreux mystiques, semblent avoir de façon plus ou moins permanente ce don de "lire dans le coeur d'autrui", de discerner l'état de vérité d'un être devant eux, voire même d'un être éloigné. J'ai tendance à penser que ce n'est pas là une capacité, liée à un certain degré élevé de maturité spirituelle, mais est dans la nature d'un charisme, c'est-à-dire d'une capacité exceptionnelle accordée par Dieu pour l'accomplissement de la mission, et susceptible d'être retirée quand elle a cessé d'être nécessaire (**).

Ainsi s'est opéré en moi, je ne saurais dire moi-même de quelle façon, un changement profond dans la façon de voir "le bien" et "le mal", un changement qui d'ailleurs ne se manifeste en pleine lumière que par la réflexion que je poursuis en ces derniers jours. Ce changement concerne aussi bien le "bien" et le "mal" que comportent les événements qui viennent à moi, que mes propres actes ou agissements ou ceux d'autrui. Pour les événements, je me rends compte que même les plus pénibles ou les plus douloureux sont dans la nature de dons qui me viennent pour mon bénéfice - si la coque est dure, il m'appartient de la casser pour en extraire l'amande douce et m'en nourrir ! Et ce qui vaut pour moi vaut pour tous. Et alors même que nous refuserions et laisserions intacte telle noix de malheur à nous destinée, parce que la coque nous paraît dure ou l'amande amère, et les refuserions-nous toutes pendant une vie entière, que ces

(*) Voir à ce sujet la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7), notamment aux pages 14, 15.

(**) Voir la note "Création et maturation (3) : "dons et charisme" (n° 50).

Les trois alinéas qui suivent ont été insérés le 21 août, lors de la frappe au net de la présente sous-section et de la suivante.

refus mêmes seront la chair substantielle d'autres amandes encore dont il nous sera réservé un jour (peut-être dans une future et lointaine naissance...) de casser la coque, enfin, et de manger...

Ainsi tout événement, dans ses fruitions ultimes tant pour moi que pour tous, m'apparaît "bénéfique" dans son essence dernière, et ceci même dans le cas où sous son choc immédiat et par des réflexes profondément ancrés (*) il est ressenti comme "maléfique". Tant de fois un mal qui me frappait, souvent avec violence et de plein fouet, s'est transformé en un bien, en une connaissance, par le seul fait de lui chercher et lui trouver un s e n s , c'est-à-dire de trouver sa substance, à moi destinée ! Mais la pensée ne me viendrait pas de chercher ce "sens" si je ne savais déjà, par quelque connaissance profonde et sûre, qu'il y a bel et bien un "sens" dans tout ce qui m'advient, et que c'est dans ce sens, dans cette substance justement que réside le "bien" qui est dans toute chose, y compris celle en apparence la plus maléfique et la plus perverse. C'est cette f o i en moi qui est première, et non l'expérience sans cesse renouvelée qui vient la confirmer sans cesse. C ' e s t l a f o i q u i

(*) Je n'entends pas dire qu'à leur propre niveau de perception d'une réalité brute, ces "réflexes profondément ancrés" soient nécessairement erronés, et qu'ils ne correspondent souvent à une appréhension parfaitement exacte de ladite réalité, par exemple à celle d'une malveillance de telle personne se manifestant par l'événement. Une telle constatation d'une intention malveillante ou destructrice (que le "réflexe" nous fera non sans raison ressentir comme "maléfique") pourra être également le contenu d'une perception directe irréductible, ou le fruit d'un examen attentif. Il ne s'agit donc pas pour moi de nier toute validité objective à ces réactions psychiques, parfois d'une force péremptoire, qui nous font ressentir tels événements ou situations comme "maléfiques", ni de nier leur utilité pour nous mettre en garde vis-à-vis d'une situation qui demandera peut-être une vigilance particulière. Mais plutôt, de réaliser que cette "validité objective" reste toute relative, et qu'elle tend à oblitérer une a u t r e réalité plus délicate et plus essentielle, qu'il importe de ne pas perdre de vue sous le choc de l'événement, ou de retrouver quand elle a été perdue. C'est à cette condition aussi que la "réaction d'alerte" sera bel et bien un réflexe u t i l e , qui nous avertit et peut-être nous réveille d'une indolence ou d'une insouciance, sans pour autant nous désarçonner ni nous entraîner à dramatiser (et par là, bien souvent, à entrer dans le jeu de celui ou de celle qui veut nous "faire marcher"...).

Quant à l'image d'Epinal de la "perfection spirituelle" (version orientale), sous les traits de l'homme à tel point au dessus des contingences de ce monde des apparences, que pas un poil sur lui ni en lui ne bouge quoi qu'il puisse lui arriver (et ne serait-ce d'ailleurs qu'une bonne rage de dents, sans aller chercher des choses plus héroïques et plus extrêmes...), il sera sage de la laisser dans le magasin des accessoires d'un certain théâtre nommé "Spiritualité". Que celui qui s'efforcerait mōrdicus d'y ressembler, veuille seulement se rappeler que, tout comme lui et comme moi, Jésus lui aussi a connu le plaisir et la peine, et il n'a pas jugé nécessaire de s'en cacher.

e s t c r é a t r i c e et non l'expérience assumée qui, plus qu'une confirmation (toujours bienvenue) de la foi, en est véritablement le fruit (*).

Certes, la "coque" que nous présente un événement ou une situation et qui renferme la substantifique amandé qu'il nous appartient de croquer, est plus ou moins dure et coriace d'un cas à l'autre. Souvent il semblerait que plus la coque est résistante, plus ce qu'elle renferme est substantiel. Mais il arrive aussi que la coque soit autant dire absente, que la vie (ou Dieu...) nous fasse don d'amandes prêtes à être croquées. Et même, parfois, d'amandes d'importance - et qui si souvent, pourtant, sont refusées (**)! Dans la mesure où tout acte crée un événement ou une situation (ou modifie ou transforme dans un certain sens un événement ou une situation déjà présents...), on peut dire que l'acte est f e r t i l e spirituellement, c'est-à-dire qu'il est par sa nature même d i r e c t e m e n t fertile et non seulement "fertile à (peut-être très long) terme", dans la mesure où non seulement il crée ou découvre ou présente une substance, mais où de plus il n'entoure pas celle-ci d'une coque par trop épaisse et résistante. L'acte pleinement fertile, l'acte fertile par excellence, est celui qui nous met en présence immédiate d'une amande sans coque, prête à être mangée.

Ainsi l'acte "bon" ou "bénéfique", celui qui oeuvre "le bien", n'est plus pour moi celui dont les conséquences prévues me paraissent telles, ni celui accompli dans des louables intentions, et encore moins l'acte "licite" conforme à la loi ou aux usages, mais bien l' a c t e f e r t i l e spirituellement. Et si modeste et si humble soit-il, l'acte fertile pour celui qui l'accomplit est aussi l'acte fertile pour tout autre être et pour l'Univers dans sa totalité. Un tel acte ne présuppose chez celui qui l'accomplit aucune connaissance sur la nature de l'acte et sur ses effets possibles, probables ou certains, ni immédiats ni lointains. Il ne présuppose aucune maturité spirituelle ou mentale particulière (***). L'acte fertile n'est autre que l' a c t e a u t h e n t i - q u e , c'est-à-dire celui accompli dans un é t a t d e v é r i t é d e

(*) Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7), notamment la note de b. de p. (*) page 18.

(**) En écrivant cette ligne, j'ai pensé notamment au "don" permanent qui émane du petit enfant, et aussi au rayonnement tout similaire qui émane de certains êtres adultes en qui est préservée intacte, dans toute sa pureté et son intensité, la même force de l'innocence. Voir à ce sujet la section "Rudi et Rudi - ou les indistinguables" (n° 29) et la note "L'enfant créateur (2) - ou le champ de forces" (n° 45).

(***) Voir à ce sujet la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer", notamment les pages N 143-146.

l'ê t r e . Un tel acte est accessible à chacun à tout moment, en toutes circonstances, conformément à son propre libre choix. Accomplir un tel acte, c'est simplement être fidèle à soi-même, à "ce qui est le meilleur en nous". C'est simplement "être soi-même", en acquiesçant à son propre devenir spirituel - c'est véritablement ê t r e , et c'est véritablement d e v e n i r . C'est entendre et c'est suivre l'appel de celui que nous sommes appelés à devenir et qui se cherche à tâtons à travers celui que nous sommes. C'est l'acte non d'une obéissance, ni celui d'une connaissance bien informée (même quand il a pris grand soin d'être bien informé) ⁽⁵¹⁾, mais a c t e d e f i d é l i t é et a c t e d e f o i . Fidélité à soi-même et foi en soi-même, mais aussi fidélité à Dieu et foi en Dieu (alors que Dieu resterait à jamais non nommé et ignoré), indistinguables en vérité de la fidélité à soi-même et de la foi en soi-même.

Acte fertile, acte authentique, acte vrai, acte fidèle, acte de foi - c'est aussi l'acte " a g r é a b l e à D i e u ", c'est-à-dire l' a c t e " b o n ", l'acte oeuvrant "le bien", non selon la sagesse des hommes ou suivant la Loi humaine (celle-ci fut-elle octroyée par Dieu...), mais selon la Connaissance de Dieu Lui-même, qui lit dans le coeur de l'homme comme il voit aussi, dans son ampleur et dans sa profondeur, le vaste mouvement du devenir de l'Univers. C'est l' a c t e d e p a r e n t é qui atteste (si humblement soit-il) de notre ressemblance à Dieu - à Celui qui à voix très basse nous éclaire sur le vrai et nous appelle à créer. C'est, à l'image de l'Acte de Dieu, l' a c t e p l e i n e m e n t c r é a t e u r (*).

Dans cette lumière, si la notion d'"acte bon" prend un sens tout différent de celui que nous suggèrent nos habitudes mentales, la notion d'acte "mauvais", elle, tend à disparaître. Un acte est "plus ou moins bon", selon que l'état de vérité dans l'être qui l'accomplit est mêlé plus ou moins d'une gangue de non-vérité, sous la forme (le plus souvent, peut-être même toujours) d'une contribution plus ou moins forte de pulsions non reconnues (et par là-même non

(*) En qualifiant ici la création au plan spirituel d'acte "pleinement créateur", je sous-entends en même temps qu'une création qui excluerait totalement la dimension spirituelle ne peut être vue comme une création au plein sens du terme - elle cesse d'être bienfaisante pour celui qui l'accomplit, comme aussi pour le Monde dans son ensemble. Je me suis déjà exprimé dans ce sens dans les sections "Le Sens - ou l'Oeil" (n° 40, cf. notamment page 150) et "De l'âme des choses et de l'homme sans âme" (n° 51, cf. notamment pages 200, 201).

Que l'acte créateur au plan spirituel n'est autre que l'acte "authentique", ou "vrai", a déjà été effleuré dans la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (n° 49), bas de la page N 143 haut de la page N 144 (déjà citée dans la précédente note de b. de p.).

assumées) provenant soit du "moi", soit d'Eros (*). Plutôt que les actes "mauvais" qui sèmeraient ou propageraient ou renforceraient "le Mal" dans le Monde, nous discernons les a c t e s s t é r i l e s , inutiles, les actes-bruit ou actes-inertie, dont le seul effet au plan spirituel est de verser un surplus de bruit dans l'océan de bruit du monde des hommes, de rajouter un surplus de poids à sa prodigieuse inertie. Licites ou non, mûs par une volonté maléfique ou par les "meilleures intentions", blâmables ou louables (voire même "indispensables" et "nécessaires") au plan pratique, social ou philanthropique, ce ne sont pas à proprement parler des a c t e s , faisant entrer en jeu la liberté humaine et le pouvoir de créer, mais le déroulement plus ou moins heurté ou plus ou moins coulant de phénomènes entièrement mécaniques.

5) L'état de vérité est l'état pleinement créateur

Je voudrais revenir encore sur l' é t a t d e v é r i t é . C'est donc là l' é t a t c r é a t e u r au plan spirituel, l'état "pleinement créateur" dont sourd l'oeuvre spirituelle(**). On peut aussi le décrire comme l'état d'une c o m m u n i o n avec l'Hôte invisible, avec Dieu en nous : l' é t a t d' é c o u t e d e l a v o i x i n t é r i e u r e , de cette voix qui nous souffle, en chaque moment où nous faisons silence, ce qui est essentiel pour éclairer notre libre choix vers l'"acte juste" qui correspond aux exigences de ce moment (***) . Cette écoute créatrice n'est pas l'écoute passive, celle qui se borne à "prendre connaissance", mais une é c o u t e e f f i c a c e , rendue telle par la f o i en ce qui est entendu (****). En cette foi immédiate et nue gîte l'étincelle prête en tout moment à fuser, à embraser et à se transformer en acte créateur - tel un feu qui jaillit et saisit et transforme un bois mort en chaleur et en flammes ! C'est elle, la foi, la virginale ardeur de l'âme qui éveille la force enfouie ou assoupie au fond des souterrains et qui libère, anime et soutient. C'est elle qui transforme brebis moutonnaire en aigle, au vol puissant et solitaire...

(*) Je prends ici la "pulsion d'Eros" au sens plénier du terme, en y incluant aussi la pulsion de connaissance au plan mental (notamment artistique et intellectuel). Voir à ce sujet la note "Un animal nommé Eros" (n° 2).

(**) Voir la référence à la fin de l'avant-dernière note de b. de p.

(***) Comparer avec la section "Création et voix intérieure" (n° 55) et notamment la sous-section 3, "La création et l'écoute".

(****) Comparer avec la section "Acte de connaissance et acte de foi" (n° 7), notamment pages 14, 15. Voir également la section "La porte étroite - ou l'étincelle et la flamme" (n° 9).

Cette écoute attentive de la voix intérieure est aussi un état d'ouverture à ce qui vient, l'état d'accueil. Par cette voix les êtres et les choses nous parlent de ce qu'ils sont, au delà même de ce que nous en révélons nos sens et notre intelligence. Par elle nous percevons, autant qu'il nous sera donné, la réalité spirituelle. Pour celui qui, tout comme moi, n'a pas atteint à la stature du "voyant", c'est elle sûrement qui est cet "oeil spirituel" dont si rarement nous faisons usage, et c'est quand nous l'écoutons et l'entendons, que nous voyons (52) !

C'est alors que la chair grenue et la forme mouvante des choses sont pour nous messagères de beauté, c'est alors que l'amour oeuvre en nous et nous met à l'unisson avec l'amour qui humblement imprègne toutes choses et s'exhale en ce parfum de beauté. C'est alors que derrière le chaos et l'apparent non-sens du monde et de nous-mêmes nous voyons apparaître un sens, et qu'à travers les dissonances sans nombre de notre vie nous voyons se révéler la secrète harmonie d'une existence humaine.

6) Le fruit défendu (1) : résistances et souffrance du créateur

(16 et 22 août) D'après de nombreux échos qui m'en reviennent, il semblerait que souvent la création, et surtout l'oeuvre spirituelle, soit non seulement laborieuse, mais même pénible et plus ou moins tourmentée. Ma propre expérience pourtant à été très différente. La création chez moi, parfois laborieuse certes, ne s'accompagne pas de souffrance, mais toujours de joie. Parfois aussi, aux moments forts de la méditation (*), il y a une douleur, mais une douleur que je sens bienfaisante, une douleur bénie qui est joie autant qu'elle est douleur.

(*) Par contre, le travail mathématique n'a jamais été accompagné chez moi de souffrance (comme chez certains collègues), et encore moins, certes, de douleur (et je doute que la chose soit même possible). J'y vois un signe parmi beaucoup d'autres que ma relation à la mathématique, tout au moins aux moments où je "fais des maths", est entièrement dénuée de toute composante conflictuelle : c'est "l'amour sans le conflit", exempt de toute trace de répression dans les facultés de connaissance qui sont en jeu.

Si étrange que cela puisse paraître, ce n'est pourtant nullement là la règle dans la création scientifique, mais bien la rarissime exception. (Voir notamment à ce sujet, dans Récoltes et Semailles, la suite de notes "La mathématique yin et yang" (ReS III, notes n°s 119-125), et plus particulièrement la note "Les Obsèques du Yin (yang enterre yin (4))" (n° 124). Voir également la note "La circonstance providentielle - ou l'Apothéose" (n° 151).) Presque toujours, sous la poussée des valeurs dominantes et de l'ambiance culturelle qui les

promeut, tout l'aspect "yin" (ou "féminin") du travail scientifique se trouve systématiquement refoulé. Si mon oeuvre s'est révélée exceptionnellement féconde, je n'y vois pas d'autre cause que ma fidélité totale à tous les moyens de connaissance dont je dispose dans le travail mathématique. Dans ce travail, il me semble, j'ai toujours "fonctionné" sur la totalité de mes moyens. C'est pour-quoi aussi, sûrement, ces moyens se sont épanouis et multipliés de façon aussi impressionnante. Voir à ce sujet mes observations dans la note de b. de p. (**) page N 141, dans la note "Création et maturation (2) : point n'est besoin de "dons" pour créer" (n° 49).

J'ai de bonnes raisons de penser que le sentiment de souffrance qui si souvent accompagne le travail créateur, ressenti comme un frein malencontreux à la création, est toujours dû à un état de résistance intérieure contre la création : c'est une "souffrance de frottement", indicatrice d'un puissant freinage inconscient, d'une division dans celui qui crée. C'est la division et c'est le frottement entre celui qui acquiesce à la foi et à la volonté créatrices, et celui qui s'y refuse. Plus précisément, c'est la division entre celui qui veut connaître (car qui crée connaît, et qui découvre crée...), et celui qui craint de connaître et qui s'arc-boute de toutes ses forces, avec une énergie parfois désespérée (et presque toujours avec succès...), contre la connaissance sur le point d'apparaître. Je crois que tant que ce conflit n'est pas résolu, tant que "celui qui a peur" n'a pas été clairement vu, et de ce fait même n'a été clairement séparé de celui qui ne retient aucune peur dans son élan de connaissance ou dans sa soif de vérité - aussi longtemps la connaissance elle-même, fruit intérieur de la création, garde le sceau de cette division violente et profonde qui avait marqué sa naissance ; tel un enfant qui resterait marqué de l'état de division de sa mère quand celle-ci l'a conçu, porté et enfanté, alors qu'une partie puissante de son être s'insurgeait contre les oeuvres obscures du corps et contre ce qui allait naître...

Je ne dis pas que dans mon travail il n'y ait pas de résistances à la création, et surtout dans l'oeuvre spirituelle. Il s'est agi là avant tout d'un travail de découverte de moi - le travail par excellence qui va "à contre-courant" de toute l'immense inertie accumulée dans l'être, alors qu'à l'accoutumée le moindre pressentiment déjà de la menace d'un regard dépassant la façade soulève toute une cohorte empressée de résistances insidieuses ou véhémentes, pour détourner le regard malvenu ou pour l'intercepter. Aussi j'ai eu à poursuivre mon travail contre des résistances fortes et tenaces, pratiquement de tous les instants. Ces résistances sont ancrées, indissolublement je crois (du moins dans

l'état actuel de l'humanité (*)), dans la structure du moi. Je ne m'attends nullement qu'elles lâchent prise de mon vivant ! Et par tout ce que j'ai pu connaître tout au cours de ma vie du comportement humain, je n'ai pas le moindre doute que de telles résistances ne sont nullement une particularité de ma modeste personne (**), mais que de tout temps et chez tout homme elles ont été plantées, indéracinablement, dans la structure du moi. On peut les voir comme les serviteurs tout dévoués et vigilants de la sacro-sainte *I m a g e* de nous-mêmes, érigée en nous dès la plus tendre enfance et augmentant en poids et en rigidité au fil des ans et des événements - l'Idole de plomb (le plus souvent plaquée or) infiniment plus chère que le monde et ses merveilles (lesquel ne valent plus même une chiquenaude, quand *E l l e* est menacée...), plus chère que tous ses proches et tous ceux qu'on croit aimer, plus chère que sa propre vie... Ce sont elles, les forces feutrées et inexorables qui animent les rouages de cette étrange mécanique, d'une telle impeccable efficacité chez tous (ou peu s'en faut...), que j'ai déjà évoquée ici et là (la rencontrant à tous les pas...), en faisant allusion au "*m é c a n i s m e d e f u i t e*" (***) ; ce mécanisme qui à chaque pas nous pousse à "récuser le témoignage de nos saines facultés", à jouer les idiots en somme et à y croire (quitte au besoin à nous faire violence...), pour lui substituer les idées toutes faites, si fausses et si aberrantes soient-elles, taillées à la mesure de l'Image.

A dire vrai, avant que la méditation n'entre dans ma vie (le 15 Octobre 1976) (****), en les rares occasions où il y a eu en moi l'amorce d'un authentique travail créateur spirituel et une oeuvre spirituelle (si modeste soit-

(*) Aussi longtemps que l'humanité ne sera pas sortie de sa "maladie d'enfance", dont les "résistances à la connaissance de soi" que j'examine ici sont sans doute le symptôme le plus caractéristique. Voir à ce sujet notamment la section "Création et répression - ou la corde raide" (n° 45), et la note "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance" (n° 43).

(**) A la suite de lectures de Krishnamurti, vers 1971 ou 1972, j'avais d'ailleurs en tout le loisir d'observer l'action de ces forces en autrui et d'en être souvent abasourdi, tout en prenant comme chose allant de soi que de telles histoires de fous ne pouvaient se passer que chez les autres. Comme je l'explique dans les alinéas qui suivent, la première percée décisive dans mon aventure spirituelle (le 15 Octobre 1976) a consisté justement dans la découverte qu'il n'en était rien. Dans le langage de Freud, je dirais aussi que c'était le jour où j'ai enfin découvert que j'avais, moi aussi, un "Inconscient" !

(***) Au sujet dudit mécanisme de fuite, voir par exemple la note N° 43 déjà citée dans l'avant-dernière note de b. de p.

(****) Je fais le récit de cet épisode crucial dans *Récoltes et Semaines*, dans la section "Désir et méditation" (ReS I, n° 36).

elle (*)), ce travail était marqué dans un premier temps, qui était aussi le plus pénible et le plus laborieux, par une souffrance intense. Avec le recul, j'y discerne clairement toute la puissance d'une angoisse plus ou moins complètement refoulée. La tâche de refouler cette angoisse (décidément incompatible avec l'Image !) et la perception des résistances dont elle était un signe, mobilisait (et par là-même immobilisait vis-à-vis des tâches créatrices, spirituellement urgentes) la majeure partie, et de loin, de mon énergie. La souffrance n'était autre chose que le signe sensible, fortement perçu même si souvent elle restait bloquée à fleur de conscience, de la crispation de l'être, pris entre la montée (de nature toute mécanique) d'une "angoisse de refus" devant une connaissance s'apprêtant à faire irruption et pressentie bouleversante et par là-même menaçante, et le réflexe (tout aussi mécanique) de maintenir cet afflux d'angoisse hors du champ du regard conscient. Sous ces conditions il n'est pas étonnant que l'oeuvre spirituelle s'en soit ressentie fortement, alors qu'il s'agissait avant tout justement, à chaque fois, de prendre connaissance de moi-même (à la lumière de la situation de conflit dans laquelle je me trouvais alors impliqué).

La troisième fois pourtant il en a été autrement, puisque la crise a débouché sur le franchissement coup sur coup, à deux jours d'intervalle, de deux seuils cruciaux dans mon aventure spirituelle : d'abord la " d é c o u v e r t e de la m é d i t a t i o n " (dans la foulée de l'écroulement de l'Image...), puis les " r e t r o u v a i l l e s a v e c m o i - m ê m e " (fruit immédiat du rêve messenger dont j'ai parlé ailleurs (**)). Par suite d'une circonstance apparemment fortuite (et d'abord maudite !), et qui par la suite s'est révélée providentielle, dans les minutes suivant le choc qui avait déclenché la crise, les résistances se sont trouvées en quelque sorte suspendues et désamorçées, laissant au flux d'angoisse le temps d'envahir le champ de la conscience - et du

(*) Je vois trois tels épisodes. Le premier est l'épisode de "l'arrachement salutaire" du milieu mathématique, dans les premiers mois de l'année 1970. (Voir la section "Le tournant - ou la fin d'une torpeur", n° 33.) Le deuxième se place en 1974, et j'y ai fait allusion ici et là en passant, notamment dans la section citée et dans celle qui la précède. Je pense y revenir de façon plus circonstanciée au chapitre suivant. Enfin le troisième se déclenche le 10 Octobre 1976, pour aboutir à la percée décisive dont il sera question dans l'alinéa suivant, et qui fait l'objet de la section de Récoltes et Semaines citée dans la précédente note de b. de p.

(**) Il a été question de ce rêve dès le début de la Clef des Songes (page 1), et par la suite à diverses reprises encore, et plus particulièrement dans la section "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison", et l' a u t r e " (n°6), et plus particulièrement page 10. Voir aussi dans Récoltes et Semaines la note "Les retrouvailles (le réveil du yin (1))" (ReS III n° 109).

coup elles ont été débordées ! Telle une mer qui aurait rompu et emporté ses digues, l'angoisse a déferlé en trombe, pendant cinq jours d'affilée... Elle a déferlé jusqu'à ce qu'enfin, sans même savoir ce que je faisais, je f a s s e l e s a u t - un saut que dans les heures déjà qui ont suivi, j'ai reconnu comme la première grande p e r c é e , la première percée décisive dans mon aventure spirituelle.

Ça a été la première méditation de ma vie, alors que je "méditais" sans encore le savoir. La première fois que j'ai regardé, non seulement certains accesseurs de l'Image, mais l'Image elle-même et la réalité qu'elle recouvrait. Quelques heures de travail intense, sans savoir ce que je faisais ni où j'allais - pour voir s'écrouler l'Image avant même de savoir ce que j'étais en train de regarder (*). Je ne me suis pas attardé alors et encore moins désolé sur les débris de l'Idole. J'ai su que je venais de faire la découverte d'une faculté cruciale, ignorée ma vie durant (comme elle était ignorée par tous, selon toute apparence) : la faculté de "voir clair en moi-même" et par là-même, de voir clair aussi dans les conflits dans lesquels je suis impliqué et ce faisant, de les résoudre (**).

(*) Voir la section déjà citée de Récoltes et Semailles "Désir et méditation" (ReS I, n° 36). Dès ce moment, je réalisais bien clairement que l'Image "écroulée" n'était pas morte pour autant, et qu'elle allait se reconstituer vite fait ! Cette situation de l'Image éventée voire écroulée s'est reproduite bien des fois depuis, et a toujours été suivie d'une reprise en souplesse de ladite Image, dépassant toutes mes attentes ! Aujourd'hui (est-il besoin de le préciser) elle se porte encore aussi bien que jamais, et je présume qu'il en sera ainsi jusqu'à la fin de mes jours. (À moins que Dieu Lui-même n'en décide autrement - mais j'ai cru comprendre que c'était là une sorte de faveur qu'Il ne faisait jamais...)

(**) C'était là mon intime conviction, mais que j'étais tout prêt alors à mettre à l'épreuve des événements. Avec le recul de onze ans, je peux dire que pour l'essentiel, je ne m'étais pas trompé. D'ailleurs, dès les jours et les semaines qui ont suivi, j'ai eu ample occasion déjà de constater la fécondité de cette "faculté" que je venais de découvrir. Il m'a été donné notamment de résoudre de façon totale et définitive un bon nombre d'ambiguïtés invétérées (qui s'exprimaient par des doutes chroniques et jusque là obstinément écartés de la conscience, touchant entre autres à ma vie amoureuse et à la pulsion érotique en moi). Quelques mois plus tard, par une méditation-éclair de quelques heures, je me suis vu résoudre de même, et (s'est-il avéré) de façon toute aussi totale et définitive, le conflit que depuis près de vingt ans je sentais peser le plus lourdement sur ma vie.

Ceci bien souligné, il me faut ajouter que j'ai eu tendance, jusqu'à l'an dernier encore, à surestimer le pouvoir de pénétration de cette faculté de méditation par elle-même, laquelle n'est autre au fond que la "saine raison", mise au service d'un désir de connaître et (dans les moments les plus sensibles) d'une soif de vérité, que ne retiennent aucune peur (consciente ni surtout inconsciente...) de connaître. Comme je le souligne déjà dans la première section de

La Clef des Songes ("Premières retrouvailles - ou le rêve et la connaissance de soi"), même dans les meilleures conditions le regard conscient ne pénètre guère au delà les couches de la psyché proches de la surface. Il est vrai que d'y voir clair dans ces couches-là suffit déjà amplement à transformer profondément l'existence - car tout le "cinéma" qu'on se joue à soi-même et aux autres, c'est bien là à qu'il se situe ! Y voir clair, c'est laisser derrière soi tout "cinéma" - et c'est déjà immense. Mais cela ne signifie pas que certains blocages plus profonds, et certains mécanismes qui y sont liés (par exemple, chez moi, l'insidieux mécanisme d'ensevelissement du passé...) soient désamorçés pour autant. Même un travail assidu et intense sur les rêves à lui seul n'y suffit pas (et je reviendrai sur ce point dans le chapitre consacré au travail sur les rêves). Nous touchons ici, je crois, au domaine par excellence où l'homme réduit à ses seuls moyens (et alors même que l'esprit ne serait pas divisé dans son désir de se connaître et de se renouveler...) est impuissant. Seul l'Acte de Dieu a pouvoir de dénouer en l'homme ce qui a été noué en lui au plus profond, en les jours oubliés de son enfance...

Regarder avec attention pour y voir clair en soi-même est un t r a v a i l, pas tellement différent au fond de tout autre travail de découverte (*). J'ai appelé ce travail m é d i t a t i o n. Je venais de découvrir qu'il y avait en moi des choses à découvrir, et que j'étais capable de le faire, capable de "méditer" : j e v e n a i s d e d é c o u v r i r l a m é d i t a t i o n.

Par cette découverte cruciale, ma relation à l'oeuvre spirituelle, ou du moins à la découverte de soi (qui en est véritablement le noyau dur et le coeur), s'est transformée du jour au lendemain de façon irréversible et draconienne. L'angoisse une fois reconnue et affrontée s'est trouvée aussitôt désarmée - la marée de l'angoisse a fait place à une vague vaste et puissante surgie des profondeurs, me portant à la découverte de moi-même et d'autrui, dans l'exultation émerveillée du petit enfant qui découvre le monde. L'angoisse n'est pas réapparue dans les mois qui ont suivi, une fois que cette première grande vague créatrice avait fini de se déployer et par se fondre à nouveau dans le quotidien. Par la suite, il est vrai, elle a fait de brèves apparitions ici et là, l'espace de quelques heures ou de quelques jours, et même une fois, six ans plus tard, pendant une semaine ou deux, pour déboucher alors (après cette fort utile "redécouverte de l'angoisse", m'apportant dans la foulée une compréhension plus profonde de sa

(*) La différence principale entre le travail de découverte mathématique disons, et le travail de méditation, mis à part les e f f e t s de ce travail sur la psyché, se trouve dans la nature des résistances qui sont en jeu, résistances incomparablement plus puissantes dans la méditation. C'est pourquoi le travail de découverte de soi m'apparaît comme le plus difficile, le plus délicat de tous. Voir aussi à ce sujet dans Récoltes et Semailles les deux sections "Le fruit défendu" et "L'aventure solitaire" (ReS I, n°s. 46, 47).

nature) et dès le mois suivant, sur la rencontre avec "le Rêveur en personne" (*). Mais dans tous ces cas, ce n'était déjà plus la même angoisse ; non pas quelque résurgence d'un bloc d'angoisse immergé, et encore moins l'angoisse devant une tâche redoutable dans laquelle j'aurais été engagé, mais des angoisses "fortuites" pour ainsi dire, des angoisses "de circonstances" ou "de décollage", signes révélateurs certes et bienvenus (une fois reconnus) d'un état de fermeture et de crispation momentanée, et non plus des efflorescences à la conscience d'une peur refoulée et signes d'un état chronique. Avec onze ans de recul (onze ans de maturation quasi-interrompue et souvent intense, à l'écoute bien souvent des messages de l'Inconscient me venant par mes rêves...), je crois pouvoir dire en pleine connaissance de cause que ce jour mémorable, qui a été aussi le jour où pour la première fois la peur de connaître a montré son visage, la peur de connaître a disparu de ma vie.

Mais pour mon propre présent, plus important encore que les vicissitudes de ma relation à l'angoisse est le fait que désormais les résistances contre le travail de découverte de moi étaient repérées. Du même coup, c'était aussi la fin de la division en moi-même dans ce travail.

Aujourd'hui je décrirais cette situation en disant que les résistances à la connaissance proviennent du Moi, du "Patron" (**), alors que le désir et la volonté de connaître le vrai (quand ils sont bel et bien présents) sont de l'âme : de l'enfant, qui suit l'élan fougueux et souvent sacrilège d'une curiosité innocente et ardente, et de l'esprit, fidèle à l'appel d'une mission qu'encore il ignore. Avant ce passage crucial d'un double seuil (***), l'âme ne s'est pas connue distincte du "Moi", elle ne connaissait en fait que ce Moi. Faute d'être éclairée sur elle-même elle s'identifiait à lui bon gré, mal gré. Aux moments de crise provoquant un sursaut salutaire de l'esprit, c'était donc comme si c'était l'âme elle-même, faisant

(*) Voir la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites" (n° 21).

(**) Au sujet du "Moi" (ou plus modestement le "moi"), alias le Patron, voir le tableau de famille dans la note "La petite famille et son Hôte" (n° 1).

(***) Ce "double seuil" consiste en la "découverte de la méditation" et en les "retrouvailles avec moi-même", à deux jours d'intervalle. Dans ce qui suit, il est clair que ces retrouvailles de l'âme avec elle-même jouent un rôle non moins important que le premier de ces deux passages.

effort pour comprendre son état, qui en même temps avait peur de connaître (*) ; que c'était elle qui se cabrait secrètement, violemment, contre l'obscur et redoutable menace d'une connaissance sur le point d'apparaître, contre l'intolérable risque de la profanation de l'Image et d'une renaissance de l'être. Aussi le plus clair de son énergie était-elle bloquée à se cacher à elle-même cette division déchirante, peu conforme certes à l'Image, si belle et si édifiante (et dont jamais jusque là elle ne s'était souciée d'examiner la nature ni la provenance...).

Une fois enfin franchi le double seuil fatidique, cette véritable histoire de fous s'est trouvée soudain dénouée ! L'âme enfin s'était retrouvée, une avec elle-même désormais. L'obstacle à sa progression, l'obstacle à sa découverte d'elle-même ainsi que de la psyché dont elle est l'âme et dont elle a la charge, n'était plus e n e l l e , mais e x t é r i e u r e à e l l e . Et cet obstacle était enfin clairement reconnu, dans les résistances tributaires du Moi (alias l'Ego), au service de l'Image - de cette Image inlassablement reconstruite et rembellie aussitôt que détruite...

Résistances de conséquence certes, fortes et opiniâtres, et en même temps si habiles (quand on n'est sur ses gardes...) à donner le change sous des airs d'une telle vertu et si raisonnables... Mais après tout, vieux Sioux que j'étais désormais, j'en avais vu bien d'autres et elles n'avaient rien pour m'impressionner ! Une fois ces résistances bien v u e s et alors seulement, ou du moins quand leur existence et leur omniprésence a été bien comprise (alors même que leur action n'a pas cessé pour autant de rester occulte) (**), la

(*) Ce "comme si" correspond d'ailleurs bel et bien à une réalité, je crois. Aussi longtemps que l'âme ne se sait pas distincte du Moi, elle est irrémédiablement contaminée par toutes les ambiguïtés et toutes les manoeuvres du Moi, et cette "peur de connaître" (toute inconsciente qu'elle soit, ce qui n'y change rien) était sans doute bel et bien présente dans l'âme elle-même. Peut-être même est-il vrai que la peur, ainsi que la plupart sinon tous les s e n t i m e n t s , sont le propre de l'âme, et jamais du Moi (ni d'Eros), alors même qu'ils sont souvent suscités par des attitudes, options, mouvements du Moi (ou d'Eros, ou des deux). En l'occurrence, la peur de connaître serait le résultat de l'état de division de l'âme qui à la fois veut connaître, et (par son identification avec le Moi, due à son ignorance d'elle-même) se refuse à connaître.

(**) L'action de ces résistances est toujours "occulte", en ce sens tout au moins qu'elles ne se donnent jamais pour ce qu'elles sont. Elles se présentent toujours sous des apparences amies de notre projet de connaissance, et il faut une vigilance presque de tous les instants pour ne pas se faire piéger. Une inertie naturelle fait qu'on n'a que trop tendance, même une fois qu'on connaît la chanson et est censé (par expérience) savoir à quoi s'en tenir, à

oublier l'existence de ces garces, voire même à s'imaginer que désormais elles ont désarmé et qu'on est au dessus de ces contingences. Quand commence à s'installer un tel sentiment de fausse assurance, de fausse sécurité, c'est très mauvais signe et à coup sûr on est déjà en train de se "faire avoir" d'importance et que déjà elles nous mènent par le bout du nez...

Pour autant que je sache, la première personne dans l'histoire de notre espèce à avoir vu clairement ces incroyables forces de résistance dans la psyché, et de plus et surtout, non seulement chez les autres mais encore en lui-même, a été Sigmund Freud. C'est aussi la seule personne dans ce cas dont j'aie connaissance, à l'exception de ma modeste personne !

connaissance qu'on a de la nature du travail de découverte de soi commence à devenir réaliste. Ce travail commence alors à dépasser le stade des simples escarmouches de l'âme, essayant tant bien que mal de se préserver des empiètements et des grossièretés lui venant d'on ne sait trop quels quartiers ignorés. C'est alors, et alors seulement que peut se poser la question (qui dès lors finit toujours par trouver solution...) comment dépister les résistances, et comment les déjouer.

Mais l'essentiel ici n'est nullement question de "rapports de force" ni de "stratégie" (lesquels n'ont rien à voir dans la création, et encore moins dans l'amour et dans l'oeuvre spirituelle), mais bien question de " m o r a l ". Quand la foi de l'âme en elle-même s'est enracinée dans une connaissance claire et sûre de son indestructible unité (*), sa progression cesse d'être la marche douloureuse et tâtonnante de celle prise entre le désir de chercher et la peur de trouver. Sous le soleil de midi ou dans les ténèbres épaisses de la nuit, ardent et sergin même là où il peine laborieusement, son voyage est joie et des ailes la portent en avant, à la rencontre de la Bienaimée qui l'attend...

Cela peut à première vue sembler un paradoxe, qu'une connaissance de soi tant soit peu approfondie doive de nécessité passer par une prise de connaissance des résistances à la découverte de soi. Bien souvent pourtant et de façon

(*) A vrai dire, pour arriver à la claire connaissance de cette "indestructible unité", en cette mémorable année 1976, il avait fallu que quelques mois avant ce passage crucial du "double seuil" dont il vient d'être question, que se fasse (en douceur cette fois, et sans aucun travail conscient de ma part qui l'aurait préparé) une autre transformation, dont j'en'ai reconnu toute la portée que des années plus tard : la remontée des couches profondes des traits "féminins" en moi que toute ma vie (sauf dans mon travail mathématique) j'avais maintenus refoulés. Voir un récit de cet épisode plus discret, mais spectaculaire par ses effets immédiats, mais non moins crucial, dans Récoltes et Semailles, dans la note "L'acceptation (le réveil du yin (2))" (ReS III, n° 110).

toute semblable, il arrive que la lumière subite d'un instant de vérité apparaisse, comme par miracle, par la seule vertu de l'humble constat d'un état de non-vérité en nous-mêmes. Ces deux situations d'ailleurs sont liées de très près : les résistances ne sont autres en effet que les " f o r c e s d e b r o u i l l a g e " , essayant par tous les moyens de perturber le silence intérieur d'un "état de vérité", sur le point de s'instaurer ou déjà instauré - cet état qui seul nous permet de prendre connaissance de nous-mêmes (à l'encontre des idées, souvent avantageuses, que nous nourissons sur notre compte). Et ce sont bien là des f o r c e s véritables et non une simple inertie, d'une prodigieuse véhémence (aussi longtemps du moins qu'elles n'ont été vues, comprises et acceptées...), qui alors se lèvent pour voler au secours de l'Idole menacée ! On pourrait à bon droit les appeler les " f o r c e s a n t i - v é r i t é " - celles qui viennent contrer pas à pas que dis-je, millimètre et semblant de millimètre par millimètre, les forces créatrices spirituelles de l'être, et ceci d'autant plus efficacement qu'elles restent non reconnues. Les voir c'est véritablement voir la " n o n - v é r i t é " en action en nous, c'est voir cela en nous qui constamment élude le vrai et pousse en avant le faux...

Comme je l'ai déjà laissé entendre (*), presque toujours chez moi ces forces prennent les apparences de la "voix de la raison" (me prenant en somme par mon faible;...), quand ce n'est celle de la simple décence, taxant de digressions et de découpages de cheveux en quatre, quand ce n'est de bombinage, de fumisterie voire de simple délire, cette sorte d'outrecuidante folie qui sans cesse m'incite à aller fourrer mon nez là où personne jamais ne le met et à faire et à dire ce que jamais personne dans son bon sens se songerait ni à faire ni à dire !

Quand nous ne sommes sur nos gardes à tout moment de nous laisser dérouter par cette voix familière et aux accents si convaincants, il est bien rare que notre foi fragile en l' a u t r e v o i x , si discrète et si basse, n'en soit désarçonnée. Et alors même qu'elle tiendrait bon pourtant, il est plus rare encore, sûrement, qu'elle n'en reste toute intimidée et peu encline à s'aventurer par trop en dehors des limites si péremptoirement marquées du "raisonnable" et du "séant".

Pour utiliser cette fois (une fois n'est pas coutume) une comparaison quelque peu guerrière, l'entreprise de découverte de soi serait comme la conquête d'un vaste territoire inconnu, par l'armée au grand complet de toutes

(*) Voir la section déjà citée "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l' a u t r e " (n° 6).

nos facultés. Dans cette armée d'élite parfaitement équipée, et jusque dans son Etat-major et dans l'entourage immédiat du Chef d'Armée, se sont infiltrées (Dieu sait comment...) des forces adverses, afin d'en saper le moral et de la dissuader d'avancer même d'un pouce. Leur travail sera efficace aussi longtemps que le Chef aura peur de regarder la situation en face, alors pourtant qu'une multitude de signes concourants l'en avertissent déjà assez clairement. Par son propre choix, il sera victime d'une situation ambiguë d'autant plus dangereuse, qu'il l'aura lui-même condamnée à rester occulte, sous peine (on s'en doute) d'enfreinte à la discipline et au sacro-saint moral de l'armée (réputée sans peur et sans reproche). Que ce Généralissime pusillanime reconnaisse et assume sa peur qui ne disait pas son nom, dépiste l'adversaire dans ses rangs et, sans même le passer par les armes (ce serait là trop simple !) renvoie chez eux ces mécréants et prenne ses dispositions pour qu'on ne les y reprenne plus, la situation du coup aura changé totalement ! L'ennemi aura beau le harceler sur ses flancs, à présent qu'il est à bon escient vraiment sûr de ses forces, plus rien désormais ne peut l'empêcher d'avancer.

7) Le fruit défendu (2) :

a. Le fait le plus dingue...

(17 août) L'existence dans tout être humain de ces "forces anti-vérité", de ces mécanismes puissants (et le plus souvent tout-puissants !) de refus et d'escamotage de la réalité, est pour moi le fait le plus dingue, le plus stupéfiant, le plus incroyable (et pourtant vrai !) de l'existence humaine (*). Depuis la nuit des âges et jusqu'à aujourd'hui encore, ces forces dominent plus ou moins totalement, jour après jour et heure après heure, la vie d'un chacun (et y compris la tienne, cher lecteur !) et la vie des peuples. Mais l'aspect le plus délirant de tous dans cet état de choses délirant, c'est qu'il soit à

(*) Sans toujours prendre le loisir de m'y arrêter longuement, je me suis vu confronté à ce "fait dingue" pratiquement à chaque page de La Clef des Songes, sous une forme ou une autre. En plus de la présente sous-section et de la précédente, de la veille ("Le fruit défendu (1)"), les sections et notes qui y sont pour l'essentiel consacrées me semblent à présent être surtout les suivantes : "La clef du grand rêve - ou la voix de la "raison" et l' a u t r e", "L'homme est créateur - ou le pouvoir et la peur de créer", "Création et répression - ou la corde raide", et surtout "La Farce et la Fête" (section n°s 6, 34, 35,), et "Présence et mépris de Dieu - ou la double énigme humaine", "Les deux versants du "Mal" - ou la maladie d'enfance", "La mystification - ou la création et la honte" (notes n°s 41, 43, 46).

tel point ignoré par tous - comme dans une maison de fous où tous, y compris le personnel et la haute direction seraient fous à lier, sans se rendre compte de rien tant les extravagances d'un chacun leur seraient devenues la chose la plus et la seule normale du monde.

Même ceux qui ont entrevu confusément que quelque chose comme qui dirait cloche, sont très loins d'en avoir réalisé toute la stupéfiante portée et surtout : ses implications pour soi-même. Ceux qui ont à connaître et à tenir compte de ce fait dingue dans leur vie professionnelle, psychothérapeutes et historiens notamment, ne se distinguent en rien des autres pour autant : ils laissent leurs "réflexes professionnels" dans leurs cabinets de travail dès qu'ils rentrent chez eux. Le thérapeute doit être bien sûr que ce genre de choses (un peu étrange certes mais on s'y fait...) ne concerne que ses clients (et encore, quand il les reçoit), et il ne semble pas que l'idée lui vienne jamais que le cinéma permanent qu'il entrevoit là puisse exister aussi chez ses proches et même (mais oui !) chez lui-même, et dominer subrepticement sa relation aux siens, à ses amis et à lui-même. Et pareil avec l'historien et les difficultés que lui posent à tout instant, dans son travail tout dévoué à la Science, les contradictions pas piquées de vers entre les témoignages au sujet des mêmes faits (classés "historiques"), et tout autant entre les versions qu'en donnent les historiens (mais, c'est là une chose entendue, c'est sa version qui est la bonne).

En fait, parmi les gens (et il y en a eu un bon peu) que j'ai eu l'occasion au cours de ma vie de connaître tant soit peu par un contact personnel, il n'y en a pas un qui ait vu ou seulement entrevu la chose, même s'il arrive à la rigueur que l'un ou l'autre en cause (*). Et les gens dont j'ai entendu causer ou que je connais tant soit peu par leurs écrits, il y en a deux en tout et pour tout dont j'aie lieu de penser (et même dont en fait je sache) qu'il avaient vu : c'est Freud et Krishnamurti (**).

Et encore, chez Krishnamurti il a manqué l'essentiel, tout comme chez ses adeptes qui récitent un discours krishnamurtien sans pour autant bouger d'un

(*) J'ai fait moi-même partie de ceux qui "récitent un discours krishnamurtien sans bouger d'un poil", dans les années qui ont précédé le "saut" (en octobre 1976) dont il a été question dans les pages précédentes. Avec cette différence seulement que je voyais bien "la chose" chez les autres très clairement (semblable en cela au Maître lui-même, dont les livres m'avaient incité à regarder), mais ça ne m'avancait pas plus que ça n'avancait ceux qui étaient l'objet de mes charitables attentions. Voir à ce sujet dans Récoltes et Semailles la note "Yang joue les yin - ou le rôle de Maître" (ReS III, n° 118), ainsi que "Krishnamurti - ou la libération devenue entrave" (ReS I, note n°41).

(**) (8 septembre) En lisant le dernier des livres publiés de Marcel Légaut, "Méditation d'un chrétien du XX.ème siècle" (1983), je constate avec joie que Légaut à lui aussi tout au moins entrevu ce fait crucial, y compris dans le cas de sa propre personne.

poil : c'est qu'il n'a jamais su, ou tout au moins jamais dit, que ce qu'il avait constaté chez tout le monde (et déjà il avait du mérite, car il était bien le seul...), ça existait et agissait en lui-même exactement pareil (*). Il me semble d'ailleurs quasiment impensable qu'il ne s'en soit pas aperçu pourtant au moment de sa grande percée, quand il s'est dégagé de l'idéologie théosophique qui avait couvé sa vie jusque là, quand a éclos sa propre vision tout autrement pénétrante de la psyché et des choses spirituelles. Mais lesdites "forces" ou "résistances" ont du ratiboiser vite fait le souvenir de ce qui s'était passé en lui en ce moment de crise créatrice. Par la suite il était intimement convaincu (et sûrement comme chose allant de soi chez quelqu'un comme lui...) que ce qu'il avait bel et bien découvert à ce moment-là (et Dieu sait pourtant que ça ne ressemblait pas aux pieux lieux communs qu'il récitait sagement avant, à la suite de ses bienveillants tuteurs spirituels !), il l'avait toujours su de science infuse - comme il sied certes au Messie tant attendu ! Et si après cette magnifique percée spirituelle il n'a plus bougé, ce n'est sûrement pas tant parce qu'il avait voué sa vie et son énergie à diffuser ses "Enseignements" (qui sûrement méritaient bien ça, à part la majuscule...), mais parce qu'il s'était figé en la pose de l'Enseignant et du Modèle, et qu'il était dupe tout le premier des mécanismes de fuite et de complaisance à soi qu'il avait si clairement vu chez les autres, et qu'il ne se lassait pas de mettre en évidence (**) (et Dieu sait qu'elles le méritent !).

Par contre, chez Freud s'est maintenu jusque dans les dernières années de sa vie une attitude de saine méfiance vis-à-vis de ses propres mécanismes égoïques, et de ceux surtout dont il est question ici, les "forces-cinéma" qui inlassablement se chargent de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Chose en apparence paradoxale et d'autant plus réjouissante, lui qui faisait profession d'ignorer l'existence même d'une réalité spirituelle (***), il n'a

(*) Comparer avec la note de bas de page (****) page N 49 (à la note "Marcel Légaut - ou le pain et le levain", n° 20), et avec la note plus circonstanciée sur Krishnamurti et sur Freud, "Rôle de Guru et destin de héros" (n°), au Chapitre VII.

(**) Comme je le rappelle dans l'avant-dernière note de b. de p., pendant des années j'ai fait pareil que le Maître...

(***) C'est visiblement là, avant toute autre chose, la dimension manquante dans la grande vision novatrice développée par Freud. Mais (comme je l'ai fait déjà ressortir dans la note "Hommage à Sigmund Freud", n° 6) "c'est là quasiment un détail" (cf. page N 15). Ces rajustements de perspective, faisant apparaître les vraies dimensions de l'oeuvre, ne pouvaient manquer de se faire, par la vertu même de la fécondité puissante de la vision nouvelle apparue. Ce

qui a compté, c'était la grande Percée - une percée unique dans l'histoire de notre espèce, et dont Freud a été l'ouvrier courageux, probe et solitaire.

pas cessé jusqu'à la fin d'être vivant spirituellement et de grandir en esprit (*). Il est la seule et unique personne dont j'aie connaissance (à part moi-même) qui ait vu clairement les forces occultes en oeuvre dans sa propre personne, et de plus non seulement dans un passé présumé dépassé mais dans son présent. Il n'a pas cédé à la tentation du Maître de s'ériger en modèle, de se croire taillé dans un bois différent de celui du commun des mortels, d'une essence supérieure à celle de ses élèves ni même à celle de ses patients. Sûrement il devait sentir la grandeur de sa mission (une des plus grandes, à mes yeux, qu'il ait été jamais donné à un homme d'accomplir...), ce qui ne l'empêchait nullement de se voir soi-même avec un regard réaliste, sans complaisance, vigilant. Il a su, quand à ses yeux l'occasion l'exigeait, aller au delà de la vision des choses et de sa relation à autrui que lui soufflait l'Image, en se fiant au message de ses rêves (dont il avait su reconnaître le rôle crucial de messagers de l'Inconscient). Il est possible et même probable qu'il soit allé plus loin sur le chemin de la connaissance de soi qu'aucun autre homme avant lui, tout au moins en ce qui concerne la connaissance du "moi" (**) (sinon celle d'Eros et encore moins, certes, celle

(*) Je n'ai pas trouvé encore l'occasion pour prendre connaissance de la vie de Freud, comme j'aimerais le faire. Le peu que j'en sais provient presque exclusivement de ce que C.G. Jung dit dans son autobiographie au sujet de Freud, dont l'oeuvre et la pensée furent le tremplin pour la sienne. Ma très haute opinion de Freud en tant qu'homme, alors que je ne le connaissais encore que par ses principales idées, provient de la lecture attentive d'un témoignage qui s'efforce (sous des airs de supériorité paternelle) de le débiner. Voir à ce sujet la note "Témoignage à charge - ou le maître mal aimé". Ce "témoignage à charge" contre le maître aimant et mal aimé, quand on ne se laisse mener par le bout du nez et qu'on se donne la peine de lire dans les lignes et entre les lignes, se retourne en un témoignage assez accablant contre le témoin lui-même, élève mal-aimant et ingrat d'un maître probe qu'il s'efforce d'évincer (tout en jouant les papes d'une "spiritualité" hautement savante et garantie "scientifique"...).

(**) Comme je le souligne dans la sous-section qui suit ("Le noyau dur - ou les oeillères"), c'est surtout cette connaissance du "moi", tellement dédaignée par quasiment tous les spirituels, qui m'apparaît comme le "noyau dur" sur le chemin de la progression spirituelle. C'est contre cette connaissance-là, contre la profanation de l'Idole sacrée, que se lèvent les résistances affolées, prêtes à tout saccager ! Cet écheveau noué du conflit dans l'homme ne se situe nullement dans l'Inconscient profond, qui ne participe en rien à ses soubresauts. Et ce n'est pas par hasard que ce dont inlassablement nous parlent surtout les rêves (quand nous ne nous bouchons pas les oreilles pour ne pas les écouter...), ce n'est nullement la vie des couches créatrices profondes (qui échapperont sans

doute à jamais à la connaissance humaine, ou du moins à l'intelligence humaine), mais bien de cet écheveau qui constamment nous pousse, nous bouscule, nous escroque et nous fait escroquer (ou jouer les papes...) - et c'est là aussi que se situe notre responsabilité tangible et immédiate, et non dans la "réalisation" de je ne sais quels états ineffables, ni dans la production de discours hautement érudits et savants. C'est pourquoi, réflexion faite (et au risque de lui déplaire !), la figure de Freud, dans son courage, dans sa probité, dans sa fidélité à soi-même et à sa mission véritablement prométhéenne, m'apparaît d'une stature *s p i r i t u e l l e* exceptionnelle. Et très peu d'hommes qualifiés de "spirituels" (et fussent-ils bel et bien à tu et toi avec le bon Dieu) me paraissent avoir joué un rôle aussi crucial que Freud dans l'aventure spirituelle de l'espèce humaine à la rencontre de la connaissance d'elle-même.

de l'âme). Sûrement il serait allé beaucoup plus loin, et sa vision de la psyché et du Monde, comme aussi sa propre personne, en auraient été profondément transformés, s'il n'avait réservé à la connaissance de soi-même une place des plus modestes et quasiment marginale (du fait même, sûrement, que cette recherche ne concernait "que" sa propre personne !) dans son travail et dans son oeuvre, qui se voulaient "scientifiques" et "objectifs".

C'est surtout par la conception qu'il avait de la science et de l'objectivité "scientifique", et par son propos délibéré de ne considérer comme connaissance "sérieuse" que celle qui correspondait à cette conception, qu'il est resté prisonnier (il me semble) de l'esprit de son temps, qu'à d'autres égards il a dépassé de très loin. Il faudra des siècles sûrement avant que ses grandes idées maîtresses sur la psyché soient véritablement comprises et assimilées dans toute leur prodigieuse portée, ne serait-ce que parmi les gens les plus instruits et les plus portés vers une connaissance de l'homme et vers une vie authentiquement spirituelle (inséparable, en vérité, d'une pratique vigilante de la connaissance de soi) ; et encore quand je dis "siècles", c'est là une estimation que j'aurais considérée il y a un an encore comme d'un optimisme délirant ! Mais la grande Mutation aidant...

b. Le noyau dur - ou les oeillères

J'aurais beaucoup de mal à concevoir qu'une vie tant soit peu "spirituelle" soit possible, sans qu'elle ne s'accompagne ne serait-ce que de bribes ou d'amorces éparses de connaissance de soi (*) ; non pas la *p o s e* certes

(*) En écrivant ces lignes, j'ai été quelque peu perplexe en pensant au cas de Krishnamurti, chez lequel, en aucun endroit de ses livres et autres textes que j'ai eus sous les yeux, il n'y a la moindre trace de "bribe" ou d'"amorces" d'une connaissance de soi ! (Bien qu'il y soit question très souvent de la

connaissance de soi.) Faut-il donc dire que la vie de Krishnamurti, du moins dès après la grande percée, n'a pas "tant soit peu" été une vie "spirituelle" ? Ce qui est sûr pour moi, c'est qu'il y a eu cette très longue période (que je suis tenté d'appeler "stagnation") où il n'a pas progressé, tout en s'enlisant dans une complaisance à soi, entouré et emprisonné par une cour d'admirateurs fervents. Pourtant, ses "Commentaires sur la Vie" attestent d'une qualité de présence exceptionnelle, lors des entretiens qu'il y a notés avec une acuité remarquable. Si mon souvenir ne m'abuse, ce livre-là tout au moins est une authentique création, y compris (ce me semble) au niveau spirituel. Il y a là pour l'instant un mystère, qui s'élucidera peut-être quand je trouverai le loisir de me replonger dans la lecture de ce livre...

(qui est aujourd'hui la chose la plus commune du monde dans certains milieux) mais bien la chose. Je ne pense nullement ici aux choses sublimes et ineffables qui se passent entre l'âme et l'Inexprimable et qui emplissent des tonnes innombrables de livres pieux et délectables, dont je n'ai eu entre les mains que quelques-uns, mais j'ai comme une impression qu'il y a là un certain "genre" (baptisé "spiritualité"), assez prisé ma foi et de nos jours (si sombrement matérialistes...) autant que jamais. Mais je pense aux choses grosses comme le bras, les escroqueries abracadabrantes et effrontées montées par le moi pour épater la galerie et y inclus lui-même - des choses pas bien loin d'ailleurs pas la peine d'aller plonger dans d'insondables profondeurs (pour aller y pêcher peut-être toute une panoplie d'érudition mythologique...) ; des choses ici-même à portée de main et à fleur de conscience et si grosses en effet que c'est pure merveille comment on arrive à se promener avec, pendant un jour pour certaines et pendant une vie entière avec d'autres, sans jamais, au grand jamais les remarquer ! Et je pense aussi aux eaux du désir qui montent sans bruit et qui contournent les barrages et se fauillent et s'insinuent et trouvent à s'assouvir à la sauvette ni vu ni connu Dieu sait comment...

Il y a de quoi regarder sans avoir à sortir de chez soi, et de quoi y passer sa vie facile, ou sinon des années. Certes, ce n'est pas donné à tous de se passionner à tel point pour ce que personne ne regarde jamais. Mais la chose tellement dingue, c'est pas que personne ne regarde, mais que personne ne fait mine d'en noter seulement l'existence ! Les livres sublimes sur l'âme n'en parlent au grand jamais, si ce n'est par quelques allusions pudiques et désolées au "péché" de ceci et de cela (l'orgueil certes mais aussi la concupiscence, sainte horreur !), dans les pièges desquels il faut surtout se garder de tomber mais au contraire s'en détourner pour élever l'âme vers les choses élevées.

Pourtant, on pourrait penser que l'âme ça la concerne, ce qui se passe là sous son nez, avec son assentiment tacite (alors qu'elle discourt peut-être ou s'entend discourir de choses élevées) ! Pour ma part, j'ai la naïveté de croire que les escroqueries patentes dont l'âme est partie prenante tout en faisant celle qui n'est au courant de rien, n'est pas sans influencer (disons) sur sa relation à Dieu, ou tout au moins sur Sa relation à elle ; que pendant qu'elle est lancée (à ses heures de loisir) dans des rêves tout en rose sur les Réalités Supérieures et sur le caractère illusoire de cette Vallée de Larmes, Lui Il n'en pense pas moins - même si, selon Son habitude, Il se tait. Je vais même jusqu'à penser que la question de la relation de l'âme à Dieu ne commence vraiment à se poser que quand ladite âme a commencé enfin, tant soit peu, à ce confronter à ce capharnaüm qu'elle traîne avec elle sans daigner seulement en noter l'existence. Et même quand elle aura commencé, elle ne sera pas près d'avoir terminé, même animée d'une authentique soif de vie spirituelle voire, d'un authentique languir de Dieu. Car le noyau dur du viatique, dans son périple spirituel, ce noyau qu'il lui faudra casser et recasser à longueurs d'existences, il ne réside pas en Dieu, bien au contraire. Dieu n'est pas la coque, Il est l'amande. C'est nous qui secrétons la coque, et les beaux discours sur Dieu l'épaississent et la durcissent et nous éloignent de Lui. Arriver à l'amande c'est casser la coque, et nul ne la casse sans au moins prendre note qu'elle existe. Dieu, Lui, Il est Appel à oser - et quand nous osons, Il est Savoir, qui nous dira selon les besoins où sont nos dents et comment en faire usage. Aucun problème de ce côté là !

Et ce n'est pas Lui non plus qui maintient ces oeillères qui font que l'âme ne voit rien de ce qu'elle traîne avec elle. Si elles y sont toujours et l'empêchent de voir, c'est parce qu'elle le veut bien. Elle n'a pas la moindre envie sûrement de prendre connaissance ni des oeillères, ni de ce qu'elles lui cachent. Tant pis pour elle - elle aura à refaire ses classes aussi longtemps qu'il faudra, naissance après naissance, jusqu'à ce qu'enfin, de guerre lasse, elle finisse enfin par risquer un regard et qu'elle commence à prendre connaissance d'elle-même et de ce ballast qu'elle traîne...

Pour le dire autrement, l'aventure spirituelle de l'âme, bien avant d'être l'aventure de sa relation à Dieu, est celle de sa relation à la psyché dont (comme son nom l'indique) elle est l'âme, et par là et en même temps le maître responsable. Et sa relation à la psyché n'est autre chose que sa relation au corps, à Eros et au "moi" - le corps

en lequel elle s'enracine pendant son périple terrestre, Eros à mi-chemin entre elle et Dieu, le moi à mi-chemin entre elle et le Groupe. C'est là ce "noyau dur" dont je parlais, et il est triple - mais la partie la plus dure des trois c'est le moi et la relation au moi. Et c'est lui aussi, le moi, instrument mi-servile mi-récalcitrant du Groupe, qui a taillé sur mesures et posé les oeillères.

Et je vois deux passages (ou "seuils") cruciaux entre tous dans le cheminement de l'âme à la recherche d'elle-même et de Dieu. L'un est celui où elle se découvre elle-même, en se découvrant distincte du "moi" et par là-même autre chose qu'un réseau inextricable de réflexes et de fringales. L'autre, quand elle découvre les oeillères, et du même coup s'en débarrasse (*).

Chez moi, les deux franchissements se sont suivis à deux jours d'intervalle (**), d'ailleurs dans l'ordre inverse de celui que je viens de dire. Je suspecte que chez la plupart des "spirituels", et peut-être même chez tous à part moi, l'âme commence par se découvrir elle-même. C'est alors, il me semble, et alors seulement qu'elle est prête pour faire la "découverte" de Dieu, c'est-à-dire : à Le reconstruire, au moment choisi par Lui (***). Et je suspecte aussi

(*) Il est entendu que par "oeillères", j'entends les dispositions invétérées de la psyché, qui la font adhérer plus ou moins aveuglément à une Image d'elle-même de sa fabrication, et ignorer systématiquement tous les magouillages du moi (et aussi les poussées et les gratifications à la sauvette d'Eros), lesquels ne s'y conforment guère. Quand je parle du moment crucial où on se "débarrasse" des oeillères, cela ne signifie nullement qu'on voie clair d'un coup sur tout le tableau, ni que les magouillages et les poussées de toutes sortes cessent comme par enchantement. Cela ne signifie pas non plus que les forces qui sans cesse poussent l'esprit à ne pas regarder, aient soudain désarmé - elles ont seulement perdu leur prodigieuse véhémence. Ce sont désormais des forces d'arrière-garde qui essaient tant bien que mal de limiter les dégâts, devant l'avancée de "l'armée ennemie" (formée par les facultés de connaissance, désormais bien unies sous le commandement de l'esprit). (Voir la parabole "quelque peu guerrière" à la fin de la précédente sous-section "Le fruit défendu (1)", où il était déjà question de ce tournant crucial dans l'aventure spirituelle.) Ce tournant n'est nullement un "happy end", après quoi tout n'est plus qu'ordre et beauté (dans le style des clichés spiritualistes sur l'âme qui a "réalisé Dieu" et tout est arrivé...), mais c'est au contraire le commencement d'une dure et probablement longue étape, d'un travail tenace et rigoureux, à contre-courant sans cesse de l'inertie propre à la psyché toute entière, et des "forces anti-vérité" issues du moi...

(**) Voir à ce sujet la sous-section précédente, page 247 et suivantes.

(***) (25 août) Il serait sans doute plus exact de dire qu'à ce moment là commence pour l'âme l'aventure de la "découverte de Dieu", même si pendant de longues années encore (comme ce fut le cas chez moi) la pensée de l'"âme" et de

"Dieu" ne lui vient pas. A dire vrai, le jour même où j'ai franchi ce seuil-là, j'avais déjà fait la "rencontre" avec Dieu, dans sa qualité de Rêveur bienveillant, qui m'avait envoyé le rêve messager et par là suscité cette naissance à moi-même. Mais je n'avais alors ni idée de mon "âme" (mot qui était pratiquement absent de mon vocabulaire !), et encore moins pensais-je à Dieu - alors que ma pensée ne prenait pas seulement la peine de s'attarder tant soit peu sur le Rêveur qui venait de se manifester à moi de façon si décisive ! (Voir la section "Rencontre avec le Rêveur - ou questions interdites", n° 21.) Aussi serait-il peut-être plus exact de considérer qu'à ce moment, je n'étais pas "prêt à rencontrer Dieu" en pleine connaissance de cause - et que c'est la raison pourquoi cette rencontre ne s'est faite que dix ans plus tard.

La pensée me vient aussi de l'expérience de mon père en prison. (Voir la section "Splendeur de Dieu - ou le pain et la parure", n° 28.) C'était là sûrement une "rencontre avec Dieu", mais qui s'est accomplie sans que mon père ait franchi le seuil dont je parle (et qu'il ne devait jamais franchir au cours de cette existence terrestre-là) - sans avoir fait d'abord la "découverte de son âme". La suite de sa vie semblerait d'ailleurs montrer qu'il n'était pas alors vraiment "prêt" à faire cette rencontre, de sorte à en nourrir sa vie. On peut penser que cet Acte de Dieu, venu en quelque sorte avant l'heure, a été une initiative de Dieu tout particulièrement exceptionnelle, appelée sans doute par une situation psychique et spirituelle également tout à fait hors du commun.

que rares doivent être les spirituels qui ont franchi le deuxième pas, c'est-à-dire : qui ont découvert leurs oeillères (*). Sûrement il doit bien y en avoir, mais jusqu'à présent je n'ai eu connaissance d'aucun. Dans chacun des textes et des témoignages que j'ai lus jusqu'à présent, de la plume de tel ou tel spirituel notoire, j'ai toujours eu l'impression très nette (et à chaque fois bien frustrante !) qu'il n'avait pas franchi ce pas (**).

c. Les mauvaises compagnies

Certes, cela ne veut pas dire qu'il y ait chez ces spirituels une absence totale de connaissance de soi. Ne pas être attentif, ne fut-ce qu'occasionnellement, aux mouvements secrets de la psyché, c'est aussi fermer les yeux totalement sur les magouilles du moi, c'est partager la commune complaisance à soi,

(*) Chez Freud la situation a été l'inverse : il a découvert "ses oeillères", mais il semblerait qu'il n'ait pas (dans la même incarnation du moins) fait la découverte de son âme, sans doute à cause de son propos délibéré de nier toute réalité spirituelle. Il me paraît tout à fait possible et même vraisemblable qu'il soit rigoureusement le seul dans ce cas : d'être un des très rares à avoir découvert lesdites "oeillères", sans pour autant, dans la foulée de cette découverte cruciale (si ce n'est déjà chose faite avant), faire la découverte de son âme.

(**) Je devrais pourtant faire exception de Lao Tseu, où cette impression n'est pas aussi "nette". Mais rien dans le Tao Te King, il me semble, n'a l'air de faire allusion à la réalité de la fuite. Et il me semble quasiment impensable que, si Lao Tseu avait bel et bien vu un fait aussi "dingue", aussi incroyable, il n'y fasse au moins allusion à mots couverts.

chose qui me paraît incompatible avec une vie spirituelle au vrai sens du terme, avec une "spiritualité" qui ne se borne à l'exercice de dévotions ou à la production d'un discours "spirituel" (*). Mais j'ai l'impression que la tendance commune chez eux, c'est d'être vis-à-vis d'Eros et du moi, et souvent aussi vis-à-vis du corps, sur un pied de guerre d'escarmouches. Ils voudraient bien pouvoir les tenir pour quantité négligeable, alors que seule l'âme et ses destinées éternelles leur semblent digne d'attention. Mais (dans la mesure du moins où ce sont bien d'authentiques spirituels, et non seulement des représentants du beau monde de la "spiritualité") ils ont assez de lucidité et surtout d'honnêteté vis-à-vis d'eux-mêmes pour se rendre compte, fut-ce à leur corps défendant, que ces compagnons de l'âme ne sont pas si quantité négligeable que ça (**). Ça devrait l'être et ça ne l'est pas - situation la plus commune qui soit, certes, mais non moins vexante et frustrante pour autant ! Tout identifiés à l'âme (et sûrement ils ont bien raison), ils sont un peu comme une personne distinguée qui se trouverait seule en peu recommandable compagnie (telle est du moins son impression) et qui, plutôt que de se commettre à faire connaissance de ses peu reluisants compagnons, fait de son mieux pour garder ses distances. De temps en temps hélas ça la démange et elle est bien obligée de se gratter, ce sont ces pouilleux assurément qui lui ont filé des puces à distance voire pire encore qui sait... Dans cette extrémité elle essaye de son mieux de garder bonne contenance, trop honnête pourtant pour feindre que ça ne la démange pas. Le pire c'est que ses compagnons, qui doivent avoir le cuir ma foi épais, paraissent parfaitement à l'aise sans se gratter jamais !

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la psyché, ou "le psychique" (comme ils disent souvent en manière de condescendance), ait chez les spirituels mauvaise presse. L'usage est d'opposer "le psychique" au "spirituel", étant entendu que lorsqu'on a déclaré que quelque chose n'était "que psychique", c'était adjugé et il n'y avait vraiment pas lieu de perdre son temps à le regarder tant soit peu. Même Marcel Légaut suit parfois le mouvement, mais (m'a-t-il semblé) avec une conviction mitigée. Le seul "spirituel" (s'il faut l'appeler ainsi (***)) que j'aie vu prendre "le psychique" au sérieux totalement, comme faisant la substance même de l'aventure spirituelle et comme ce

(*) Voir ci-dessus début de b. et la note de b. de p. (*) page 258 qui s'y rapporte.

(**) Voir à ce sujet la note déjà citée "Expérience mystique et connaissance de soi" (n° 9).

(***) Voir la note de b. de p. citée dans l'avant-dernière note de b. de p.

qu'avant tout il s'agit de connaître et de comprendre, est Krishnamurti. C'est là un point crucial parmi de nombreux autres où sa pensée m'apparaît comme véritablement novatrice, comme un souffle du large dans l'air confiné et surchargé d'encens d'une "spiritualité" coupée du sang chaud de la vie (53).

d. Le Moralisateur - ou le sceau et le glaive

Cette attitude de dédain vis-à-vis de la psyché, coupant court à toute connaissance de soi autre qu'épidermique (alors que ladite connaissance est souvent prônée pourtant comme par acquit de conscience...), me semble généralement aller de pair avec une attitude réprobatrice vis-à-vis de la c u r i o s i t é. Et certes celle-ci, sous la forme insolite de la "curiosité de soi" (elle-même expression de l'amour pour soi), est bien la force agissante pour une connaissance de soi qui aille plus loin que les escarmouches et que les blâmes à soi-même infligés pour telle ou telle "bavure" jugée désolante, plus loin qu'une généreuse (et facile...) condamnation en vrac de soi-même, comme indigne à tous égards de la moindre attention divine (*).

D'ailleurs cette méfiance viscérale de nombreux spirituels vis-à-vis de la curiosité (et surtout de la curiosité agissante !) me paraît à son tour proche parente d'une égale méfiance, quand ce n'est antagonisme voire (dans les cas extrêmes) dégoût et haine, vis-à-vis de la pulsion amoureuse. Sûrement beaucoup d'entre eux ont dû sentir obscurément (et sans avoir eu pour cela à attendre qu'un Freud ait le rare courage de le voir et le dire clairement) que ladite curiosité (laquelle n'est autre aussi que la manifestation "yang" de la pulsion de connaissance) a partie liée avec Eros, ce malvenu entre les malvenus ! Que c'est, pour tout dire, la p u l s i o n d ' E r o s , se tournant tantôt, miam-miam ! vers la tendre chair du corps et autres choses tangibles et bonnes (oh turpitude !), tantôt vers la chair des choses intelligibles sinon sensibles (ce qui est à peine mieux et commence déjà à sentir le bûcher...). C'est surtout dans les choses spirituelles justement, et dans celles qui y touchent de près ou de loin, que cette méfiance (ou cette peur...) est la plus invétérée : "la raison" (pour donner ce nom à la Fornicatrice) ne s'aviserait-elle pas de

(*) Une telle attitude auto-flagellante me paraît commune surtout parmi les spirituels chrétiens, dont l'humilité (si c'est bien elle) parfois s'exaspère et se dégrade en des attitudes (souvent plus verbales que réelles heureusement) d'une véritable aversion de soi. Voir à ce sujet la note souvent citée "Expérience mystique et connaissance de soi" (n° 9).

mettre un nez fouineur et impudique dans le domaine réservé des vérités révélées (*) ?

Et pour ce qui est du "psychique", c'est pas du "spirituel" d'accord, mais enfin ça y touche quand même de bien près hélas ! (et le bon Dieu ici est à blâmer, qui n'a pas tellement bien arrangé les choses, dans Son infinie Bonté...). Mais surtout ce n'est pas ragoûtant, c'est même des choses décidément pas faites pour être regardées, mais (avec l'assistance de Dieu) pour être dépassées yeux fermés et narines bouchées, ou sinon du moins exorcisées par le saint sacrement de la confession, comme on récuserait de temps en temps et sans y regarder de trop près des cabinets d'aisance...

(18 août) Nous touchons ici à nouveau au propos délibéré m o r a l i s a - t e u r , celui qui se refuse à prendre connaissance de ce qui e s t , car il ne veut entendre parler et parler que de ce qui (selon sa péremptoire science) d e v r a i t ê t r e . J'ai bien l'impression que le discours moralisateur, ainsi que la méfiance endémique vis-à-vis de la curiosité de l'esprit (force vive de la création intellectuelle), sont plus forts dans la tradition chrétienne que partout ailleurs, tandis que le désintérêt pour ce malheureux "psychique" est un trait commun à la grande plupart des spirituels de toutes les religions (sinon à tous). Quoi qu'il en soit, chacune de ces trois attitudes, lesquelles se prêtent un mutuel appui, m'apparaît comme un très lourd boulet légué, certes, par une vénérable tradition, mais dont chacun aura tôt au tard à se séparer (**).

Avec ce "moralisme", qui caractérise ce que j'appellerais la " s p i - r i t u a l i t é a r c h a i q u e ", nous voilà revenus inopinément au point de départ de la présente section-fleuve sur "le bien et le mal" - à

(*) Comme une illustration particulièrement frappante entre mille, je signale les remous ecclésiastiques autour de la théorie de Darwin de l'Evolution, et la véritable petite croisade culturelle qui a dû être menée auprès du Vatican il n'y a pas longtemps encore, avec l'appui d'une armée de gens de titre et de renom, pour obtenir la publication des oeuvres de Teilhard de Chardin sur ce sujet jugé encore scabreux en haut lieu catholique.

(**) Ici encore, par une attitude résolument et explicitement non moralisante, Krishnamurti tranche de façon réjouissante sur le moralisme de rigueur dans les milieux spirituels. Des trois "boulets" dont il est question ici, il n'a traîné que l'un, celui du refus de la curiosité. Il est vrai qu'il n'a pas eu à le traîner beaucoup, puisqu'il s'est contenté de faire du sur-place... Légaut par contre, qui a avancé à grands pas, a eu (si je ne me trompe) à traîner tous les trois, mais ils ont dû tous les trois considérablement s'alléger en chemin...

l'attitude qui prend l'observance d'une L o i morale (et plus souvent encore le pieux discours à son sujet...) comme l'alpha et l'oméga de la spiritualité. J'ai la conviction que la grande Mutation marquera la fin du moralisme en tant qu'attitude dominante et pour ainsi dire "officielle" (par la sanction universelle des religions) dans la vie spirituelle collective.

Il y aurait beaucoup à dire sur le moralisme, ce robinet intarissable de discours creux et de lieux communs lavasses inlassablement et gravement ressasés, qui jusqu'à aujourd'hui encore a tenu lieu de "spiritualité" officielle dans les sociétés dites "civilisées" ; fléau commun (semble-t-il) à toutes les "grandes religions" et affligeante sécrétion de l'"esprit du troupeau". Il faisait et fait encore le meilleur ménage du monde avec l'avidité, l'hypocrisie et la bestialité humaines, et c'est au nom des mêmes devoirs sacrés prêchés avec onction que depuis des siècles sans nombre s'affrontent les armées, s'allument les bûchers et se déchaînent les progromes (en attendant que les hommes soient devenus des hommes...). J'y vois une étape intermédiaire, sans doute nécessaire, entre l'état animal dont nous sommes les héritiers mi-arrogants mi-honteux, et l'état humain auquel nous sommes appelés. Le Moralisateur moralisant est à la fois le s c e a u du Groupe et de la répression du Groupe marqué dans l'être, et le t r a n c h a n t du glaive par lequel l'être ainsi marqué transmet ce sceau de servilité débile en même temps qu'il transmet la vie. Et ce n'est pas un hasard assurément que ce même Moralisateur qui insidieusement stigmatise la créativité dans l'être tout en l'émasculant par un verbiage débile (recouvrant un tranchant effilé...), entoure d'un sentiment indélébile de honte et d'indécence l'acte même par lequel se transmet la vie...

Et ce n'est pas un hasard non plus, car tout se tient, que c'est cette même attitude justement qui, chez les êtres portés envers et contre tous vers la recherche spirituelle, est l e grand obstacle à la connaissance de soi (*). Je m'étais tourné vers le témoignage des mystiques, comme celui de "frères dans l'esprit" dont j'avais grand désir de faire connaissance, et j'ai dit ma stupeur (**) devant l'extrême indigence chez eux (sinon tout à fait l'absence) de la connaissance de soi ; de ce manque quasi-total d'intérêt pour ce qui pourtant touche de la façon la plus essentielle, la plus névralgique à leur progression spirituelle, qu'ils ont mise au centre de leur existence.

(*) Cet obstacle apparaît d'ailleurs d'autant plus sérieux chez les spirituels, qu'il est permis de penser que le plus souvent, de par leurs options les portant vers les voies religieuses, ils ont intériorisés plus fortement que la plupart cette attitude moralisatrice, et qu'ils en ont fait souvent le juge et le test de leur fidélité à leur vocation spirituelle.

(**) voir la note maintes fois citée n° 9 sur les mystiques, notamment page N 21

e. La Fin est dans la voie - ou la Priorité première

A dire vrai, cela a été un véritable choc de me confronter à une aussi extrême ignorance chez des êtres à bien des égards exceptionnels et qui, surtout, ont le privilège d'une relation intime, confiante et aimante avec Dieu (56). J'étais "troublé" surtout que Dieu n'ait pas jugé utile (semblait-il) de "leur faire signe", pour dissiper (ou les encourager à dissiper eux-mêmes ?) au moins cette ignorance-là parmi d'autres, peut-être plus grosses encore mais de moindre conséquence pour leur maturation.

Depuis lors, il est vrai, j'ai pu me rendre compte que Dieu ne semble pas porté à jamais intervenir pour dissiper une ignorance, du moins pas dans le cas où celle-ci s'ignore encore elle-même et qu'il n'y a pas en l'homme un ardent désir de connaissance qui agisse comme un appel à Dieu, tacite sans doute mais néanmoins puissant (comme cela a été le cas chez moi, il me semble) ; et qu'il en est ainsi, si lourdes que puissent en être les conséquences, tant personnelles pour l'âme directement concernée, que pour d'autres encore dont le destin est de près ou de loin lié au sien (*) ; voire même, les conséquences historiques à grande échelle et à très longue échéance, impliquant un cortège sans fin de souffrances innombrables pour des millions et des millions d'êtres humains au cours de siècles et de millénaires (**). Il semblerait que ce "respect" (pour l'appeler ainsi) de Dieu pour l'ignorance humaine (***), ou (pour le dire autrement) Son extrême réticence ou Son refus d'accélérer en rien le cheminement d'un être dans son devenir spirituel (****), fasse partie des

(*) Je pense ici, en tout premier lieu, à l'ignorance parentale dans la relation du parent à l'enfant. Voir à ce sujet la sous-section 3) ci-dessus "Le parent mal-faisant - ou le mal par ignorance", pages 234 et suivantes.

(**) Je pense notamment aux "ignorances" et aux "erreurs" des apôtres et même de Jésus, et aux conséquences que le monde contemporain continue encore à porter. (Il est vrai que les apôtres, Jésus et le bon Dieu ne sont pas seuls en cause, il s'en faut, mais que tous les chrétiens qui sont venus depuis y ont mis leur propre part...) Voir à ce sujet notamment les notes n°s 21, 22, 27, 28, et plus particulièrement les pages N 57, 58.

(***) Quand je parle ici de l'"ignorance humaine", il est bien entendu qu'il s'agit de la vraie ignorance, découlant souvent d'un simple manque de maturité, ou d'un manque de perspicacité. Il n'est pas question de ce qu'on peut appeler une "ignorance délibérée", à laquelle je fais allusion notamment dans la sous-section déjà citée (page 236). Il est vrai que souvent Dieu attire l'attention sur de tels subterfuges dans les rêves qu'Il nous envoie, mais sûrement sans se faire d'illusion que nous en prendrons note...

(****) (25 août) Je mets en avant ici un certain aspect de la relation de Dieu à l'homme et à son "cheminement", qui ne doit pas pour autant cacher l'aspect complémentaire : c'est que t o u t e progression cruciale dans ce cheminement,

que chacun de ces passages d'un "seuil" décisif, sont l'oeuvre c o m m u n e de l'âme et de Dieu, dans laquelle (telle est mon intime conviction) la Force créatrice essentielle, l'Acte qui transforme l'être, vient de Dieu - la part de l'homme consistant à acquiescer activement, à collaborer de tout son coeur et de toute sa volonté, à l'Acte de Dieu. Mais peut-être serait-il exact de dire qu'il n'y a aucune initiative de Dieu dans la psyché, de nature à provoquer une progression, qui ne soit de quelque façon ou d'autre d'abord a p p e l é e par l'homme, par un intense désir en lui (fut-il encore inconscient) de progresser. En l'absence d'un tel appel de l'homme, Dieu reste muet, et se garde bien de "pousser" en quoi que ce soit. Et si pourtant Il appelle avant même d'être appelé, toujours Il le fait à voix très basse, de sorte surtout à nous laisser toute latitude de ne p a s L'entendre...

Lois Spirituelles qu'Il a instaurées de toute éternité, ou des Règles inviolables qu'Il se serait Lui-même données ; que ce respect participe peut-être au même Esprit que Son infini respect pour la liberté de tout homme, et qu'il en soit en fait, aux yeux de Dieu Lui-même, inséparable.

Il est vrai que la "sagesse" humaine demeure confondue devant un tel respect de Dieu d'une liberté, d'une libre responsabilité de l'être dans son propre devenir, que toute notre éducation reçue, tous nos réflexes acquis nous poussent à i g n o r e r purement et simplement - un respect si grand qu'il prend le pas, pour une seule âme humaine, sur une somme inimaginable de souffrances et d'errements d'innombrables êtres humains, se perpétuant à l'échelle de continents entiers pendant des millénaires. Il semblerait que dans les Desseins de Dieu sur l'homme, ce sont la liberté et la responsabilité humaines qui soient la p r i o r i t é p r e m i è r e et inviolable, alors que le temps, les errances, les errements et la souffrance (se prolongeant à l'infini et sans mesure aucune, dirait-on...) ne soient pas pour Lui de la moindre conséquence ! Renversement saisissant des perspectives humaines, quand on voit ce qui est pour l'homme universellement ignoré et méprisé compté premier par Dieu, et ce qui impressionne et qui effraye le plus notre imagination et notre pensée conscientes tenu par Dieu comme chose sans conséquence (*) ; si ce n'est, uniquement, en tant que p r i x pour l'ultime fruition de ce "premier", comme la v o i e vers l'épanouissement ultime de la libre créativité de l'être. Vers une créativité parfaite qui ne soit pas o c t r o y é e par Dieu mais qui, en germe dès les Commencements, se soit elle-même créée et soit née dans les très lents et douloureux labeurs d'elle-même s'enfantant elle-même, portée jusqu'à son terme dans les eaux vastes et profondes du fleuve Temps.

(*) Comparer avec la note n° 22 déjà citée, "Mon ami le bon Dieu - ou Providence et foi", et notamment la page N 59.